
3 1761 07988933 3

LA TOURNÉE LUDOVIC

DU MÊME AUTEUR

VOLUMES

Monologues et Récits, 1 vol.
Galipettes, 1 vol. ill. (choses de Théâtre), préf. de A. Scholl.
Encore des Galipettes, 1 vol. ill., préf. de J. Moinaux.
Toujours des Galipettes, 1 vol. ill., préf. d'A. Silvestre.
Rien que des Galipettes, 1 vol.
Plus que jamais des Galipettes, 1 vol.
Confetti, 1 vol. de monologues, poésies comiques, etc. (Visite à l'Abbaye; Oh ! la Marseillaise ! La Carpe et le Lapin).
Pour casinoter, 1 vol. (Amour et Comédie, un acte; Le Quatorzième, un acte; Les Droits de la Femme, un acte; Pas présenté, saynète; Une Vocation, saynète; Batignolles-Clichy-Odéon, Petit Bleu, Leçon de cuisine, l'Existence, Né coiffé, monologues, etc.).
Théâtricule, 1 vol. (La Soirée Bourgeois, un acte; L'Escalier de service, un acte; Monsieur Mansuet, un acte; Nénest et Jaja, un acte; Capsule, un acte; Les Etrennes d'Edouard, un acte; Le Lézard, un acte).

THÉATRE

(Seul ou en collaboration)

Charmante Soirée, comédie en un acte (Mathurins).
Ne coupez pas ! comédie en un acte (Déjazet).
Madame l'Avocat, comédie en trois actes (Athénée-Comique).
Divorce et Dynamite, comédie en un acte (Renaissance).
Ma Bonne, comédie en un acte (Renaissance),
La Poire en deux, saynète à deux hommes.
Douleur, duo lacrymatoire à deux hommes.
La Correspondance, comédie en un acte (Vaudeville).
Monsieur la Pudeur, vaudeville en trois actes (Cluny).
La Caroline, vaudeville en trois actes (Casino Municipal de Nice).
Le Singe de Dindonnette, un acte (Capucines).
La Mémoire des Dates, un acte (Grand-Guignol).
Presque Frères, un acte (Variétés).
Aux autobus de la Trinité (Capucines).
Do, ré, mi, fa, sol, un acte (Th. Grévin).
Le Candidat Laripette, un acte, 2 tabl. (Th. Moderne).
Pour une bouffée de tabac, monomime (Th. Bodinier).
Une Soirée chez M. le Sous-Préfet, monomime (Th. Bodinier).
Pierrot confesseur, pantomime, trois actes (Th. Bodinier).
Agence dramatique, un acte (Th. Bodinier, Casinos).
Ballerine et Ballerin, un acte (Renaissance).
Le Muet, opérettomime (Th. Bodinier).
Bonne Récompense, un acte (Fantaisies-Parisiennes)
En tournée, un acte (Casinos).

MONOLOGUES

Sur les Mains
Spécialité de la Maison.
La Confession (Fantaisie).
Quel Concert! dit par Mlle Legault.
Sur le Pont, Idylle parisienne, dite par M. Saint-Germain.
Histoire d'un Crime.
L'Homme précis.
Communication téléphonique.
Les Journaux.
Madame Lu.

PROCHAINEMENT

Pour lire en aéro, 1 vol.
Un malheur n'arrive jamais seul, un acte (Th. Impérial).

GALIPAUX

LA TOURNÉE LUDOVIC

JOURNAL D'UN COMIQUE VOYAGEUR



PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
PARIS


LIBRARY
JUN 4 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A

CHARLES BARET

En témoignage d'une amitié qui a trente-cinq ans de bouteille — sans toile d'araignée.

LA TOURNÉE LUDOVIC

En 18.. (vous voyez que je précise) j'ignore si la Bourgogne était heureuse; insuffisamment lié avec elle à ce moment-là je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusqu'à le lui demander. Mais si cette belle région de notre chère France se trouvait satisfaite de son sort, il n'en allait pas de même du jeune Ludovic, qui, lui, semblait mécontent du sien.

Comme évidemment deux minutes ne s'écouleront pas avant que vous m'ayez demandé qui est ce Ludovic, son âge, sa situation dans le monde, son rang social, bref, un tas de renseignements sur cet être particulier, je vais m'empresser de vous le dépeindre. J'hésite d'ailleurs d'autant moins à satisfaire votre curiosité que j'ai l'intention bien arrêtée de vous entretenir de

ce personnage, pendant au moins deux cents feuillets, après la lecture desquels, si vous n'êtes pas content et satisfait, vous demanderez deux œufs. Je vais vous le servir en tranches menues et, je l'espère, digérables (je sais bien qu'on doit dire digestibles, mais moi, je préfère digérables). Allons-y !

Ludovic est un comédien qui a pour lui une étrange particularité : il est gai, bien que jouant les comiques. Oui, il est gai, naturellement gai, sans effort. Il ne faut du reste pas plus lui en savoir gré qu'il ne faudrait lui en vouloir s'il était morose. On est — et on naît — ainsi.

On est gai ou triste comme on est blond ou brun, sans le faire exprès.

Eh bien, lui, Ludovic, était gai, foncièrement gai.

On le citait dans les endroits qu'il fréquentait comme le plus entraînant des boute-en-train : on disait couramment :

— Ludovic est aussi drôle à la ville qu'à la scène. Ah ! l'animal, en a-t-il dans son sac !

Le fait est que partout où il allait, la joie entrait avec lui. Ludovic — la perfection n'existe pas

en ce monde, — avait cependant un défaut, il en possédait sans doute plusieurs, mais il en avait un dominant... au fait, est-ce bien un défaut? Je serais plutôt porté à croire que pour un artiste, ce défaut se mue en qualité. L'ambition brûlait son âme; il voulait « arriver », être quelqu'un. Le neurasthénique Hamlet hochait mélancoliquement : *To be or not to be*, Ludovic, lui, s'en tenait à « *To be* ». Il désirait ardemment « arriver », sans être le moins du monde arriviste. Se faire une situation, un nom, le plus vite possible, constituait pour lui le but suprême, et pour l'atteindre, le travail, le travail acharné, lui paraissait le seul moyen honorable, c'est-à-dire possible. Pas de piston, tout par lui-même. Au surplus, ne nous apitoyons pas outre mesure sur l'importance de ce labeur qui n'avait aucun rapport avec celui, ingrat, d'un employé de bureau ; pour Ludovic, la tâche consistait à jouer la comédie, autrement dit à réaliser le rêve de sa vie !

Jouer la comédie était pour lui une joie qu'aucune partie de plaisir n'égalait.

Il avait, dans sa prime, sa toute prime jeunesse, témoigné le désir d'être comédien et, évé-

nement peu banal, sa famille ne s'était nullement opposée à cette idée.

Donc, ne trouvant chez lui aucune entrave à ses desseins, n'ayant à enlever des fameuses roues nul bâton, il put, sans contrainte et en toute liberté d'esprit, s'adonner entièrement à l'exercice d'un art pour lequel il se croyait, avec quelques raisons, indispensablement créé.

Ah! dame! cela n'alla pas tout seul dans les commencements et les haies fleuries qui bordaient son chemin, n'étaient point toutes sans épines.

N'importe, notre courageux voyageur marchait d'un pas ferme et résolu, sans s'arrêter aux légères piqûres des ronces traîtresses. Il suçait les gouttelettes de sang qui rougissaient ses doigts — et poursuivait sa route !

Depuis trois ans, Ludovic s'étiolait à jouer des levers de rideau au théâtre du Palais-Royal.

Les levers de rideau ! La fatalité vous a-t-elle jamais fait arriver au théâtre trop tôt ? J'entends par « trop tôt », au moment précis où le rideau se lève sur la petite chose qu'on joue avant la grande ?

Avez-vous été obligé d'avaler le hors-d'œuvre qui précède le plat de résistance ?

Et si cette infortune vous advint, eûtes-vous la force nécessaire pour absorber sans broncher cette cacafouillade?

Peut-on imaginer semblable amas de bêtises, d'insanités, d'âneries ! pour ma part, j'ai toujours admiré la patience — à moins que ce soit de l'indifférence — du public parisien auquel les directeurs ont l'invraisemblable culot d'offrir cette olla très podrida, cette macédoine d'idioties, cet arlequin de stupidités!

Les ouvreuses elles-mêmes ferment les portes qui donnent dans la salle pour ne pas entendre les moindres bribes de ces dialogues imbéciles — c'est, d'ailleurs, le seul moment de la soirée ou elles closent hermétiquement les issues.

Et non seulement, elles évitent avec soin de laisser venir à elles les plus petits fragments des pantalonnades en question, mais prenant en pitié les spectateurs trop exacts, ont la maternelle charité de les prévenir de ce qui les attend s'ils se hâtent imprudemment de gagner leur place.

— Oh! vous avez tout le temps, leur disent-elles au vestiaire, c'est la petite pièce!

Et il faut voir de quel ton et avec quelle grimace elles prononcent ces mots : *la petite pièce!*

Ne blâmons pas ces charmantes et obligeantes dames d'éviter ainsi à des gens sortant de table une digestion laborieuse et pénible. Remercions-les au contraire... à moins que nous soyons apparentés aux artistes, en train de se débattre avec ce semblant de texte.

Donc, à interpréter, chaque soir, devant des salles discrètes mais inattentives ces rocambolades incohérentes, ces histoires à dormir dans sa stalle, Ludovic serait fatalement devenu à la longue complètement gâteux, si Robert Casta, jeune homme féru de théâtre, n'avait résolu, ne pouvant être comédien, de devenir directeur.

En effet, au mois de septembre 18.., Robert Casta s'asseyait sur cet imposant siège curule qu'on nomme le fauteuil directorial, et commençait au Théâtre Parisien, que lui cédait Abraham Weill à bout de souffle, l'apprentissage de ce métier difficile qu'il devait exercer si brillamment plus tard au boulevard Machin, au point de ne

plus se voir désigné désormais que par cette appellation pompeuse de : Casta le Magnifique ! juste récompense de la façon somptueuse dont il montait ses pièces à spectacle.

Adoncques, notre Robert devenant tout à coup le confrère des Perrin, Carvalho et autres Porel, se dit non sans raison que la première chose à faire pour un directeur de théâtre, c'est d'avoir une troupe. Cette résolution prise, il écrivit à Ludovic cette phrase lapidaire mais significative : « Viens me voir ! »

Ludovic n'y alla pas, il y courut.

— Écoute, lui dit Casta, se carrant dans un fauteuil Voltaire, assieds-toi, d'abord, sur cet humble tabouret, car tu ne saurais déjà prétendre à un siège plus confortable; pèse bien mes paroles. Tu es encore au Palais-Royal pour...

— Deux ans.

— Pour deux ans. Tu as donc la perspective de faire rire le souffleur, les musiciens d'orchestre, tes seuls auditeurs habituels, chaque soir, à sept heures trois quarts, et ce, pendant vingt-quatre mois. Crois-tu que ta chère mère

t'a mis en ce bas monde pour une occupation aussi misérable?

— Je ne crois pas.

— Moi non plus. Quelle est ta situation, en ce théâtre.

— Je...

— Chut! Je la connais mieux que toi, je vais te la dire. Sorti avec un éclat exceptionnel de ce Conservatoire de musique et de déclamation que l'Europe et les autres pays, Océanie comprise, nous envient, tu dédaignas de faire partie du Théâtre-Français que remplissait la dynastie Coquelineuse et t'en fus, ton premier prix de comédie sous le bras, signer avec la direction du Palais-Royal. Tu lâchas ainsi la galerie d'Orléans pour la idem Montpensier. C'est bien. La messe classique ne te disant rien, étant donné le nombre des desservants en cette solennelle cathédrale, tu optas pour les gaudrioles de la boutique fantaisiste sise à ses côtés. Tu préféras au poignard de Melpomène les grelots de Momus; ne pouvant officier chez Molière, tu pénétras chez Labiche. Voilà qui fut des mieux, dirait précisément J.-B. Poquelin.

— Oui, mais...

— Silence ! je parle. Malheureusement, quand tu es entré en fonction, il y avait aussi pas mal de serviteurs dans la maison, et ces bougres-là, bien que n'étant plus de la troisième jeunesse, ne semblent pas vouloir s'en aller tout de suite pour te céder la place. Tu m'as l'air de te rancir dans ton coin. Or, moi qui te connais depuis la plus belle des lurettes, qui sais ce que tu peux et vaux, je viens te dire : Si ça te chante, laisse là ces macrobites, et viens avec moi, petit. Tu seras mon premier comique. Tu auras des rôles nombreux et bons. Tu connaîtras enfin la joie de jouer à dix heures devant des salles garnies, ce seront pour toi des sensations nouvelles, auxquelles, j'ai tout lieu de le croire, tu t'habitueras facilement et sans effort. Apprécies-tu, ainsi qu'il convient, la satisfaction de dîner à une heure normale, comme tout le monde ? Bref, réfléchis... En fait d'appointements, je ne te propose pas de te donner moins que tu ne gagnes au Palais-Royal, mais je t'offre...

— Plus ?

— Autant. Ta réponse ?

Ludovic, se levant, grave, silencieux, baisa sur les deux joues son ami Robert Costa et conclut :

— Où est ton stylo?

. . . .

Depuis pas mal de mois, Ludovic se mettait quotidiennement du rouge sur la figure pour faire rire les habitués du Théâtre Parisien, et convenons-en volontiers, y parvenait, à la satisfaction générale, lorsqu'un beau jour — c'était un dimanche printanier — après la matinée, le régisseur lui dit : « Ludovic, avant de vous en aller, entrez chez le patron, il veut vous parler. »

Très intrigué, le jeune comique pénétra chez son directeur ami.

— Assieds-toi sur cette chaise, dit l'imprésario, car maintenant tu as droit à la chaise, afin d'apprendre la bonne nouvelle. Jusqu'ici, je crois que tu n'as pas eu à regretter le Palais-Royal, hein? et tu serais mal venu de te plaindre de ton sort, au Théâtre Parisien. Les pannes et corvées quelconques te furent avec soin épargnées. D'ailleurs, tu mérites quelques égards, le public te

manifeste toutes ses sympathies, et la presse ne te marchande pas ses louanges. Les auteurs ont l'œil sur toi... et un des plus doués parmi les jeunes, un sur l'avenir duquel je ne suis pas en peine non plus, mon ami Alb. Neuras vient de me donner sa première pièce en trois actes... elle est très drôle, je compte beaucoup dessus... je la monterai épatamment... Fortuny y a accepté une silhouette épisodique, c'est assez te dire ! et nous avons songé, l'auteur et moi, à te confier l'interprétation du principal personnage. Tu as toutes les qualités de cet emploi, tu y seras charmant, tu es l'artiste tout indiqué... D'ailleurs, c'est bien simple, nous avons cherché s'il y en aurait un autre, nous n'avons trouvé personne. Remercie-nous en ne nous faisant pas regretter notre décision.

Une poignée de mains muette mais énergique montra au directeur l'effet de son petit discours, lui prouvant à quel point il avait touché juste et combien il pouvait compter sur son dévoué pensionnaire.

. . . .

La première de *Soleil d'Or*, donnée devant une

salle des plus brillantes, remporta un éclatant succès. Du commencement à la fin du spectacle, la joie régna dans la salle. Les rires fusaient de tous côtés, les bravos crépitaient sans cesse, et le rideau, lassé de monter et descendre sans fin, demandait grâce vers les minuit.

Une heure après, le Paris-Nocturne, le Paris-Cercle, le Paris-Restaurant savaient que le Théâtre Parisien tenait un succès. On étiquetait Casta « le jeune et intelligent directeur », on conseillait à Bisson de redouter son jeune rival Neuras, et quant à Ludovic... on le découvrait. Par la suite, Ludovic, sans s'en étonner outre mesure (affaire d'habitude), se vit découvrir à chaque nouvelle et heureuse création, c'est un tic local. Paris a ses côtés amusants.

Ce portrait, criant de ressemblance, paru dans *le Figaro* sous la signature du Monsieur de l'Orchestre, mit Paris en joie :

« Vous êtes dans le vestibule, dans le couloir d'un théâtre, dans la rue. Subitement, un petit homme agile, remuant, nerveux, insaisissable est devant vous : c'est Ludovic.

« Est-il sorti d'une trappe? Tombe-t-il d'un

lustre, ou dégringole-t-il d'un arbre ? On ne sait pas. Il est là sans y être venu. Il vous parle avec volubilité, sans cesser d'articuler impeccablement et, tandis que les mots s'échappent, se précipitent, se poursuivent, ses mains de prestidigitateur jonglent avec les idées exprimées, les caressent, les polissent, les triturent, les compriment, les lancent, les rattrapent, les rejettent dans le néant... Puis, tout à coup, Ludovic s'accrochant de poignées de mains en poignées de mains s'échappe ; il disparaît par le plancher ou par le plafond, selon qu'il a affaire en bas ou à l'étage supérieur.

« En scène, son masque est en caoutchouc, il parcourt en trois secondes la gamme complète des expressions, des tics et des rictus. Ses bras et ses jambes sont attachés par des élastiques Il n'entre pas, il surgit. Il ne marche pas, il glisse, il valse, il pirouette, il patine, il vole. Il ne s'assoit pas, il se perche. Il ne s'étend pas, il tombe. Il ne se relève pas, il jaillit. Il ne sort pas, il s'escamote !

« Il navigue sur la scène comme une bille sur le billard, il touche la bande côté cour et va frapper

côté jardin. Il se fait toupie hollandaise ; il côtoye les sièges, évite les tables, se heurte aux paravents, frôle les portants, boit l'obstacle ou le renverse. Il est chamois, ouistiti, anguille. Il se donne, il se dépense, il se multiplie, il se prodigue. Il est le presse-citron qui extrait d'un mot, d'un geste, d'une situation, d'un effet, d'un texte ou d'un silence, tout ce qu'ils peuvent donner, et un autre comédien tenterait vainement de s'habiller richement avec les laissés pour-compte vaudevillesques de Ludovic. »

La centième de *Soleil d'Or* approchait à grands pas et comme c'était la première fête de ce genre qu'allait célébrer le Théâtre Parisien depuis la direction de Robert Casta, il régnait au théâtre une atmosphère de joie et de bonne humeur.

Car, j'ai remarqué toute ma vie ce fait bien typique, tout à l'honneur des artistes : l'intérêt — purement moral — qu'ils prennent à la réussite du théâtre auquel ils appartiennent.

Qu'un bijoutier fasse de bonnes affaires, ses commis s'en fichent dans les grandes largeurs ; évidemment, ils préféreront que le patron gagne de l'argent pour être sûrs d'être payés eux-mêmes

à la fin du mois, mais ce sentiment est intéressé, non intéressant.

Tandis qu'au théâtre, de l'Étoile au dernier des machinistes, quand la maison tient un succès, tous, grands et petits, s'en réjouissent, bien que cela ne leur rapporte pas un sou de plus. La gaîté s'épand et se lit sur tous les visages. Je trouve ça très bien.

Et si le personnel, les employés prennent ainsi leur part du bonheur général, que dire alors des artistes qui jouent les bons rôles ! Ah ! le bon rôle ! comme on l'aime ! comme on le fait sien ! comme il est à soi, pas à un autre ! comme on y tient, comme on s'y agrippe ; faut-il être assez malade pour consentir à le lâcher — même un soir — tout ! plutôt que de se faire doubler !

Aussi, quand cette effroyable nécessité s'impose pour un artiste, il faut entendre le ton — qu'il cherche à rendre indifférent — sur lequel il demande, le lendemain, en arrivant au théâtre :

— Comment ça a-t-il marché, hier soir ?

Et sûrs de lui faire plaisir, ses camarades de répondre unanimement :

— Parfaitement. *Il* a été très bien.

Donc, la centième imminait. Depuis quelques temps, le directeur et l'auteur s'enfermaient des journées entières, en vue d'organiser, en silence, à tête reposée, la célébration de cette solennité artistique. Le directeur était invisible pour tous. Chaque jour, en arrivant au théâtre, il donnait l'ordre à son garçon de bureau de ne le déranger sous aucun prétexte, et lorsque l'auteur sortait du cabinet directorial, on devinait bien à ses yeux clignotants de malice que nos deux hommes perpétraient dans l'ombre et le mystère une de ces surprises dont le Tout-Paris rigoleur parlerait pendant deux jours entiers !

Le théâtre ébulitionnait; artistes, personnel, employés, tous chuchotaient, s'interrogeaient dans les coins :

— Qu'est-ce que tu crois qu'on fera ?

Les acteurs pensaient : « Bah ! ce sera le souper traditionnel ! » Les employés, eux, escomptaient par avance la petite gratification.

— J'ai déjà composé, pour la circonstance, une petite chanson à-propos, je la donnerai à *Comœdia*, le lendemain, confia le second comique.

— Pourvu, disait le grime, que ça se passe entre nous !... Rien que les gens de la maison, c'est moins embêtant.

— Ça permettrait de ne pas rentrer trop tard chez soi ! ajouta la duègne qui habitait Belleville, comme presque toutes les duègnes.

— Je ne suis pas de votre avis, lança la coquette... Vous êtes tous bien gentils, mais nous nous voyons tous les soirs, nous nous connaissons par cœur... Il ne me déplairait pas qu'on invitât des journalistes.

— Ces Messieurs de la Prrresse ! vibra comiquement le régisseur.

— S'ils me consultaient, fit à son tour le jeune premier, je leur conseillerais plutôt de nous donner à chacun un cadeau... un petit souvenir, au moins, ça reste.

— Ah ! oui ! l'épingle de cravate...

— Une montre...

— L'horloge du foyer ne te suffit pas ?

— Je préfère, minauda l'ingénue, un bal avec des tziganes.

— Moi, je m'en fiche ! haussa la soubrette, mon ami vient me chercher tous les soirs, et s'il

poireaute trop longtemps à la porte, qu'est-ce que je prendrai pour mon coryza quand je le rejoindrai !

— Fais-le inviter, insinua celle qui joue toujours l'amie du principal rôle.

— Oui, tâche!... Pour qu'on me le lève!

— Eh bien, mes enfants, osa le souffleur, vous n'y êtes pas; je crois qu'il s'agit... d'après ce que j'ai cru comprendre à quelques mots échappés au patron... d'une fête à la campagne... un déjeuner-dînatoire.

— Pas bête !

. . . .

Tous se trompèrent.

La fête de Centième eut lieu dans le plus grand calme et n'empêcha pas les voisins de dormir. A la fin du spectacle, quand le père de Lucy donna pour la centième fois son consentement au mariage de sa fille, avec le neveu de son vieil ami, l'architecte de province, les artistes remontèrent se déshabiller dans leur loge respective, et redescendirent quelques instants plus tard sur le plateau.

Là, dans le décor du troisième acte, si brillamment éclairé peu d'instants auparavant et maintenant plongé dans une économique pénombre le rideau levé sur une salle tapissée du haut en bas de housses grises, tentures quasi funéraires, les interprètes de *Soleil d'Or* retrouvèrent leur directeur et leur auteur qui les attendaient devant une table sur laquelle s'alignait une collection de verres de tous formats, montés par la concierge avec dix ou douze canettes de bière, quatre compotiers de gâteaux secs, mais assortis, et une assiette de cigares à un sou.

Quand la jeune première, toujours en retard, fut descendue, que la troupe se trouva au complet réunie, Robert Casta prit la parole avec un enrouement ému dans la voix :

« Mes chers pensionnaires, mes chers amis,

« Nous vous avons priés, M. Neuras et moi, de venir, sans façon, avant de regagner vos pénates respectives, choquer votre coupe contre la nôtre, en l'honneur de la centième de cette charmante pièce. Centième dont le talent de l'auteur peut assurément revendiquer la gloire, mais dont vous

fûtes tous, vous, ses interprètes, les artisans les plus dévoués, les plus intelligents et les plus indispensables. Nous avions d'abord songé, notre cher dramaturge et moi, à vous convier à une fête éclatante qui eût permis à vos nombreux admirateurs de venir vous présenter leurs hommages et leurs amitiés, mais, à la réflexion, connaissant vos habitudes simples et tranquilles, nous avons pensé que ces agapes familiales convenaient plus à vos caractères, et satisfaisaient bien mieux vos goûts calmes d'artistes sérieux. C'est pourquoi, mes chers amis, dans cette intimité charmante, je lève mon verre en l'honneur de Neuras, notre cher auteur, et bois à vous tous, ses talentueux interprètes. »

Un grognement approbatif salua d'un murmure acquiescent ce roublard laïus et chacun, déposant son verre vide sur la table, se défila à l'anglaise, sauf le souffleur qui, en tête à tête avec un compotier de palmers, semblait s'être juré à lui-même de venir à bout du dernier.

En descendant l'escalier, les artistes apprécièrent diversement l'idée des « agapes familiales ». On blagua le jeune premier qui, pour la circon-

stance, avait gardé son smoking et ses gants blancs du deuxième acte, la coquette dont les lèvres s'avivaient d'une nouvelle couche de pommade raisin, et le second comique fut ironiquement félicité par le « rôle de genre » sur sa petite chanson à-propos qu'il n'avait pas osé dégainer :

— Bah, elle te servira une autre fois... tu n'auras qu'à changer les rimes !

La concierge, que ce petit événement excitait, retint la duègne pour lui demander des détails sur la façon dont ça c'était passé là-haut.

Le « rôle de composition », celui qui sait se faire des têtes, trouva tout de même que ça manquait vraiment par trop de champagne et que le directeur très à son aise, de même que l'auteur, notoirement fortuné, aurait pu se fendre davantage.

Néanmoins, le lendemain matin, les Parisiens, à leur réveil, purent lire dans leur journal cet écho-communiqué envoyé par la direction :

« Cette nuit, à l'issue de la centième représentation de *Soleil d'Or*, le Théâtre Parisien était en liesse. Sitôt le public sorti, riant aux larmes de

ce vaudeville aux situations si cocasses, des extras de Croustilly-Palace s'emparèrent de la scène et, dans le décor même du troisième acte, dressèrent des tables où vinrent s'asseoir avec la troupe du théâtre tout ce que Paris compte de notabilités littéraires et artistiques. Citer les personnalités célèbres et dénombrer les jolies femmes qui répondirent à l'invitation de la direction serait un travail fastidieux auquel nous renonçons. Fracs immaculés, épaules nues, fleurs, diamants, aigrettes, offraient un coup d'œil féerique. Il suffit de savoir que tout ce qui porte un nom à Paris, était cette nuit dans cet heureux théâtre. On but à l'indubitable deux centième, deux centième dès aujourd'hui, pour ainsi dire, assurée. A l'heure où paraissent ces lignes, les derniers couples dansent encore au son d'un orchestre endiablé et offenbachique ! »

Il est incontestable que le succès de *Soleil d'Or* avait heureusement rejailli sur Ludovic, qui, jouant pour la première fois de sa vie un rôle de pièce, réalisait pour son coup d'essai un véritable coup de maître. Cette création l'affir-

mait. C'était sans conteste le réel lancement.

La Presse entière (Paris, Province, Étranger) le couvrait de fleurs ; les petits journaux humoristiques le caricaturaient ; dans les revues de fin d'année, on l'imitait — consécration de la gloire — les directeurs de Bruxelles, Marseille et Bordeaux lui demandaient de venir, à l'expiration de la pièce, leur en donner quelques représentations... Bref, Ludovic était en route !...

Aussi, ne doit-on pas trouver étonnant qu'il ait prêté non une oreille attentive, mais les deux aux conseils de son entourage au sujet d'une tournée.

Une tournée !

La tournée de *Soleil d'Or*, « la pièce dont trois cents représentations consécutives au Théâtre Parisien, n'avaient pas épuisé le succès ». — Légère exagération dont la province ne s'apercevrait évidemment pas.

« *Soleil d'Or*, ou Trois heures de rires inextinguibles. »

— Ah ! disait-on chaque jour à Ludovic, comment hésitez-vous à entreprendre cette tournée ?

— C'est une affaire sûre !...

— Idée épatante... comme bénef, c'est certain, c'est couru !

— Songez donc ! ils savent bien, dans nos départements, le succès de la pièce à Paris... Ils lisent nos journaux quelques heures après nous, sont au courant de tout. Allez ! il ne faut pas non plus les croire si bêtes que ça... Ils n'ignorent point que *Soleil d'Or* a été le clou de la saison théâtrale, que la pièce a vu le jour au Théâtre Parisien, qu'elle a pour auteur Neuras, et comme principal protagoniste : LUDOVIC...

— Et puis, ajoutait le jeune comédien, fournissant lui-même des arguments un tantinet immodestes à ses interlocuteurs, je ne suis pas complètement inconnu en province, je n'ai pas encore fait de tournées, c'est vrai, mais j'ai été déjà dans tant et tant de villes de notre chère patrie !... j'ai si souvent prêté mon concours à des concerts philharmoniques, des orphéons, des fanfares, des chorales, des *Unions des femmes de France*, j'ai joué au Hâvre des tas de fois pour la fête des *Enfants du papier peint et des industries qui le transforment*... On m'a demandé plusieurs années de suite à Marseille pour la matinée orga-

nisée au bénéfice du *Syndicat des débardeurs réunis*... Je suis allé quatre ou cinq fois à Lyon chanter pour les *Dames de la Croix-Rouge*... A Brest, j'ai gesticulé une pantomime, le jour de l'inauguration du port Salut. C'est même là, après avoir dit, le matin, une poésie sur les quais noirs de monde, que le ministre m'a décoré des palmes académiques. Dans mon trouble, je ne l'oublierai jamais, ému, bouleversé, j'ai, pour le remercier, embrassé sa femme qui était derrière lui... on en a assez parlé de cette histoire à cette époque !... Tous les journaux en furent pleins... Il y a même eu dans *l'Illustration*, une photo représentant la scène... on me voit roide et correct devant le représentant du gouvernement en train d'épingler à ma boutonnière cet insigne fort recherché à ce moment-là et, hélas ! déprécié aujourd'hui par l'abus qu'on en a fait depuis !... sans compter qu'en beaucoup de villes, mon nom est connu de tous les habitants qui m'ont vu, à diverses reprises, dans des milieux très différents... Ainsi, tenez, à Blois, par exemple, j'ai été dire des monologues à Notre-Dame des Aydes, établissement dirigé par des religieux, j'ai

chanté dans la cour de la caserne devant le régiment entier qui garnisonnait là, pour je ne sais plus quelle fête militaire; plus tard, j'ai joué la comédie au château dans la salle Gaston; *les Amis des Arts* m'ont souvent appelé pour les distraire; j'ai fait, l'an dernier, une conférence dans la salle des fêtes de la Préfecture... sans parler du théâtre où je parus tout récemment encore pour une œuvre de bienfaisance maçonnique. Oui, je crois que si je promenais *Soleil d'Or* en Province, on ferait de l'argent.

— Qui, on?

— Le directeur de la tournée.

— Toi.

— Moi?

— Dame! je ne vois pas pourquoi tu serais assez naïf pour faire avec ton talent gagner de l'argent à un autre.

— Moi, entreprendre l'organisation, la direction d'une tournée?

— Oh! voilà de bien grands mots pour une toute petite chose!

— Jamais je n'en sortirais! Je n'ai aucune des

qualités d'un administrateur, d'abord, puis, les chiffres, les comptes, ne sont pas mon affaire ! Marchander celui-ci, régler des factures avec celui-là, établir un itinéraire, moi qui ne connais rien aux indicateurs, engager des artistes, discuter leurs appointements, louer des théâtres, traiter avec des municipalités, prévoir telles ou telles choses que j'ignore, réduire des frais peu excessifs en en approuvant d'autres très exagérés, veiller à ce que la publicité soit bien faite partout, affiches, programmes, notes aux journaux... Brrrou ! je deviendrais fou, le second jour... Non, tu n'y penses pas !

— C'est à toi, mon vieux, d'y penser au contraire, d'y penser sérieusement et j'ajouterai... de ne pas t'endormir sur tes réflexions, car si tu ne fais cette affaire toi-même, un autre te la soufflera, sois-en sûr... Tu supposes bien que les directeurs de tournées habituels ont déjà tiqué sur *Soleil d'Or*, étant naturellement toujours en quête du succès nouveau à exploiter en province, et puis, enfin, quoi ! ce serait vraiment trop bête, quand on vient de créer le principal rôle d'une pièce de ne pas le faire fructifier, de se contenter

uniquement de la gloire. Très joli, le succès, mais la galette n'est pas méprisable. Si les Parisiens te connaissent, les provinciaux t'ignorent; il est bon quand on a eu la veine de réussir dans un rôle de s'y faire voir et applaudir par le plus grand nombre de spectateurs possible. L'artiste doit se populariser.

Ludovic hésitait encore.

D'un côté, les soucis administratifs l'effaraient, il était si peu fait pour ce qu'il appelait la partie matérielle de l'affaire! Il craignait tant d'assumer là une grosse responsabilité pécuniaire, car enfin, cachets d'artistes, locations de théâtres, frais de chemins de fer, publicité, tout cela coûterait chaud, puis, si la tournée ne rendait pas à son gré, il redoutait fort de rentrer à Paris, diminué artistiquement aux yeux des directeurs. Ne vaudrait-il pas mieux s'en aller tranquillement passer les vacances dans son petit patelin natal auprès des grands-parents si justement désireux de garder pour eux quelques semaines celui que Paris adoptait, aimait, fêtait! Ils imploraient sans cesse dans leurs lettres la joie de posséder le déjà grand artiste; les vieux voisins

aussi qui l'avaient vu naître le réclamaient pour le féliciter de sa grande réussite. Sans compter que la montagne, la mer lui faisaient les yeux doux et un séjour devant celle-ci ou sur celle-là, remettrait joliment une santé que le théâtre se charge de délabrer en peu de temps.

D'un autre côté, l'amour-propre de Ludovic était en jeu ; les autres tournaient bien, pourquoi, lui, tournerait-il mal ? Il avait au moins autant de talent qu'eux ! De plus, il ferait cette affaire en famille pour ainsi dire. Ses camarades lui donneraient un sérieux coup de main, on se partagerait la besogne. Ils le lui avaient dit maintes fois ; car, parmi tous les gens qui engageaient Ludovic à promener *Soleil d'Or* en province, il va de soi que les artistes du Théâtre Parisien, créateurs de la pièce, n'étaient pas les derniers. Je dirai même qu'ils étaient arrivés bons premiers — de plusieurs têtes — sachant leur ami un peu argenté !

Ramey, le grime, que Ludovic affectionnait beaucoup... on ne sait trop pourquoi, car de talent médiocre, il était plutôt commun et d'intelligence ordinaire, avait dit, un soir, à son « cher camarade » :

— Tiens, je me suis amusé à jeter sur ce papier les frais approximatifs de la tournée. Prends-le, examine-le, et tu verras qu'à moins d'un cataclysme effroyable, d'une épidémie terrible, d'un fléau catastrophal, d'une guerre, que sais-je ! tu ne peux pas perdre d'argent. Tu-ne-peux-pas. D'autant qu'en cas de guerre, épidémie, etc., etc., les engagements sont résiliés de droit sans ombre de discussion. Tu écris simplement aux directeurs ou aux municipalités de province :

« Devant tel événement, je ne continue pas mon exploitation, ne comptez pas sur ma visite »; et à nous, d'ailleurs, tes camarades, tes amis, tu nous dis tout bonnement : « Mes enfants, demain, nous rappliquons dans la capitale » — et ça fait le compte de la mère Michel. Encore une fois, qu'est-ce que tu risques ? Ajoute à ça que moi, personnellement, qui ai fait des tas de tournées, je suis tout à ta disposition pour te conseiller, te guider, t'éclairer de mes petites lumières... Ainsi, par exemple, je t'offre, ne paraissant qu'à la fin du premier acte, et n'étant pas du lever de rideau — car évidemment, je ne jouerai pas dans le lever de rideau —

eh bien, je t'offre, dis-je, d'aller au contrôle, surveiller les contrôleurs locaux en lesquels tu aurais, mon expérience ne craint pas de te l'affirmer nettement, le plus grand tort d'avoir la plus absolue confiance. Je les connais, ces lascars-là. Ils sont non pas malhonnêtes, mais légèrement fripouilles et le plus souvent ne résistent pas à la tentation de carotter un brin. Le barbotage a des attraits. Il leur est si facile, si on leur fait remarquer une... irrégularité, de la mettre sur le compte d'une distraction. Sans compter que les « irrégularités » sont généralement peu aisées à reconnaître. On établit les comptes vers la fin de la soirée, le temps qu'on passe à vérifier notes, reçus, factures... il est tout de suite minuit. Ces bougres-là — qui connaissent à fond la manière de s'en servir — commencent à mettre leur pardessus, leur chapeau, sachant très bien que l'administrateur de la tournée qui doit se lever le lendemain matin dès l'aube et ne demande pas mieux, lui aussi, que de s'aller coucher, leur dira immanquablement :

— Ça va bien comme ça, vous pouvez vous retirer.

Mais à moi, ils ne me la feront pas! Je connais tous leurs trucs... il leur faudra m'attendre, et comme je n'ai pas de sommeil, ils ne s'en iront que lorsque j'aurai épluché jusqu'au moindre bordereau... si, du moins, ma proposition t'agrée et si tu crois devoir me charger de cette lourde responsabilité.

De son côté, Blondel, le bon gros Blondel, lui tint à peu près ce langage :

— Ai-je besoin de te dire que tu peux compter sur moi pour ce qui est de la régie?... C'est-à-dire qu'en arrivant dans chaque ville, tu n'auras à t'occuper de quoi que ce soit. C'est moi que ça regardera, j'ai déjà fait ce métier-là, il n'a plus de secrets pour moi. Voici comment je procède : Quelques jours avant notre venue dans une ville, j'envoie les maquettes des décors et la liste des accessoires au garçon de théâtre ou au concierge, quand nous jouerons dans les théâtres sans troupe, ce qui se présentera le plus souvent, puisque nous fonctionnerons l'été. Au saut du wagon, après avoir remis le bulletin de bagages au garçon du théâtre qui, prévenu par

une carte de l'heure de notre arrivée, sera à la gare avec sa voiture à bras pour emporter nos malles, je cours au théâtre, examine les décors qu'on me présente — il ne nous en faut que deux, nous les trouverons partout — je choisis les moins moches, constate que tous mes accessoires sont là ; d'ailleurs, nous emporterons avec nous les principaux parce qu'il y en a certains difficiles à se procurer ou qu'on nous louerait très cher. Inutile. Je distribue les loges des artistes — tu sais comme moi que ce n'est pas là le côté le plus amusant de ma besogne, car avec le plus grand désir d'être agréable à tous, neuf fois sur dix, on ne satisfait personne. Il y a d'ailleurs une tradition derrière laquelle le régisseur peut se retrancher. Pour le choix des loges, on suit l'ordre de l'affichage, la hiérarchie !

— Le protocole.

— Si tu veux ! l'Étoile a naturellement la meilleure, la moins inconfortable, au niveau de la scène... s'il y en a ; c'est souvent la régie ou le bureau du directeur si la vedette est connue de lui, et s'il veut bien lui faire cette gracieuseté.

Les autres artistes viennent ensuite... mon second régisseur...

— Ah! il y a...

— Dame! je t'expliquerai. Le second régisseur, lui, qui n'a jamais qu'un bout de rôle, souvent même n'est que du lever de rideau (ah! pendant que j'y pense! moi, naturellement, avec tout ce que j'ai à faire, je n'en suis pas, du lever de rideau), le régisseur s'habille dans un coin du magasin des accessoires. Pour changer sa pauvre petite culotte, il ne lui faut pas beaucoup de place, d'abord, et puis, comme il a sans cesse à faire sur la scène, il faut qu'il soit de plain-pied avec elle, sans quoi ce ne serait pas possible.

— Mais en quoi consiste donc, en tournée, le rôle du second régisseur? quelles sont ses attributions? Si j'engage tous les créateurs de *Soleil d'Or*, ils n'ont pas besoin d'être avertis que ça va être à eux d'entrer en scène...

— Ah! mon vieux, comme on voit bien que tu n'as jamais fait de tournées! les attributions du second régisseur!!! tu les demandes! je te le dis tout bas, parce que si Larège nous entendait... car, c'est bien lui que tu emmèneras?... les

attributions du second régisseur?... elles sont folles! Second régisseur de tournée! mais c'est le métier le plus effroyable qu'il y ait au monde... mieux vaudrait cent fois être mineur, chauffeur de locomotive, scaphandrier, que d'exercer cet ahurissant état! Tiens, écoute et frémis :

D'abord, chaque matin, il faut qu'il se lève au moins deux heures avant les autres artistes (ce qui est gai, en hiver, quand on part à cinq heures) pour aller au théâtre s'assurer que le garçon n'oublie pas d'apporter à la gare les bagages de la troupe; comme très souvent ledit garçon est lent ou retardataire, notre homme retrousse ses manches de chemise et aïe donc! charge les colis sur le camion! Et malheur à lui, si le compte n'y est pas! malheur à lui, si un artiste a oublié la veille de serrer un objet dans sa malle, il l'attrape comme du poisson pourri : « — Vous ne pouviez donc pas voir ma glace; elle était restée sur la tablette, derrière le pot à eau! Crétin, va! »

Une fois à la gare, il lui faut assister au déchargement et à l'enregistrement des bagages, veiller à ce qu'on ne les culbute pas trop, car tu

n'ignores pas, pour peu que tu aies voyagé, que ces Messieurs les employés de chemins de fer jouent à renverser les malles. C'est un petit jeu professionnel qui les amuse beaucoup. Ainsi, tu ne verras jamais une légère mallette en osier sur les autres, les grosses, les lourdes; mais toujours dessous, histoire de vérifier sa solidité ! et la vérification ne traîne pas, je t'assure. Autre chose, on alloue à ce brave type un petit crédit, oh ! bien petit, pour les pourboires des garçons de théâtre, camionneurs, employés de chemins de fer, etc... Or, ces gens, en touchant la maigre gratification, s'imaginent toujours que c'est le second régisseur qui en garde pour lui la plus grosse part, et dame ! à nous l'engueulade ! De plus — et ça, c'est affreux ! — le pauvre diable qui, éreinté de sa journée, s'est couché tard et levé tôt, ne peut trouver en wagon le sommeil réparateur.

Dormir lui est interdit, car à chaque changement de train — et sur un long parcours, ils ne font pas précisément défaut, — il doit courir au fourgon des bagages, s'assurer par lui-même qu'on descend bien ceux de la troupe, et qu'on les transborde au complet dans l'autre train.

Malheur à lui, si, ayant par hasard négligé ce soin-là, les colis sont partis dans une mauvaise direction.

Le soir, au théâtre, malheur à lui, si l'accessoire dont se doit servir l'artiste grincheux n'est pas tout à fait à sa convenance. Qu'est-ce que l'artiste grincheux lui fait prendre !

Malheur à lui également si les machinistes plantent mal un décor !

Si pendant le spectacle on fait du bruit dans les coulisses.

S'il y a des courants d'air sur la scène.

Si le rideau est tombé avant le dernier mot de l'acte, ou trop longtemps après, ce qui lui attire la réprobation générale : Tu as foutu la pièce par terre !

Si l'entr'acte est trop court, dans les casinos, où il doit être d'au moins vingt minutes, à cause des petits chevaux.

S'il n'est pas assez long, dans les théâtres, où par traité le buffetier du foyer a droit à un quart d'heure minimum.

S'il sonne trop tôt au public, parce que le spectateur toujours impatient ne veut pas at-

tendre. Dès qu'il est assis dans son fauteuil, si la toile ne se lève pas, il piétine pour qu'on commence : agacement des artistes.

S'il sonne trop tard, parce qu'alors l'acte débute au milieu du brouhaha des entrées : agacement du public.

Si le bulletin de service n'est pas affiché vers le milieu de la soirée, de façon à ce que les comédiens qui partent après le deuxième acte aient le temps de le consulter.

Si ledit bulletin est placé dans un endroit « qu'on ne peut deviner », au lieu de le mettre bien en vue.

S'il est insuffisamment explicite, car un bulletin de service bien rédigé doit indiquer :

L'heure du départ, le lendemain.

Le nom de la gare, pour les cités qui en ont plusieurs,

Le nom de la ville où l'on se rend.

Les changements de trains,

Les heures d'arrêt, leur durée,

La différence d'heure, si l'on passe dans un autre pays. Heure centrale ou heure française.

S'il y a un buffet.

L'heure du spectacle (à l'étranger, on commence plus tôt).

Le nom de la ville où l'on va le surlendemain...

Voilà quelques-unes des attributions du pauvre bougre, j'en passe certainement et des plus embêtantes... maintenant, il va de soi que c'est ce sacré fainéant qui gagne le moins de toute la troupe.

Ludovic écoutait tout ça en riant ; l'énumération de ces détails auxquels il n'avait jamais songé et dont il ne se doutait que vaguement l'amusait beaucoup. Il était certain qu'avec de tels camarades si au courant des tournées, tout cela irait comme sur des roulettes, et surtout, oh ! surtout ! surtout ! car c'est à quoi il tenait principalement, que ce voyage s'effectuerait dans la joie et la bonne humeur. Sa gaîté personnelle, d'ailleurs, se chargeait de donner le *la*. Aussi, rentrant chez lui, Ludovic prit la feuille de papier sur laquelle Ramey avait écrit la liste des frais quotidiens, approximatifs, et commença à compter sérieusement.

Évidemment, Ramey avait été large et généreux dans l'estimation monétaire de ses camarades, à commencer par lui-même. Charité bien ordonnée... Ainsi, il avait pris pour base les appointements que les artistes touchaient au Théâtre Parisien et les avait triplés.

Mais quand Ludovic lui fit timidement remarquer qu'il avait eu à cet égard la plume lourde, il s'attira cette réponse :

— Mon vieux, tu ne peux pourtant pas exiger qu'un artiste aille jouer à Angoulême pour le cachet qu'il reçoit sur le boulevard. C'est plus loin ! Il a droit comme prix de son concours à des appointements supérieurs à ceux qu'il gagne habituellement puisque non seulement il a des frais d'hôtels, mais il a aussi son loyer de Paris qui court pendant ce temps-là. De plus, je te ferai observer que tu ne dois pas lésiner pour avoir avec toi *toute la création !* Ça se paye ça ! Songe qu'à ta première hésitation, ne voulant pas avoir l'air de discuter argent avec un camarade, ils ne te diront rien, mais signeront ailleurs. Donc...

— Évidemment, évidemment, hochait Ludo-

vic, l'être du monde le plus faible, le plus facile à convaincre.

Et songeant aux petites satisfactions d'amour-propre que lui, vedette, récolterait à ce voyage, le succès, les bravos, les articles de journaux, son nom en gros caractères sur tous les murs de France, la déférence qu'on témoignerait partout à l'Étoile de la tournée de *Sòleil d'Or*, bref, à toutes les contingences plus décisives encore que l'argent problématique qu'il retirerait peut-être de l'aventure, tout ça joint au plaisir de voyager, de visiter des pays inconnus de lui, le fit se décider définitivement.

Tiens, pige-moi cette série d'affiches... et dis-moi un peu si ça va leur en boucher un coin, à ces bons provinciaux !

Et Ramey auquel Ludovic, trop content de se décharger le plus possible sur lui des soucis administratifs, des détails de la partie matérielle de l'expédition, avait donné carte blanche, pour traiter, commander, agir partout et pour tout en son nom, montrait de loin à son directeur ami, les placards qui successivement apposés sur les murailles départementales devaient exciter la curiosité des foules passionnées de théâtre. L'intérêt de ces réclames allait croissant. Ah ! Ramey avait bien raison, dans ses premiers entretiens avec Ludovic, lorsque, cherchant à convaincre son camarade de l'utilité de cette tournée, faite à son propre compte et non à celui d'un entrepreneur quelconque, il lui vantait son expérience

de ces sortes d'affaires, quand enfin il affirmait posséder le tour de main nécessaire, spécial, connaître à fond le maniement de ces voyages artistiques. Oh ! oui, il en connaissait même le tréfonds.

Ce fut tout d'abord, trois semaines avant la représentation, la première affiche, une longue banderolle, sans date, car l'usage veut qu'un

> THÉATRE DE. . . . .
>
> *Très prochainement*
>
> SOLEIL D'OR
>
> (Tournée Ludovic)

imprésario ne puisse trop longtemps à l'avance annoncer à jour fixe sa représentation, au cas où avant lui un de ses confrères en donnerait une aussi :

Mais les « prochainement » et même les « très prochainement » sont, cela va de soi, autorisés — et même désirés... du colleur d'affiches.

Huit jours après, le second placard est plus

explicite, il est de semblable format, mais de couleur différente :

> Théatre d'Elbeuf
>
> Samedi 8 Juin
>
> TOURNÉE LUDOVIC
>
> une seule représentation de
>
> SOLEIL D'OR
>
> Vaudeville en trois actes de Neuras
>
> Le grand succès comique du Théatre Parisien
> *par tous les créateurs.*

— Ah ! disent les uns.

— Tiens ! tiens ! font les autres.

D'ailleurs, le titre de la pièce est allèchant, les mots « succès comique » font leur effet prestigieux ; seule, la ligne « *par tous les créateurs* », intrigue fort les habitants du patelin... « les créateurs » !... créateurs... de quoi ?... Ce mot renverse leur entendement. Jusqu'ici les provinciaux qui, plus pieux que les Parisiens, ne connaissaient que le Créateur, avec un grand C, celui

dont on ne prononce le nom qu'en courbant dévotieusement la tête, mais «les créateurs»... Qu'est-ce que c'est que ceux-là?... d'où viennent-ils? du Théâtre Parisien!... Oui, l'affiche le clame... C'est égal, ce mot est énigmatique. Seul, l'amateur de théâtre en connaît le sens, et, au Cercle du Commerce, tout en coupant le manillon du partenaire, l'explique aux profanes.

Comme la réclame murale, bien que la plus voyante puisqu'elle saute aux yeux de tous les passants, est incontestablement la meilleure, Ramey a également soigné la publicité journalistique. Tous les cinq jours, une note-communiqué paraissait dans les gazettes locales, chaque fois plus substantielle, plus prometteuse d'attractions, plus nourrie de détails excitant l'appétit. La progression était dosée savamment; le crescendo dénotait une habileté extrême de la part de la direction des tournées Ludovic.

De plus, trouvant insuffisants affiches et articles, Ludovic fit faire des programmes-prospectus qui, tirés à un nombre considérable d'exemplaires, furent distribués avec une folle générosité.

Ces programmes donnaient au recto le détail de la soirée, et au verso des « Extraits des Comptes rendus de la Presse parisienne sur *Soleil d'Or* et son interprétation ».

Ces découpures adroitement choisies et colligées apprenaient aux masses assez infortunées pour l'ignorer, que *Soleil d'Or*, pur chef-d'œuvre de la dramaturgie française, avait remporté cette saison au Théâtre Parisien un franc et colossal triomphe; que son auteur, le jeune Neuras, s'était incontestablement montré un descendant direct de Molière; et qu'enfin cette pièce, sous la direction de son principal protoganiste, le *célèbre* Ludovic, avait quitté Paris, avec armes et bagages, c'est-à-dire avec ses décors somptueux, ses accessoires brillants, sa mise en scène impeccable, pour visiter les grandes villes de France et de l'étranger.

Dans les journaux locaux, Ludovic faisait remarquer aux habitants avec roublardise et courtisanerie que, sachant leur goût délicat et éclairé pour tout ce qui touche aux arts, aux lettres et particulièrement au théâtre, il n'avait pas hésité, malgré le peu de ressources qu'offrait leur salle

de spectacle et les frais énormes de l'entreprise, à s'arrêter chez eux, afin de leur donner la primeur de cette œuvre si finement amusante.

Le public d'Évreux, première ville de la tournée, pouvait, devait avoir toute confiance en des promesses qui seraient largement tenues. La soirée serait en tous points irréprochable, parfaite, tant au point de vue matériel qu'au point de vue artistique. Au surplus, le jeune Neuras n'eût jamais consenti à laisser partir sa pièce en tournée, s'il n'avait su que tout entière, l'interprétation admirable de la création en assurait le succès en province. Les spectateurs départementaux n'auraient donc rien à envier aux Parisiens : ils applaudiraient les acteurs qui jouèrent les rôles d'origine, comme on disait au dix-huitième siècle. Transporter ainsi, du premier comédien à la plus humble « utilité », tout un personnel artistique, était incontestablement un fait unique dans les annales du théâtre... mobile.

Tous les partenaires de Ludovic, ajoutait la réclame, ont talent, jeunesse et beauté !

Suivaient alors quelques appréciations des

critiques dramatiques parisiens, « choisis parmi les plus sévères, d'habitude ».

On pouvait lire par exemple :

« On disait ce soir même dans les couloirs que Ludovic, devant un si incontestable triomphe personnel, organiserait une tournée avec cette pièce, lorsque *Soleil d'Or* abandonnerait l'affiche du Théâtre Parisien — ce qui n'est pas pour la prochaine semaine.

« Nous sommes persuadés qu'il fera là une excellente affaire. Cette pièce de bonne humeur est destinée à plaire à tous les publics, villes d'intérieur, bords de mer ou stations thermales. »

(*Le Figaro.*)

« Quelle gaîté saine, abondante et sans malice s'épand en ces trois actes ! Rarement il nous a été donné de voir une salle entière s'esbaudir de cette façon ! Les rires fusaient stridents à chaque minute, obligeant les artistes, ravis, de s'arrêter sous peine de n'être pas entendus. Ah ! ce Neuras peut se vanter de nous avoir fait absorber une pinte de bon sang ! »

(*Le Temps.*)

« Bonnes grosses plaisanteries mais non grossières. Cet été, les familles pourront y conduire leurs « demoiselles » après une promenade sur la plage et un tour aux petits chevaux.

« Ludovic a trouvé en Florentin le rôle de sa carrière. »

(*Le Gaulois.*)

(Cette phrase avec le nom du personnage modifié, Ludovic devait la lire au lendemain de chacune de ses créations. C'est là un de ces compliments irritants qui mettent hors d'eux-mêmes les comédiens qui se les attirent. Y a-t-il, en effet, rien de plus horripilant pour un acteur qui depuis vingt ou trente ans a accumulé succès sur succès, que de s'entendre dire, un soir de générale :

— Ah ! mon cher, c'est votre plus belle création !

Ou l'équivalent :

— Jamais vous n'avez fait mieux... Ah ! c'est complet !

Comme on est tenté de dire à ces excellentes gens qui, d'ailleurs, sont de très bonne foi :

— Mais, vous oubliez donc telle, telle et telle pièce?

Du reste, l'artiste aurait le plus grand tort d'en vouloir à l'indifférent qui lui envoie cette phrase en pleine poitrine, puisque dans son entourage direct on la lui sert régulièrement et toujours, hélas! avec la même sincérité!)

— Et enfin, voici la dernière, la définitive, l'affiche du jour, reluque-la!

Debout, à trois pas de Ludovic, tenant de ses mains élevées au-dessus de sa tête un majestueux double-colombier, Ramey en vantait l'ordonnance, faisant remarquer combien se détachaient les noms ou phrases importantes.

Ah! dame! ça n'est pas commode de bien rédiger une affiche, de rendre sensationnel un spectacle par la façon adroite de le présenter! Peu de gens s'y entendent. Sur un fond doucement bleuté, flamboyait en jaune le titre : *Soleil d'Or!* Comment d'ailleurs semblable mot n'eût-il pas flamboyé... on devinait les rayons... on n'osait se trop approcher de crainte de la chaleur intense que sûrement ces deux mots dégageaient.

TOURNÉES LUDOVIC

THÉATRE D'ELBEUF

Jeudi 8 Juin

Trois heures de fou rire

Une seule Représentation donnée par le Théâtre Parisien
de son grand succès de cet hiver

SOLEIL D'OR

Vaudeville en trois actes de Albert NEURAS

3oo représentations consécutives à Paris

M. LUDOVIC jouera le rôle de FLORENTIN

Florentin	MM.	LUDOVIC
Parsifal		RAMEY
Brunoy		GOUNOUILLE
Morentin		VERVILLE
Gerbissac		BLONDEL
Joseph		LARÈGE
Luciline.	Mmes	D'AMBOISE
Henriette		MILLANÇAY
Mme Parsifal.		BONNUT
Johanna.		LÉA COUCY
Hermance.		SUZ. CROSSAC
Clémentine		MARIETTE

Créateurs de la Pièce

On commencera par :

UN BON TRUC

Vaudeville en un acte de NEURAS

Joué par : MM. VERVILLE, BLONDEL, LARÈGE
et Mlle CROSSAC.

Prix ordinaires des Tournées.

— Tu vois, j'ai mis *Tournées Ludovic*, au pluriel. D'abord, parce que cela laisse supposer que ce n'est pas ton début comme manager — un débutant n'inspire pas confiance — et puis... et puis le succès artistique et financier que tu vas remporter t'incitera certainement à en refaire d'autres, par conséquent... mon pluriel est préventif.

— Il est certain que nous n'avons pas joué trois cent fois *Soleil d'Or*, mais quoi! aujourd'hui, le nombre 100, outre qu'il prête à une allusion de mauvais goût, n'est pas la preuve d'un indiscutable succès. Il faut forcer la note. Tu l'as forcée. Bien tu fis.

Sur ces entrefaites, Blondel entra sans frapper dans la loge de Ludovic.

— Ah! mes enfants... je suis joliment content de vous trouver tous les deux réunis!... comme ça, je vais pouvoir juger tout de suite sur vos physionomies de l'effet produit par mon idée.

— Quelle idée?

— Une idée de réclame pour notre tournée...

je ne crois pas que ça coûte cher... si même ça coûte quelque chose... en tout cas... je trouve l'idée épatante.

— Elle est de toi ?

— Oui.

— Alors ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bète comme chou.

— Ça ne me surprend pas !

— Merci ! c'est tout simplement des buvards. . des morceaux de papier buvard qu'on offrirait aux bureaux de poste et télégraphe des villes de bains de mer comme Dieppe, Trouville, Dinard, Les Sables, etc., etc., et sur lesquels il y aurait simplement imprimés ces mots :

TOURNEE LUDOVIC

SOLEIL D'OR

Le plus grand succès comique
de ces 20 dernières années.

Je n'ai pas besoin de vous dire la quantité de personnes qui s'empilent et défilent dans ces bureaux tous les jours de midi à sept heures ! Et

comme presque tous écrivent là, dépêches, cartes postales, etc., jugez du nombre de gens qui, avant le jour de notre représentation, en auront vu l'annonce. Hein? Comment trouvez-vous mon idée?

— Excellente! je l'adopte. C'est d'ailleurs toi, ô Blondel, qui connais Dieu et Diable que ça regarde! puisque tu t'es chargé du programme-album qu'on doit vendre dans la salle, entends-toi avec le marchand de papier buvard et trouve un joint pour que ça ne me coûte rien. Le bonhomme imprimera en tout petits caractères, au verso, son adresse et ça ira comme ça... Tu n'as qu'à lui vanter l'énorme réclame que nous allons lui faire, en portant ainsi son nom aux quatre points cardinaux.

— Aux quatre...

— Mets-en cinq... s'il hésite. Je n'y vois nul inconvénient. A propos de programme, quand l'aurons-nous cet album?

— Tenez! je suis bon, le voilà... c'est le premier!

— Oh! l'animal, il l'a et ne le disait pas!

Et comme trois gosses allumés à l'idée de re-

garder de belles images d'Épinal ou d'ailleurs, Ludovic, Ramey et Blondel se penchèrent en même temps pour examiner le petit opuscule. C'était en effet un véritable opuscule, non pour ce qu'il contenait de science ou de littérature, mais au point de vue de... l'épaisseur.

— Et tu feras vendre ça combien ?... demanda Ludovic.

— Dame ! cinquante centimes. Ça les vaut... regarde... papier couché... avec des articles dithyrambiques sur nous tous, hommes et femmes, nos photos admirablement reproduites, nos biographies plutôt soignées, et une réclame pour notre Ludovic qui est un peu là ! Tiens, parcours ça, et dis-moi franchement si tu crois qu'après avoir lu ces lignes, les provinciaux ne seront pas dévorés du désir de connaître et d'applaudir notre Étoile.

Et Ramey lut :

OPINIONS D'AUTEURS CÉLÈBRES

SUR

LUDOVIC

« Ainsi, mon cher ami, vous partez en tournée. Heureux les habitants des cités qui vont pouvoir s'écrier, un de ces quatre matins : *Ludovic est dans nos murs !* Ils ne s'embêteront pas, ce soir-là. Allez ! mon cher, portez aux populations la bonne parole comique que vous savez si bien dire, allez semer le rire, et récolter des lauriers d'or !

« A vous.

« Léon Gandillot. »

« Le Comédien qui s'appelle Ludovic est un être léger, étincelant et grave parfois, même dans ses accès de plus folle gaîté ! il a l'air d'un dessin de Topffer. C'est un danse-sans-rire et qui fait rire ; d'un humour abracadabrant et cinématographique auquel, pour ma part, je suis incapable de résister et qui m'enchante.

« Henri Lavedan. »

« ... Et dans le siècle qui doit succéder au nôtre, — comme il en fut déjà des têtes et chapeaux, — on verra ce problème agiter les cerveaux : savoir lequel des deux engendra l'autre,

du Rire ou de Ludovic, cet enfant aimé du public?

« Georges Feydeau. »

« Mon cher Ludovic,

« Vous partez en tournée. Je ne vous dirai pas : allez et enseignez... je vous dirai : allez et amusez !

« Vous joignez à la vivacité, à l'agile adresse du clown une gaîté de bon aloi qui sait, même en ses plus folles excentricités, garder la mesure où se doit tenir l'homme d'esprit et l'artiste de goût.

« Bon voyage, bon succès, et à vous.

« Francisque Sarcey. »

« Ludovic est le théâtre incarné !... Comédien spirituel, minutieux et pittoresque, il joint à une fougue et à un entrain extraordinaires, une délicieuse et personnelle fantaisie. Le public lui doit nombre d'exhilarantes soirées, et moi, la réalisation de sept ou huit personnages qu'il a animés de son talent et de sa verve.

« Alexandre Bisson. »

« Un de ces rares artistes qui sont à la fois comédiens et comiques, Ludovic est tout jeune, et il a déjà derrière lui assez de créations pour remplir la carrière de deux comédiens. Travailleur infatigable, passionné de son art, à cheval sur deux des premiers théâtres de Paris, il promène la verve, l'éclat, la fantaisie, la joie, du Palais-Royal au Théâtre Parisien. Il donne le relief de la vie à tous ses rôles et cela avec une intensité telle, que lorsque le spectacle est fini, on a encore dans les yeux sa silhouette inoubliable. Il ne ressemble à personne qu'à lui-même. Il a la joie électrique, et si l'on éteignait brusquement la rampe, lorsqu'il joue, je suis convaincu qu'on le verrait phosphorescent.

« Albin Valabrègue. »

« Dire de Ludovic qu'il a du talent serait un compliment banal, qui n'en a pas aujourd'hui ou du moins, qui ne croit pas en avoir? Le pensionnaire aimé du Palais-Royal et du Théâtre Parisien possède une qualité plus merveilleuse : la fantaisie.

« Elle est aussi rare chez l'acteur comique, que

l'*ut* de poitrine chez le ténor; le panache chez le grand premier rôle : elle élève le personnage d'un vaudeville jusqu'à la hauteur d'un type, elle seule est capable d'illuminer d'un rayon poétique le nez rouge d'un clown. Ludovic peut se promener de l'originalité outrancière, jusqu'à la comédie émue.

« Son piano donne toutes les gammes du rire : oh ! le bel instrument !

« FABRICE CARRÉ. »

— Je n'ai mis que ceux-là, parce qu'il m'aurait fallu mordre sur l'autre page, et ça aurait chambardé la composition.

— Mais, mon vieux, je serais mal venu de me plaindre, répondit Ludovic, seulement, crois bien que si je te laisse mettre tout ça, ce n'est pas par vaine gloriole, par amour-propre de m'as-tu vu, orgueilleux de montrer aux gens l'estime en laquelle le tiennent les maîtres du Théâtre contemporain et de la critique dramatique...

— Tu peux être fier, tout le monde...

— Non, non; si je consens à laisser reproduire sur notre programme ces appréciations

exagérément flatteuses, c'est moins par vanité que par nécessité. Je pense comme toi, Blondel, que les spectateurs qui liront ces attestations, tout en mettant les choses au point, en concluront que celui qui en est l'objet n'est tout de même pas le dernier des crétins. C'est ton avis aussi, Ramey?

— Des deux mains.

Donc, ça y est, l'itinéraire est établi, et ça n'a pas été sans peine. Oh ! fichtre non ! C'est inouï, la quantité de tournées qu'il y a cette saison-ci !... nous allons nous cogner, ce n'est pas possible !

Ah ! les chemins de fer sont bien coupables ! du temps des bonnes et lentes diligences, il y en avait moins ! Talma prenait une berline ! Arnal allait en patache et Levassor en tape-cul !

Mais aujourd'hui, une troupe théâtrale mobile joue en matinée à Rouen et le soir au Hâvre — et sans se presser encore !

Que sera-ce lorsque l'aviation aura mis à la mode les aérobus ! Jadis, ne partaient que quelques artistes de grand talent, de réputation bien établie et dont la célébrité avait pénétré en province ; de nos jours, une jeune grue qui, parce qu'elle a apporté le gros sac à un directeur vient de jouer un rôle important sur les boulevards,

n'a qu'un désir, un rêve réalisé tout de suite : faire une tournée dont elle sera naturellement l'Étoile. Qu'elle fasse de l'argent ou n'en fasse pas, c'est là le cadet de ses soucis. Elle aura eu son amour-propre chatouillé, les journaux se seront empressés — et pour cause — de reproduire les quelques articles élogieux parus sur elle dans la presse départementale, et la voilà sacrée : Grande Vedette !

Le seul petit ennui, c'est que la bonne tournée qui lui succède trinque !

Les provinciaux ayant été échaudés à la soirée de la petite Vaseline en sont sortis en grommelant furieux : « Eh bien, ils peuvent venir les artistes parisiens, ils ne nous auront plus ! »

. . . .

Ne leur en veuillons pas, mettons-nous à leur place !

. . . .

Ah ! mille millions de milliards de milliasses de tonnerre de tous les Brest du monde !

En voilà bien d'une autre !

Il ne manquait plus que ça !

Cette nuit, les Folies-Comiques, un des plus

beaux théâtres de Paris, situé en plein boulevard, les Folies-Comiques, berceau d'un tas de succès centenaires, les Folies-Comiques ont été la proie des flammes!

Que vais-je, que dois-je faire?

Renoncer à ma tournée? Certes, je ferais aussi bien, car il est plus que certain que je cours au-devant d'un désastre artistique et financier, ce qui est doublement affligeant. Qui diable, après les récits que chacun peut lire en son journal, songerait à aller passer la soirée enfermé dans une salle de spectacle, surtout en province où les esprits sont diantrement plus timorés, plus craintifs qu'à Paris, pays de l'insouciance. Tout de même, la baisse des recettes dans les théâtres est universelle, ce feu a jeté un froid.

Partir quand même?

Tous les gens que j'ai consultés ont des avis opposés; si les uns me conseillent de remettre ce voyage, d'autres, au contraire, m'encouragent à ne rien changer à mes projets, prétendant que d'abord, en France, on oublie vite, que, de plus, nos provinciaux éloignés de l'en-

droit du sinistre ne peuvent à la simple lecture des journaux être aussi émus que nous le sommes, nous, qui, voisins de ce pauvre théâtre, pouvions nous y rendre ce soir-là, ou connaissons des parents, des amis qui, hélas ! y périrent.

Puis, mon spectacle, me dit-on, est attrayant. Pièce nouvelle, gaie, et admirablement interprétée.

Ce serait désastreux, après les frais que j'ai déjà faits, car, en plus des affiches — et il y en a eu ! — des arrhes envoyées aux municipalités, des avances données aux artistes, s'il me fallait tout à coup renoncer à ce voyage ! Sans compter que les mauvais coucheurs — il s'en trouve partout — pourraient fort bien, ne considérant pas l'incendie des Folies-Comiques comme un cas de force majeure, me faire des procès... et je ne me vois pas beaucoup, me débattant au milieu de tous ces ennuis.

Que faire ? que faire ?

Bah ! le comédien chez moi primant — et comment ! — le directeur, je décide que nous partirons.

— En voiture ! en voiture !

Donc, je me dispose à faire la petite jeune fille qui, chaque soir, avant de se coucher, rédige le journal de sa vie! je vais écrire le journal de ma vie... en tournée. Ces lignes sans suite ni lien constitueront mon livre de bord... le bord de la scène!

Il y a bien des raisons pour que ce griffonnage soit moins purement chaste ou moins chastement pur que les lignes tracées par ladite jouvencelle! Mais aussi, ne craignons pas de l'affirmer avec immodestie, nul doute qu'elles ne soient plus gaies. En effet, je vais noter avec soin ce que mes yeux auront vu, comme dirait notre Arthur Meyer, ce que mes oreilles entendront. Quant à reproduire ce que mon nez aura reniflé, je vous en fais grâce. Vous n'y perdrez pas d'ailleurs, car il y aurait vraiment trop d'escarbilles, de fumée de locomotive et de poussière coulissarde! Arrière, les microbes!

Avant de prendre ma bonne plume de Paris, je me suis consciencieusement demandé si ce que j'allais voir et entendre valait bien la peine d'être consigné par écrit, si ce n'était pas jeu un peu puéril d'user de la bonne encre noire et de

salir du beau papier blanc, pour fixer, en termes simili-lapidaires, des mots, des réflexions, des remarques qui ont dû uniquement leur sel à l'ambiance, à l'atmosphère, à l'accent surtout avec lequel ils ont été proférés, et que le lecteur — s'il en est un! — ne manquera pas de trouver absolument dénués d'intérêt.

— Bah! je me soucie fort peu de l'opinion universelle et de son suffrage, je ne travaille ni pour la masse ni pour l'immortalité; un petit cercle de gens qui parlent la même langue que moi, m'intéressent seuls; de même le comédien que je suis n'a jamais joué pour la salle entière, mais pour les connaisseurs perdus dans la foule!

Je joue ou j'écris pour moi. Avec cette différence que si je ne puis me voir jouer, je puis du moins me relire. Et ne vous hâtez pas de me blaguer! si j'avais le temps de me relire, je suis certain que je prendrais à cette lecture un plaisir extrême, plaisir bien plus grand que si *Peau d'Ane* que je sais par cœur m'était conté. Oui, ça m'amuserait fort de me relire non pour la séduction de mon style, que ne jalousera jamais Anatole France, mais parce que ce gribouillage

écrit la plupart du temps, en wagon, sur mon genou, au milieu de gens qui bavardent, ne sera que la sténographie d'un fait arrivé, d'une conversation entendue et, je ne t'apprends rien, ô lecteur! (eh, lecteur, es-tu là?) en t'assurant que tout ce que l'imagination de l'auteur le plus exacerbé peut inventer sera toujours infiniment au-dessous de la Vérité!

Maintenant, soulagé par cet exorde, il ne me reste plus qu'à crier : Au rideau! non,... au stylo!

* * *

Tout d'abord, esquissons les silhouettes de mes compagnons de voyage, hommes et femmes.

Voyons un peu les caractères de ces gens que je ne connais que superficiellement, car, au théâtre, on s'ignore. On arrive, on répète ou on joue et chacun s'empresse, le devoir accompli, de rentrer chez soi. Ce ne sont pas en effet quelques plaisanteries racontées au foyer des artistes, quelques courtes visites rendues de loge à loge qui décèlent les tempéraments, les goûts d'un camarade.

Quand on se voit peu, on met une cravate blanche à son caractère, on arrondit les angles de manière à passer aux yeux des autres pour un brave garçon ou une bonne fille. Si un copain ne vous est pas très sympathique, on se dit : Bah ! pour le peu de temps que j'ai à le voir ! Mais, en tournée ! oh ! en tournée ! ! ! c'est là que les natures se montrent tout à plein, comme dit notre grand Molière.

C'est là qu'on chercherait vainement la cravate blanche du voisin ! elle n'est même pas de couleur, sa cravate... le plus souvent, il n'en met pas — moralement s'entend.

Songez donc ! il ne s'agit plus de se voir deux ou trois heures, le soir, mais de passer la journée ensemble ! passer toute la journée ensemble ! Car, bien qu'on n'y soit pas tenu, on voyage ou peut voyager dans le même wagon, on descend ou peut descendre tous dans le même hôtel, on mange dans les mêmes restaurants, on a la même loge, on soupe dans la même brasserie.

Parbleu ! les premiers jours, les tout premiers jours, ça va admirablement, on est content de faire cette balade ensemble ! on rit ! ohé ! ohé !

montez donc avec nous ! Toute la troupe se tasse dans un unique compartiment, et, s'il ne suffit pas, le loustic offre, pour faire rire ces dames, de voyager dans le filet.

Puis, la compagnie se disloque, se désagrège, se divise en plusieurs groupes sympathiques. On ne peut tout de même pas marcher huit ou neuf dans les rues, bras dessus, bras dessous, comme les gens de la campagne ; les trottoirs ne sont pas assez larges, d'abord, et il ne faut pas surtout se faire remarquer. Évitons qu'on dise avec une intonation un tantinet méprisante :

— Ah ! ce sont les artistes qui jouent ce soir !

De là, dispersion générale !

Au fait ! j'y pense ! ce n'est que dans quelques jours, à l'usure, que je pourrai posséder à fond mes co voyageurs. Remettons, comme au tribunal, à huitaine le portrait de mes acolytes.

Évreux. — Nous sommes partis ce matin, à huit heures. Jusqu'à hier soir, j'ai hésité à venir ici, car une tuile (déjà !) me tombe sur la tête : les journaux m'ont appris que l'hôtel de ville d'Évreux était en flammes. Il ne manquait

plus que celui-ci venant s'ajouter à l'autre !

En arrivant, je vais immédiatement sur le lieu du sinistre pour voir les décombres fumants. Je me figurais la foule stationnant émue devant ce monument en ruines. — Personne dans la rue, l'hôtel de ville n'a pas l'air du tout de se douter du but de ma visite. Un passant que j'interroge me fait remarquer un carreau de vitre de mansarde cassé et le chambranle de la fenêtre légèrement roussi. Le soir, le public est resté chez lui afin de se remettre de la panique. Pour me consoler, Ramey me raconte qu'un jour, jouant ici avec José Dupuis devant une salle que l'apathie des marchands de draps laissa presque vide, le créateur inoubliable des *Charbonniers* s'avança devant la rampe, à la fin du spectacle, entouré de toute sa troupe et, s'adressant aux spectateurs clairsemés qui applaudissaient discrètement :

— Les voilà, dit-il avec l'intonation célèbre, regardez-les bien… vous ne les reverrez plus !

Rouen. — Depuis l'incendie des Folies-Comiques, tous les théâtres du monde entier ont pratiqué des issues nombreuses ; ici, au Théâtre-

Français, on a tellement percé de « sorties » qu'il n'y a plus que des portes ; la salle n'est qu'un courant d'air. Aussi, craignant la fâcheuse fluxion de poitrine qui résulterait immanquablement d'un séjour même court dans cette salle, le spectateur soucieux de sa vie reste calfeutré chez lui.

Avant le lever du rideau, le commandant des pompiers me demande :

— Si vous voulez bien venir avec moi ?

— Volontiers.

(Je croyais que c'était pour m'offrir quelque chose. Pas du tout.) Nous descendons dans les dessous du théâtre; une fois arrivé au dernier, l'officier casqué me dit sur le ton de la théorie :

— Voici un long couloir, éclairé de-ci de-là par quelques lumignons à huile, vous le suivez; à son extrémité, vous trouvez des marches qui aboutissent à une petite porte dont la clef est dessus, vous l'ouvrez et vous êtes aussitôt dans une ruelle située derrière le théâtre, hors de danger...

— ?

— En cas d'incendie.

— Ah ! bien.

— Remontons.

Nous remontons alors trois étages au-dessus de la scène et, après avoir traversé quantité de pièces, entrons dans une chambre vide.

— A côté de la porte qui est en face de vous, reprit mon extincteur gradé, vous voyez une énorme chaîne scellée dans le mur et terminée par un gros maillet qui vous servirait à l'enfoncer et à pénétrer chez le voisin, d'où vous pourriez vous échapper...

— ?

— En cas d'incendie.

— Je vous remercie, monsieur, de m'avoir indiqué tout ça. Maintenant, je suis dans d'excellentes dispositions pour jouer un rôle gai.

. . . .

Elbeuf. — Pendant un entr'acte, le critique dramatique du petit journal de cette petite ville est monté sur la scène.

Il était gentil à regarder. En habit (flatteur pour nous, ça !), pantalon gris perle, gilet de velours noir, fleur énorme à la boutonnière, des

gants de daim — naturellement — et un stick à la main. Il a dit à Suzanne en plastronnant :

— Si vous n'avez pas eu grand monde, ce soir, c'est parce qu'on ne connaissait pas la pièce !

. . . .

La gazette dans laquelle écrit ce littérateur doit avoir pour en-tête : *La Soupe*, *Elbeuf*.

Lisieux. — On me dit ici :

— Aujourd'hui, ce n'est pas un bon jour. Ah ! si vous veniez demain ! c'est jour de marché, tous les paysans ne savent où passer leur soirée, vous feriez une belle recette. Mais aujourd'hui...

Je m'en suis aperçu.

Caen. — Un adjoint au maire assez bienveillant pour me complimenter ajoute cette explication — dont j'avais besoin :

— On serait venu d'avantage, si on avait lu la pièce dans *l'Illustration*... On aime bien lire avant la comédie qu'on va aller voir jouer, on comprend mieux !

Havre. — Nous jouons au casino Marie-Christine, à Sainte-Adresse. Un machiniste venu dans ma loge pour essuyer ma tablette, me dit :

— Ah ! il y en aura du monde, ce soir !

(Comme je suis très aimé ici, où je suis venu plusieurs fois, je crois immodestement être la cause de ce déplacement du public.)

— Ah !

— Oui, mais pas pour le premier acte... non, ils ne viennent jamais au commencement...

— Ah ! !

— Voyez-vous ce qu'ils préfèrent ici... ce sont les entr'actes.

— Ah ! ! !

— ... A cause des petits chevaux.

Nous devons jouer deux fois ici : ce soir et demain.

Ce soir, j'étais en train de dîner chez le directeur, lorsqu'un des employés pénètre dans la salle à manger et s'approche du patron.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interroge celui-ci.

— C'est un abonné qui fait demander si, comme il a l'intention d'assister aux deux repré-

sentations, on ne pourrait pas lui faire une diminution.

Et c'est 2 francs pour les abonnés !

. . . .

Eh bien, maintenant, je crois posséder à fond le caractère de mes compagnons d'armes. Je vais m'amuser à les croqueter pour ma petite satisfaction personnelle et, comme on dit au tribunal, sans haine, sans passion, sans esprit de vengeance — si ces mots graves étaient de mise à propos de sujets ausi frivoles ! Je me jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

Je griffonnerai ces portraits, les jours creux, les jours où nous séjournerons dans les villes mornes et d'intérêt nul.

Honneur aux dames !

Et naturellement, la galanterie française m'indique de commencer la galerie par la duègne.

La duègne !

Je ne sais pourquoi on entache ce mot d'une légère teinte de ridicule. Être vieux ou vieille est cependant un malheur qui advient à tout le monde et plus vite, hélas ! qu'on ne le craint.

Ce bougre de Saturne fait du cent à l'heure.

On devrait d'autant moins sourire à cette dénomination que, le plus souvent, la duègne est très loin d'être décatie. Pour employer une expression, d'ailleurs consacrée par l'usage théâtral, et dont l'intéressée se sert volontiers : la duègne est une « soubrette marquée ». Mais c'est là un terme un peu trop professionnel qui, n'ayant pas pénétré dans le public, n'aura jamais droit de cité et risque bien de ne point trouver sa place au soleil... de la rampe. *Soubrette marquée* ne passera mie dans le langage courant. D'autant que de nos jours, il n'y a plus de soubrettes. La race en a disparu. Puis — je ne crois pas découvrir du nouveau — à notre époque on se « conserve » joliment (c'est le mot) plus longtemps que jadis! Du temps de ce vieux perruquard de Louis XIV, on était précocement caduc, en dépit des tranches de veau froid (y avait-il la gelée?) que les gens soucieux de leur beau physique se collaient la nuit sur les joues. Ils devaient maintenir leur veau au moyen d'une mentonnière. C'est égal, j'aime à croire que lorsque le fils de Louis XIII se couchait, il

avait le soin de déposer ses deux tranches sur la table de nuit. Du veau ! quel cornichon !

Au fait, j'y pense (il vaut mieux penser à ça qu'à une chose triste !), c'est peut-être de cette mode que date l'expression consacrée : s'en payer une tranche ! A mes premiers loisirs, j'irai à la Bibliothèque nationale me renseigner à ce sujet. L'histoire avant tout.

Arnolphe qui a quarante-deux ans est traité de vieillard par Molière ! Hein ? Parisiens mes frères, qui avez dépassé la cinquantaine de votre pas décidé et allègre, qu'en dites-vous ?

Le plus souvent, quand, vers les quarante-cinq, elle prend taille, croupe, bedon, bajoues et postérieur — ces autres basses joues — la comédienne voit avec douleur se retirer d'elle les rôles de jeune femme séductrice et aguichante ; et ne voulant pas quitter le théâtre auquel elle tient, par goût ou par nécessité, se résigne, rarement de gaîté de cœur, à faire en public le renoncement complet de ses charmes et à s'écrier non plus : « Cher amant ! » mais : « Mon gendre ! »

Les roublardes sont celles qui n'attendent pas qu'une presse impolie leur signale l'urgence de

ce changement d'emploi (comme ce doit être cruel de lire sur soi ces brutaux rappels à l'ordre!) et qui, charmantes et encore désirables, ont cette coquetterie de se faire dire : oh ! pourquoi ? ce qui est infiniment plus gracieux que le terrible : enfin !

Ces femmes-là d'ailleurs sont les jeunes duègnes, et comme elles répugnent à cette appellation, elles disent d'elles-mêmes : « *Oui; j'ai pris les mères.* » Doux euphémisme !

Et quelles délicieuses camarades elles sont pour la plupart ! Habillées avec recherche et goût, toujours gantées de frais sinon de neuf, chaussées à la perfection, elles font encore sur le boulevard retourner le connaisseur qui murmure en les détaillant : tout de même !...

Anita Bonnut que j'emmenais avec moi était une bonne femme qui avait pour moi, et surtout pour elle, plusieurs qualités, indépendamment de son honnête talent. D'allure extrêmement bourgeoise, on la prenait dans les trains bien plutôt pour une brave mère de famille qui va voir ses enfants à la ville voisine que pour une belle-maman vaudevilleuse. Et quel bon caractère ! Jamais une seule fois pendant la durée de

la tournée elle n'a été de mauvaise humeur ! La pluie, le soleil, le froid, le chaud, les loges insalubres, les départs matinaux, les nuits passées en wagon, rien n'altérait son enjouement, sa gaîté !

— Pourquoi grincher sans cesse ? disait-elle, on fait une tournée, on fait une tournée ! Ce n'est pas pour notre plaisir que nous voyageons, mais pour celui des autres !

Et, pour terminer le portrait de cette excellente amie, elle était sobre ! Anita ne buvait pas !

Le Mans. — Nous aurons une belle recette, ce soir, dis-je au concierge, il fait beau, tout le monde a envie de sortir.

— Ne dites pas ça, monsieur; s'il tombait un grain, vous verriez cette foule !

Alençon. — Ici, la foire ! donc, notre représentation, ce soir, est cuite. Quand il y a une foire, des courses, une cavalcade, un feu d'artifice, quoi que ce soit en plein air, le directeur de théâtre peut fermer boutique. La foule court au plaisir de la rue, pour plusieurs raisons, y compris celle-ci — majeure : c'est gratuit. J'en fais donc

mon deuil et pour me distraire, je vais me promener et badauder sur le champ de foire.

Je ne regrette pas ma balade, j'en rapporte deux drôleries :

D'abord, cette pancarte devant la baraque d'un physicien :

L'IVROGNERIE

« *L'homme avilit son âme et tant plus il boit, tant plus il abrège sa vie. Il regrette le plaisir dont il a abusé comme un serpent venimeux qui le ronge, dévore ses enfants ideux de plaies et de pustules, il n'a plus que la solitude et la douleur en attendant la mort qui seul y mettra fin.* »

Et plus loin, celle-ci :

Abitant
de cet vil
el est ariver qui ?
la perle de Mongol.
Venez la voir : 25 c.

Elle fait voir moyennant un léger supplément son petit sapeur à poils.

Effectivement, elle montre un sapeur minuscule avec un bonnet à poils.

Nous fûmes refaits. Voilà ce que c'est, pâles libidineux, que d'avoir des idées malsaines.

Versailles. — Le garçon de mon hôtel vient de me causer une frayeur par bonheur promptement dissipée !... mais quelle saouleur j'ai eue ! Tout en me servant, pendant le dîner, il m'a glissé :

— C'est dommage que vous veniez aujourd'hui !

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas mon jour de sortie... je ne pourrai pas aller vous voir.

Orléans. — Ramey a le facies orné d'un appendice nasal auprès duquel celui de son ancêtre dramatique Hyacinthe semblerait un minuscule radis. Au théâtre, la vue de ce nez cyranesque fait rire, à la ville, elle fait se retourner.

Ce soir, quand il est entré en scène, une dame s'est penchée vers son mari pour lui dire :

— Ce n'est pas possible ! il s'est fait un nez.

— Non; nous l'avons croisé tantôt dans la rue... il avait le même!

Chartres. — Un dimanche! le meilleur jour, le seul de la semaine, pour le théâtre. Mais pas ce dimanche-ci; c'est fatalement, aujourd'hui, la Fête-Dieu et nous tombons en pleine procession. Toute la ville a arboré les draps de lit immaculés ornés de branchages, de lauriers et de bouquets de fleurs.

De grands dadais barbus se promènent avec sur la tête une couronne de roses blanches!!!

A tous les carrefours, des reposoirs; sous les porches des grands hôtels riches, de petites chapelles. Tout est à la piété. *Dominus vobiscum!* Allons! ce soir, il est inutile de dire à l'indigène à propos de son argent : *Amen!* il n'amènera rien du tout.

Il s'agit maintenant de dépeindre Ramey!

C'est un vers, Rostand aurait pu le faire, il m'en a laissé le soin. Pardonnez-le-moi! Je ne recommencerai plus.

Physiquement, avec sa figure rouge brique, Ramey, ancien menuisier, représente tout à fait un bon paysan normand. Il a beau porter un chapeau melon et une jaquette noire, je ne le vois, moi, qu'en bonnet de coton et en blouse bleue. Il sent — moralement, bien entendu — la bouse à plein nez. Comment diable ! l'idée de faire du théâtre a-t-elle pu germer dans le ciboulleau de ce villageois déraciné? Ne cherchons pas à déchiffrer l'énigme.

Je ne sais pourquoi je m'imagine que, comme tant d'autres, il a dû, un jour, faire rigoler ses camarades, lesquels lui auront dit dans leur enthousiasme compétent :

— Ah ! tu réussirais joliment bien sur les planches, toi ! — Et il est monté... non plus pour les raboter, mais pour les brûler.

Je dois d'ailleurs ajouter qu'il fait honnêtement sa besogne et que, dans certains rôles, il est mieux que passable. Évidemment, il ne faudrait pas lui confier l'interprétation d'un personnage aristocratique, on s'en repentirait bientôt. Mais pour représenter, dans un vaudeville, un pharmacien ou le parent de province qui vient,

à la fin du premier acte, s'installer avec sa famille « cheux son cousin ed'Paris », il peut aller. Ramey est en somme un excellent ouvrier théâtrier. D'ailleurs, je crois que mon vieux camarade est sans grande ambition ! Qu'il ait un engagement d'assez longue durée, qu'après la répétition, il aille faire sa manille ou son jacquet avec des copains, dans un café de théâtre, que le soir, en jouant, il ramasse quelques effets et puisse, l'été, se balader en tournée, son rêve est réalisé ! C'est un sage.

Mais si je n'ai pas pour l'artiste très ordinaire qu'il est une estime profonde, je professe par exemple pour le voyageur une admiration sans bornes. Oh ! le merveilleux chemin-de-feriste ! En voilà un qui a raison de dire à tout bout de champ : « Moi, je sais voyager ! » et il le prouve !

Ayant par deux fois accompagné Sarah Bernhardt dans ses randonnées universelles, s'il n'avait pas le « maniement de la chose », comme dirait Pitou, ce serait à désespérer.

Oyez plutôt :

Quelle que soit l'heure du départ, exécutant strictement la consigne qui enjoint aux comé-

diens de se trouver à la gare au moins quinze minutes avant le départ du train, Ramey se promène dans la salle des pas perdus... vingt minutes avant.

Dès qu'il est en possession de son billet, il passe sur le quai. Si le train qui doit emmener les artistes n'est pas formé ou signalé, son éternelle bouffarde au bec, Ramey l'attend, et, s'il est en gare, il va vite déposer son petit sac à sa place. Et ne vous imaginez pas qu'il a mis son sac à la première place venue, dans un compartiment quelconque, non ! Agir ainsi ne serait pas le fait de l'homme qui sait voyager. Et Ramey, lui, sait voyager. Avant d'adopter la banquette que son séant honorera de son contact, Ramey choisit le wagon qui occupe à peu près le milieu du train — après avoir, bien entendu, vérifié, par lui-même la solidité de la chaîne d'attelage (se rappelant qu'une fois, le wagon dans lequel il se trouvait s'étant détaché des autres, était resté en panne). — Il préfère d'autant mieux le milieu du train, qu'en cas d'accident, rencontre de deux convois, télescopage, c'est généralement la tête ou la queue qui trinque. Il monte ensuite dans

le compartiment des fumeurs, souvent au milieu du wagon, de la sorte, il n'est pas sur les roues, donc, minimum de cahots. Là, il s'installe à la meilleure place, le coin où l'on tourne le dos à la locomotive, contre la fenêtre (Ramey, bienveillamment, donne toujours les raisons de ses actes). En allant à reculons, on reçoit moins d'escarbilles dans les yeux, on gobe moins de fumée microbienne. De plus, près de la fenêtre, on n'est pas dérangé à chaque instant par les voyageurs qui entrent et sortent, comme le sont ceux assis près de la porte.

Et je vous certifie que, lorsque notre homme est établi dans son coin, la duègne peut dire toute la journée et sur tous les tons : « Je sens que je vais être malade ! je ne peux pas voyager dans le sens du train. »

C'est absolument comme si elle chantait *les Canards tyroliens*, Ramey ne se grouillera pas d'un millimètre.

— On ne peut pas ne pas être égoïste en voyage ! affirme-t-il sur un ton qui ne souffre pas la controverse.

Pendant le trajet, Ramey joue avec un cama-

rade son café à l'écarté, mais qu'il gagne ou perde, il s'en tient à une seule partie. Le partenaire est prévenu.

Ce qui rend Ramey précieux infiniment au néophyte des tournées qui voyage avec lui pour la première fois, c'est non seulement son expérience mais surtout, oh ! surtout ! son livre des renseignements ! Ah ! ce livre ! c'est sa Bible, que dis-je ? sa bibliothèque !

Il y a consigné, en quatre lignes au plus, pour chaque ville visitée tout ce qu'il lui est utile — et agréable — de savoir ! car enfin, aucune mémoire humaine ne pourrait se rappeler qu'en telle ville, c'est l'*Hôtel de France* le meilleur alors qu'en la cité voisine, c'est le plus toc ! d'autant qu'il y a simplement *un Hôtel de France* par ville... quand il n'y en a pas deux ! C'est même extraordinaire de voir à quel point l'imagination des aubergistes est anémiée ! lorsqu'ils ont adopté pour enseigne : *Hôtel de France*, *Hôtel du Commerce*, *Hôtel du Globe*, ils sont bien près d'avoir desséché leurs méninges. Et ces appellations sont modernes, elles ont détrôné *l'Écu de France*, *le Cheval Blanc* et *la Boule d'Or* où

fréquentaient nos grands-pères — qui d'ailleurs ne voyageaient pas !

Ah ! les hôtels, la plaie des tournées !

Incontestablement, le *Touring Club*, l'automobile ont un peu secoué l'inertie de ces commerçants endormis qui ne se réveillent que pour vous présenter une note plus ou moins salée — jamais moins. Mais que de progrès encore il reste à accomplir ! Tout de même, la dernière bougie a enfin rendu la flamme, pour permettre à la Fée Électricité de briller de tout son éclat.

Si la question lumière est importante, très importante même, et a fait un pas, un petit pas vers le mieux qui, en ce cas, n'est certes pas l'ennemi du bien, combien d'autres aussi primordiales restent encore à agiter et surtout à résoudre.

Il est incroyable, inouï, invraisemblable de voir, à l'époque où nous vivons, l'incommodité des hôtels. Aucun, *Au-cun*, n'est complètement pourvu de tout ce qui constitue le confort moderne ! Confort moderne ! Ces bougres d'aubergistes ont le culot de faire peindre ces mots à leur devanture, mais ce sont là lettres mortes !

Dans celui-ci, il y a l'électricité, mais il n'y a pas d'ascenseur; dans cet autre, il y a l'ascenseur, mais l'électricité manque; dans un troisième, on ne trouve que le chauffage central... C'est généralement dans celui où vous descendez l'été...

Les hôtels à électricité sont souvent tenus par des directeurs rapiats qui vous la coupent à une heure du matin, si bien que la nuit, si vous avez besoin d'... y voir, il faut vous munir d'une bougie de secours; sans compter que certains de ces messieurs ont trouvé un truc délicieux : le double commutateur. C'est-à-dire que vous tournez le bouton à droite, ça allume l'ampoule du plafond, vous le tournez à gauche, ça fait fonctionner celle qui est au-dessus du lit. Tout ça pour que le voyageur n'exagère pas la consommation. Encore très heureux, quand il y a une lampe au-dessus du lit! dans combien d'hôtels y en a-t-il?

Je suis descendu un jour dans je ne sais plus quel palace (encore un mot dont on abuse depuis quelque temps et qui est le plus souvent d'une ironie charmante!), il n'y avait dans ma chambre qu'une ampoule suspendue au milieu du pla-

fond par un fil assez long pour pouvoir être amené jusqu'à un piton au-dessus du lit !

Pour l'ascenseur, il en va parfois comme pour l'électricité : dans beaucoup d'hôtels, il ne fonctionne plus après minuit ! Celui qui habite au rez-de-chaussée s'en fiche, mais on rencontre des hôtels où il n'y a pas que le rez-de-chaussée !

Une chose qui a aussi le don de me faire rogner, parce qu'elle est tellement imbécile ! c'est quand le commutateur ou la sonnette est à l'extrémité de la chambre, hors de portée, une fois au lit ! comme c'est agréable de courir là-bas !

Et le coup de l'édredon ? cet édredon — oreiller atteint d'éléphantiasis — qui pèse vingt-sept kilos ! si vous le conservez, il vous écrase les jambes ; si vous le rejetez, vous grelottez. D'une façon ou d'une autre : nuit blanche. Quand les hôteliers se décideront-ils à le reléguer au grenier avec les primitives bougies et les cuvettes minuscules ?

Ah ! quel dommage de ne pouvoir citer le nom des rares hôtels où l'on trouve à peu près tout ce dont on a besoin ! la liste en serait fichtrement plus courte que l'autre ! mais, j'aurais l'air

de faire de la réclame à ces maisons qui ne m'offrent pas l'hospitalité écossaise, à l'œil...

Aussi me tais-je!... me tais-je!

Revenons à Ramey.

A force d'user ses culottes sur les banquettes des wagons, il possède à fond tous les renseignements nécessaires au voyageur. Avec lui, il serait superflu de consulter l'indicateur.

Il vous dira *ex abrupto* l'heure du départ pour aller de telle ville à telle autre, et naturellement, celle de l'arrivée; le meilleur train à prendre; s'il part tous les jours; de quelle époque à quelle époque; si avec les demi tarifs — faveur accordée aux artistes — on y a droit; le nombre de kilomètres à parcourir; si l'on change de train en route; sur quel réseau on voyage; il sait que de Paris à Rouen, le paysage est charmant, à gauche, mais qu'après Rouen, c'est à droite qu'on a le plus joli coup d'œil... Que sais-je?

Du reste, presque à toutes les stations importantes, dès que le chef de gare l'aperçoit, il vient lui serrer la main.

Ah! oui, c'est un type! j'ai eu la curiosité de jeter les yeux sur son petit répertoire, le cahier

cartonné, de couleur plutôt défraîchie, sur lequel il rédige brièvement les indications qui lui sont utiles, et j'ai passé un bon moment à savourer des notes de ce genre :

« *Versailles.* — Tel hôtel, déjeuner, dîner et chambre 8 francs V. C. (Ce qui ne veut pas dire ce que vous croyez, mais ce qui signifie : vin compris.) On est bien. Prendre le café en face. Hôtel près de la gare, on peut y aller à pied, même s'il pleut. »

Et au-dessous :

« *Chartres.* — Descendre aux *Deux Grenadiers.* Éviter le vin. Demander si la cuisinière Anna, petite brune, est toujours là ! »

Et un point d'exclamation mystérieux termine cette phrase énigmatique.

Or, sitôt arrivé dans une ville, Ramey, pour se dégourdir les jambes, se rend à l'hôtel que lui recommande son petit *vade-mecum.* Il donne un bonjour amical aux patrons, s'informe de la santé des enfants qu'il trouve grandis depuis *Madame Sans Gêne* — la dernière tournée avec laquelle il est passé ici — monte au 17, sa chambre habituelle, ouvre la fenêtre pour chan-

ger l'air, éventre le lit, tâte les draps pour s'assurer de leur sécheresse, soulève un coin du matelas, afin de se tranquilliser au sujet des petites trotteuses anthropophages, et cette dernière inspection faite, consulte sa montre. Il n'est que cinq heures. Si la ville dont Ramey foule le pavé est une ville de garnison, notre artiste se dirige au café des officiers : l'absinthe y est toujours de premier choix.

Six heures et demie, Ramey rentre dîner : c'est l'heure de la table d'hôte, le meilleur repas, il ne faut pas le rater. Mais oui, six heures et demie. Le service est toujours si mortellement long aux tables d'hôte ; et puis Ramey veut, avant d'aller s'enfermer au théâtre, digérer tranquillement en fumant une bonne bouffarde.

Son dessert pris, le comédien descend à la cuisine, et, sachant que le lendemain le départ a lieu dans la matinée, bien avant l'heure du repas ordinaire, il offre pour ce soir *deux entrées* au chef, afin que ce Vatel de province, reconnaissant de la bonne soirée passée, la veille, lui trousse, à son choix, un petit déjeuner des plus congruents... et au vin blanc (à déjeuner tou-

jours du blanc, le soir, du rouge. Vieille habitude).

Son harnachement m'intriguait.

— Pourquoi, lui dis-je un jour, au lieu d'avoir une valise comme tout le monde, ce qui te ferait passer inaperçu, portes-tu ce sac en bandoulière qui te donnant un peu l'air d'un chemineau bien habillé, force les gens à te dévisager ?

— Pour deux raisons : d'abord, cela me rend les mains libres et ensuite... Ah ! ensuite !... tu vas voir si je pense à tout ! Dans les hôtels, très souvent au moment de ton départ le garçon très obséquieux, qui ne t'a rendu jusqu'alors aucun service, s'empare brusquement de ta valise, histoire de se rendre utile et de mériter un pourboire : « *Laissez, monsieur, je vais vous la porter* », et comme tu as été surpris par cette soudaine prise de possession, tu laisses... et tu casques. Avec mon sac en bandoulière... il ne peut pas me l'arracher du dos, donc économie.

Petit détail bien caractéristique :

Afin d'éviter l'odeur rance des fards qui empesterait ses effets dans sa malle, Ramey se démaquille à l'aide de petits frottoirs que sa femme

lui a fabriqués avec de vieilles chemises en prévision de la tournée, et qu'il jette ensuite dans un coin de la loge abandonnée comme un souvenir de son passage.

Encore un petit tour avant de se coucher, et, toujours placide, Ramey rentre à l'hôtel où il se fait mettre au réveil suffisamment tôt pour n'avoir pas à se bousculer. Monté dans sa chambre, notre acteur se couche et s'endort enfin avec la conscience d'un homme qui a fait son devoir... et qui sait voyager.

Mamers (le pays de la croix). — J'ai failli ce soir coucher au poste pour m'être colleté avec un employé de la gare — et tout ça pour un chien. Oui, un chien. Dans *Soleil d'Or* (il commence à me donner chaud, celui-là !) il y a un chien qui figure — dame! oui, *figure*, il n'y a pas d'autre mot — et n'ayant pas voulu m'en rapporter aux garçons de théâtre locaux pour me procurer cet accessoire vivant (un jour, on m'aurait donné un chien imperceptible, le lendemain, un terre-neuve ou un veau... et comme la coquette tient l'animal sous son bras, elle eût évidemment

réclamé), avant de partir j'ai acheté un roquet assez gentil, bon physique de théâtre.

Une de mes pensionnaires qui est bonne pour les animaux s'est dévouée et s'en fait la gardienne avec l'espoir, qui ne sera fichtre pas déçu, que je lui en ferai cadeau après la tournée.

Or, ce matin, à la gare, l'employé chargé de prendre les tickets à l'arrivée du train découvre Sans-Puce et exige le paiement de sa place. Je refuse naturellement, alléguant le jeune âge du quadrupède et un tas de bonnes raisons que cet animal — l'employé — ne veut pas entendre. Il insiste, je persiste et dame ! comme je suis en ce moment d'une irritabilité étonnante, je lui colle une poussée énergique et fais passer mon monde.

Ils gueulent tous les deux, le chien secoué et l'employé *idem*. Attroupement, arrivée du chef de gare, rires des voyageurs, les riz-pain-sel disent : c'est un acteur ! réflexion dont le ton n'est pas fait pour me calmer, bref, nous entrons chez le chef de gare et après explications conciliantes, tout s'arrange... je paie — naturellement. Mais pour un peu, j'allais coucher au violon. Quelle musique ! ! !

Blois. — Ici, la location des places se fait chez un tailleur de la rue Denis-Papin, à un quart d'heure du théâtre ; il paraît que c'est plus commode. Il opère d'une façon assez curieuse : comme j'entrais dans sa boutique, je le vois avec deux personnes qui venaient louer pour ce soir. Tous les trois étaient penchés sur une planche percée d'un tas de petits trous : le plan du théâtre. Chaque fois qu'une place est retenue, le tailleur enfonce une petite fiche en bois dans le trou qui représente ladite place. Quand la salle est entièrement louée, ce qui est assez rare, la planchette donne assez bien l'illusion d'un champ de bataille pour enfant... Aujourd'hui, les petits bouts de bois sont couchés dans une boîte à côté de l'étrange plan. Ils sont en plan. Devant mon étonnement bien naturel, le bon tailleur soupire :

— Ah ! monsieur ! pourquoi n'avez-vous pas pris d'informations avant de venir, vous vous seriez évité une déconvenue. Ce soir, il y a un mariage riche qui vous enlève les abonnés du théâtre. Ça vous retire certainement la société de M. Chose. Et ces messieurs prennent toujours des 2e Galerie.

La Flèche. — Ça, c'est le comble ! On ne parle dans tous les endroits que du terrible incendie des Folies-Comiques. A présent, c'est le moment où les hebdomadaires illustrés arrivent en province. Tous donnent soit sur leur couverture, soit occupant les deux pages du milieu, le théâtre en flammes, le sauvetage des blessés, les portraits des cadavres carbonisés, enfin un tas d'images effrayantes. Comme j'arrive au théâtre, j'aperçois sur les marches trois pompiers qui s'assuraient *coram populo* du bon fonctionnement de leur pompe installée au beau milieu du perron, bouchant la principale porte d'entrée... à l'heure du spectacle !

Inutile de dire si les malheureux et rares spectateurs qui se disposaient à venir nous entendre ont, à la vue de ces échelles, tuyaux, sacs qui leur rappelaient la catastrophe, fichu le camp comme des zèbres !

Vendôme. — Un cirque ! Je l'attendais celui-là, oh ! sans impatience, certes ! Le cirque dépasse en puissance — pour le directeur du théâtre — les plus excitantes des attractions de la

rue dont je parlais tout à l'heure. Oui, bien qu'il soit payant, rien ne peut bicher avec lui. Le cirque exerce sur la foule un effet magique incroyable. Comment en pourrait-il d'ailleurs être autrement? Dans la journée, leur cavalcade tambourine et pistonne de façon telle que pas un être humain ne reste confiné en sa demeure. Dans toutes les rues où passe le cortège bigarré et bruyant, on peut voir aux fenêtres des maisons cinq ou six personnes, les boutiquiers sont sur le seuil de leur magasin, les employés tendent le cou, les commères tenant en mains leur abondante marmaille se précipitent au-devant de la cavalcade. J'ai vu un bonhomme que le coiffeur était en train de raser, sortir du « salon », la figure pleine de mousse de savon, pour regarder l'écuyer qui faisait cabrer son impur sang. Aussi, inutile d'essayer de concurrencer un cirque!... quand le même soir le théâtre doit performancer, il n'y a qu'à mettre les volets et les artistes n'ont plus qu'à aller... au cirque. Je crois que Sarah Bernhardt elle-même aurait tort de faire la pige au phoque chargé de désigner la personne la plus amoureuse de la société!

. . . .

Gounouille et Verville sont allés voir les Singes Savants dans une baraque, et comme ils faisaient mine de vouloir payer leur place, la bonne grosse mère qui trônait à la caisse, les a arrêtés d'un geste large :

— Oh ! entre confrères, jamais !

Jeanne d'Amboise sera ma femme, chaque soir, de neuf heures à minuit — je regrette que ce ne soit pas de minuit à neuf heures — autrement dit, c'est Jeanne d'Amboise, la jeune première de ma troupe.

Qu'est d'Amboise ? une gracieuse personne, jolie à regarder, de commerce agréable, bien élevée, instruite, parlant anglais sinon comme Shakespeare du moins comme Berlitz, excellente musicienne; en un mot, une femme de bonne compagnie. Ses parents, bourgeois aisés, lui firent donner une sérieuse instruction dans un des plus aristocratiques couvents de la capitale, où elle se créa d'excellentes et utiles relations grâce à sa joliesse, sa distinction et son caractère.

Son véritable nom est Augusta Roupie, elle a préféré pour le théâtre prendre celui de Jeanne d'Amboise. Ne l'en blâmons pas. Dame! ses parents grimacèrent bien un peu, lorsque la Gosseline manifesta un penchant plus que prononcé pour le théâtre, mais devant la volonté très nette, très arrêtée de la jeune fille de se faire religieuse si ses parents n'accédaient à son virulent désir, ceux-ci ne voulant pas avoir sur la conscience le remords d'une vocation étouffée, cédèrent.

Des *Dames de Saint-Joseph*, elle passa directement au Conservatoire, couvent moins austère. Son temps d'études terminé, Jeanne obtint un premier prix de comédie qui lui ouvrit les portes de la Comédie-Française.

Elle les franchit, mais les défranchit deux ans plus tard, lasse d'une inactivité déprimante ; car, en art, lorsqu'on ne progresse pas on désapprend ce qu'on sait.

Elle signa donc avec Pétersbourg, « fit » Bruxelles et maintenant tourne.

Quand d'Amboise parle du Théâtre-Français, elle dit volontiers : « Cette boîte !... mais je crois

qu'il ne faudrait pas fouiller très au fond de son cœur pour y trouver... le regret de n'y plus être. »

De son court séjour chez Molière et surtout de son passage au Conservatoire, elle a gardé la science précieuse de la diction, ce qui lui permet, quand elle reste quelque temps à Paris, de faire des cours de déclamation (oh! le vilain mot!) dans un Institut Dramatique pour les futurs professionnels, et de donner des leçons particulières aux jeunes filles du monde et aux étrangères qui veulent se perfectionner dans notre langue. Étoile et Monceau. Jeanne d'Amboise a une silhouette délicieuse. Peu de bijoux, mais très comme il faut, discrets, de bon goût. Elle a naturellement un ami. C'est un boursier parisien, qui viendra la voir de temps en temps quand la tournée s'approchera de Paris; mais personne ne le connaît, nul ne l'a vu. Elle s'est du reste toujours gardée d'en parler à sa meilleure camarade, à plus forte raison de le lui présenter. Puis, On est tenu à de grandes précautions n'étant pas libre.

A dire la vérité, elle ne se jetterait pas sous un tramway pour ce seigneur, mais quoi! il est beau

cavalier, lui donne ce dont elle a besoin, la sort quand elle séjourne à Paris, de plus, très dans le mouvement, connaissant directeurs de théâtre, auteurs, critiques dramatiques, peut lui être utile pour sa profession, alors... elle le supporte !

Mais les comédiens de la tournée qui, avant le départ, auraient des vues sur elle, feront bien d'y renoncer. Ce serait la veste.

Jeanne d'Amboise a, avant toute chose, le souci de la tenue. Pour imposer le respect et freiner les galanteries, elle porte au doigt une alliance.

Il y a deux choses qui ont leur utilité en chemin de fer : la décoration pour les hommes, l'alliance pour les femmes.

Peu loquace de son naturel, chaque fois que cela lui est possible, Jeanne fuyant la compagnie de ses camarades monte seule dans un compartiment et là, la lecture la fatiguant tout de suite, les yeux fixés à l'horizon, le regard perdu dans le vague... elle ne pense à rien !

Indifférente aux événements qui se passent à Paris, les nouvelles théâtrales dont elle entend ses

compagnons s'entretenir entre eux suffisent à sa curiosité, tôt satisfaite.

Comme signe particulier, Jeanne s'intéresse surtout aux églises, elle a l'amour des cathédrales. Sitôt arrivée dans une ville, elle court les visiter et pas superficiellement, je vous prie de le croire. Ah ! on ne la colle pas avec les styles ; fille d'architecte, elle ne serait pas plus calée. Elle explique aisément, sans la moindre hésitation, aux profanes ce qui distingue le Roman du Gothique ou de la Renaissance. Elle vous citera les arcs-boutants et contreforts du chevet de Notre-Dame de Reims, vantera la façade méridionale de son transept. Elle se pâme devant l'élégance du svelte et élancé clocher Saint-Michel, à Bordeaux ; admire les vitraux de la cathédrale de Auch, le portail de la basilique de Chartres, les gargouilles de Rouen, s'agenouille, enthousiaste, devant l'ange pleureur d'Amiens, dithyrambise en présence de la chaire de Sainte-Gudule, à Bruxelles et se sent transportée à la vue du jubé de Saint-Étienne-du-Mont !

Elle ne se trompera pas en affirmant : cette statue est du douzième siècle champenois ou

du quatorzième siècle région de l'Ile-de-France.

Enfin, excellente musicienne, si le temps ne lui permet pas d'aller faire sa tournée épiscopale, dès qu'elle a choisi sa chambre d'hôtel, Jeanne descend au salon et s'installe au piano. Un cercle se forme aussitôt ! On la complimente :

— Tous les talents, alors?

Et Jeanne d'Amboise, née Roupie, n'est pas insensible à ces félicitations. Elle a son piano d'Ingres.

Tours. — Ah ! monsieur, me dit l'imprimeur de la ville, vous avez eu une mauvaise inspiration en venant ici, en ce moment... on n'est pas, chez nous, à la rigolade.

— ?

— Songez qu'ils étaient d'ici, ces pauvres gens... le père, la mère et les enfants qui ont trouvé la mort dans l'incendie des Folies-Comiques, tout le monde est encore sous cette impression.

Saumur. — Ici, la location se fait chez un ferblantier.

Les officiers qui d'ordinaire forment le contingent le plus appréciable de spectateurs et sur la présence desquels je comptais, Dieu sait à quel point! (en admettant que le Seigneur se préoccupe du sort de ma tournée!), les officiers, ce soir, ont tous fait faux bond. Tous. Étonné de n'en voir aucun, pas même les trois ou quatre jeunes amis que j'ai à l'École d'application, je cherche à savoir pourquoi. Il y a *par extraordinaire*, me dit-on, manœuvres à trois heures du matin. Les futurs défenseurs de Notre Patrie se sont couchés tôt en prévision. Je les comprends, les excuse — et les regrette.

Angers. — Quelle drôle d'idée vous avez eue de venir ici, un samedi, me geint le préposé à la location.

— Pourquoi?

— Il y a musique, ce soir, au Mail, et toute la ville y va!

. . . .

Ainsi, voilà des gens qui pendant six ou huit mois entendent régulièrement deux fois par semaine *le Cheval de bronze* ou *la Dame blanche:*

vient une bonne troupe leur offrir une joyeuse comédie mais qui tombe « le jour de musique », ils n'hésitent pas, fidèles à leur habitude, au lieu d'aller entendre *Soleil d'Or*, ils vont pour la 1.054[e] fois ouïr hennir *le Cheval* ou essayer d'apercevoir cette *dame* qui les regarde !

Ah ! quelle guigne ! Je dirai même, étant donné le produit local : Quel guignolet !

Saint-Nazaire. — Ce soir, scandale inouï à la porte du théâtre !

Ramey s'est oublié au café, ce qui fait que l'ouverture des bureaux ne s'est effectuée qu'à huit heures trente au lieu de huit heures. Foule (relative) furieuse, hostile, chambardant tout pour passer, sautant par-dessus la barrière qui n'en pouvait mais; Ramey perdant la tête, rendant quatre francs cinquante sur vingt sous. Bref, désarroi complet, gâchis épouvantable. On vient me mettre au courant, me priant d'intervenir. J'irrue au contrôle, et là, monté sur une chaise, je harangue ces déchaînés, qui, à ma vue, font entendre des cris de joie, mais des cris, au milieu desquels, je perçois nettement cette phrase :

— Nous sommes venus pour vous entendre, et non pour poireauter dans une cour !

. . . .

Ainsi indisposés, il a été dur de dérider les Saint-Nazairéens ! Il est plus que probable qu'on n'appelle pas de la sorte ces indigènes tumultueux, mais moi, ce mot-là ne me déplait pas : Saint-Nazairéens !...

Et à vous ?.. oui, vous vous en fichez... vous n'avez pas de cœur !

Nantes. — Dieu sait si je tablais sur Nantes ! Nantes, une ville importante ! J'y suis déjà venu plusieurs fois pour des réunions particulières ! J'y suis très connu. J'avais donc quelques raisons d'espérer m'y refaire un peu. Nantes est un bon centre d'amateurs de théâtre... Ah ! bien, oui, j'arrive en pleine crise sardinière. Les affaires vont mal, certains disent qu'elles ne vont pas du tout (avez-vous jamais entendu un fabricant, un industriel, un commerçant se frottant les mains exprimer sa joie avec cette phrase : « Ah ! les affaires vont rudement bien, en ce moment »... ? moi, pas !). Bref, salle morne et morte, bien que

le succès artistique soit ici comme partout réel (ce qui est irritant). Naturellement, on me sort la phrase consacrée : *Ah! si vous donniez une seconde représentation!...*

— Eh bien, dis-je furieux, y viendriez-vous, vous ?

— Ah! non, maintenant, je connais la pièce.

. . . .

Et ces exaspérants comptes rendus aux lendemains des représentations dédaignées, tous les mêmes :

« Vraiment, nos apathiques compatriotes finiront par décourager les meilleures volontés. Si cela continue de ce train, le moment n'est pas éloigné où les impresarii de tournées éviteront avec soin de s'arrêter en notre ville. Déjà, notre théâtre qui, entre parenthèses, tombe en ruines (oh ! ce rideau ! oh ! ces décors que nous voyons depuis notre naissance ! oh ! le velours râpé des fauteuils !), notre théâtre qui exige impérieusement un remplaçant a depuis longtemps été abandonné par les directeurs stables.

« Il n'est pas reluisant, en effet, de venir se

donner un mal de chien, d'engager des artistes, de risquer des capitaux — qu'on sait d'avance perdus — pour essayer de distraire, malgré elle, une cité qui persiste à ne vouloir rien savoir et se fait comme une étrange gloriole de demeurer parmi ses voisines la ville où l'on s'ennuie.

« Ainsi, le spectacle que nous a offert hier soir M. Ludovic, entouré de tous ses camarades du Théâtre Parisien, comme lui, créateurs de leur rôle, méritait certes d'être donné devant une salle pleine, car *Soleil d'Or* et ses interprètes sont sans reproche. Eh bien, pas du tout, c'est à peine s'il y avait un cinquième de salle!

« J'admirais le courage, encore plus que le talent de ces artistes qui se dépensaient si vaillamment en pure perte, c'est hélas ! le cas de le dire. Et naturellement, nous allons rencontrer des tas de gens qui, ayant appris par ceux moins méfiants qui ont eu le nez d'assister à la soirée d'hier, qu'elle a été de tous points réussie, s'en iront geignant : « Ah ! si nous avions su !... »

« Toujours les mêmes, nos bons (ici le nom des habitants), rien ne parviendra à secouer leur torpeur ! Je vous le répète, lamentables compa-

triotes, — et vous pouvez vous en rapporter à moi qui entends à chaque représentation les malheureusement trop justes doléances des directeurs et des artistes, — dans très peu de temps, le loto et les réussites seront vos seuls passe-temps après le dîner. Quant aux plaisirs spectaculaires, il vous restera le cirque, pendant la foire... mais je suis tranquille, je vous connais suffisamment pour savoir que vous y courrez comme un seul homme — si j'ose employer cette phrase qui ne signifie rien... »

Que la biographie de l'être complexe dénommé Gounouille est donc déconcertante! Sa vie est exactement le jeu du *va-et-vient!*...

Peu d'artistes aussi bien et aussi diversement doués connurent comme lui haut et bas — bas surtout! Hélas! ses dons nombreux et rares ne l'ont pas jusqu'ici amené à grand'chose, mais il aurait le plus grand tort de montrer le poing à la destinée, et d'attribuer à la Fatalité, à la Guigne, ou simplement aux circonstances son sort infortuné! c'est à lui-même qu'il doit s'en

prendre. Gounouille a le plus sale caractère du monde! et s'il n'a pas la situation qu'il croit, assez légitimement, mériter, la situation que d'autres, loin de le valoir, possèdent, c'est à sa désagréable personne qu'il lui faut en demander compte.

Gounouille, frappe-toi le pectus avec énergie, en marmottant plusieurs fois de suite : *Mea culpa, mea maxima culpa!*

L'étrange carrière que la sienne!

Tout d'abord, des commencements pas ordinaires! Fréquents sont, au Conservatoire, les jeunes gens ou jeunes filles qui suivent en même temps cours de chant et cours de piano (le chant et le piano font bon ménage. Je vais même plus loin, la Direction de cette École devrait imposer aux futurs chanteurs l'étude pianistique), mais rarissimes sont les élèves qui font partie à la fois des classes de chant et de comédie. La voix parlée et la voix chantée ne pouvant aller ensemble.

Gounouille fut une éclatante exception, exception qui fit couler beaucoup d'encre à l'époque, car, nombreux furent les articles dithyrambiques consacrés par la presse au jeune lauréat, titu-

laire à deux jours d'intervalle des premiers prix de Tragédie et... d'Opéra-Comique !

Ce fait sans précédent ne se renouvela d'ailleurs plus jamais. Oscillant entre Thalie et Orphée, Gounouille finit par préférer l'art le moins bruyant et opta pour l'Odéon.

Les deux années obligatoires écoulées — règlement du Conservatoire — notre homme lâcha le péplum tragique et tâta, si j'ose risquer ce verbe à un tel temps, de l'ariette. Il contracta engagement avec l'Opéra-Comique et fit, en ce temple de la roulade, une création importante dans une œuvre aujourd'hui classique, demeurée depuis au répertoire.

Dès lors, partisan du poète qui affirme cette La Palissade : L'ennui naquit un jour de l'uniformité, Gounouille signa tour à tour avec le Vaudeville, le Gymnase, les Folies-Dramatiques, la Renaissance, les Menus-Plaisirs (actuellement : Théâtre Antoine) et, remarquons-le, allant de plus en plus decrescendo. Il tombe à Dejazet, disparaît un moment pour reparaître à... Bordeaux.

Arrêtons-nous ici !... à l'aspect de ces monta-

gnes... de traités ! Une des raisons qui contribuent à ne pas le faire moisir dans les théâtres qu'il honore de son éphémère présence, est son ambition.

Engagé comme acteur, il désire peu à peu devenir — et devient régisseur, puis administrateur, enfin co directeur, jusqu'au moment où, jetant par-dessus bord son associé lassé, il reste seul maître... ce qui lui permet de recevoir aussitôt les pièces qu'il se présente et qui sont de lui, notre Gounouille cumulant la profession d'auteur dramatique et de compositeur.

Je l'ai même vu, dans un théâtre qu'il dirigeait, renvoyer son chef d'orchestre, talentueux, uniquement pour prendre sa place. Hélas ! son rêve eût été de pouvoir, ce soir-là, interpréter le principal rôle de l'opérette qu'il conduisait et dont il avait fait paroles et musique, rêve irréalisable ! L'arrivisme n'est pas la seule raison le faisant décamper des maisons où il arrive à peine, il y a aussi son autoritarisme exaspéré.

A combien de discussions ai-je assisté ! Que de démêlés, devant moi, avec les auteurs ! Je me souviens qu'un jour, il eut le culot de dire à un

de nos premiers dramaturges, lequel se permettait de ne pas admirer entièrement son interprétation :

— D'ailleurs, mon cher, c'est bien simple ! Vous êtes passé à côté d'un bon sujet de pièce. Quant à mon personnage, vous ne le comprenez pas.

Cette appréciation est incontestablement savoureuse, néanmoins je lui préfère de beaucoup cette façon de se juger soi-même qui n'est pas banale, il s'en faut.

Dans une dispute avec un camarade, dont il était, au su de tous, effroyablement jaloux, il s'écria au paroxysme de la rage et pour conclure modestement :

— D'ailleurs, je ne me trompe jamais. *Je suis le bon Dieu ! ! !*

Après celle-là, tirons l'échelle.

Et s'il parle ainsi aux auteurs, je vous laisse à penser comme il traite son directeur et ses camarades ! Gounouille pourrait poser devant un sculpteur chargé de personnifier le Bêchage.

Depuis le Directeur « qui n'y connaît rien » jusqu'aux artistes, « tous mauvais », en passant

par le régisseur, « une moule », tout le monde a son paquet, avec lui !

Le jour où la tournée s'est mise en route, comme on partait le matin à huit heures — heure normale — Gounouille a ronchonné toute la journée, disant qu'on pouvait ne partir que dans l'après-midi, « de la sorte, on aurait déjeuné chez soi ».

— Il faut être fou, pour n'avoir pas vu ça ! Les indicateurs ne sont cependant pas faits pour les chiens !

D'ailleurs, le coup des départs est son dada quotidien. On finit par n'y plus prêter la moindre attention.

Si l'on part tôt, il grince :

— Alors quoi ! on n'a plus le droit de dormir maintenant ?

Si l'on part tardivement :

— C'est ça ! pas le temps de déjeuner !

En arrivant à Évreux, Gounouille aperçoit la première affiche, au sortir de la gare :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il écumant. Pourquoi n'ai-je pas le fromage blanc comme Ramey et d'Amboise ?

Je lui explique que la composition était très chargée, c'est l'imprimeur lui-même qui a conseillé de supprimer une ligne afin de donner au titre de la pièce des caractères plus gras, et comme, somme toute, c'est le titre de la pièce qui doit tirer l'œil du cochon de payant...

Alors, passant du ton agressif à un ton hypocritement doucereux :

— Après tout, être le premier ou le dernier sur l'affiche ! La vedette, c'est le public qui vous la décerne.

Hier, Gounouille se précipite à l'hôtel, et, précédé du garçon qui montre les chambres à ces messieurs et dames, s'empresse de prendre possession de la plus belle, mais le larbin l'arrête :

— Pardon ! celle-ci est retenue par votre camarade M. Ramey.

— Ah ! j'aurais été bien étonné si... Enfin... Eh bien, donnez-moi une sale mansarde, alors !

On lui offre la chambre mitoyenne, identiquement semblable à celle qu'il voulait prendre.

— Monsieur sera aussi bien ici.

— Oh! ça ne fait rien ! Je sais parfaitement qu'à l'hôtel on n'est pas comme chez soi !

(Il a d'ailleurs raison ; chez lui, il est moins bien.)

Et le soir, la même chanson se fait entendre pour le choix de sa loge :

— Oui, oui, moi, je m'habillerai dans les dessous... c'est assez bon !

A table, on présente le plat à Gounouille.

— Mais il ne reste que du gras, allez à la cuisine chercher du maigre.

Le chef revient et avoue, casquette en main, mine confuse, qu'il n'en reste plus.

— Voilà ma veine ! s'écrie l'artiste, je meurs de faim !

Et comme ses camarades se tordent :

— Alors, vous trouvez ça drôle, vous autres ? il vous en faut peu pour rire !

S'il reçoit un accueil encourageant du public, il répond à ceux qui le complimentent :

— Oh ! pour ce que ça m'avance d'être applaudi à Évreux !

S'il remporte une tape et qu'on y fasse allusion, la réponse est prête :

— Dame ! ce n'est pas à Évreux qu'il faut chercher les connaisseurs !

Rennes. — Ah ! ah ! dès la sortie de la gare, ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, partout mâts oriflammés, drapeaux tricolores claquant au vent, arcs de triomphe ornés de feuillages, banderoles en travers des rues avec cet aimable et accueillant mot : *Bienvenue !* Sur les places, les gamins font partir des pétards et des fusées, non parce qu'en plein jour ça fait mieux, mais, paraît-il, afin de les essayer pour ce soir.

Si immodestes que nous soyons... nous nous refusons à croire... non... impossible... excessif... ça dépasse... voyons, ce ne peut être pour nous !... sans quoi, quelle confusion serait nôtre !...

Rengainons notre confusion, nous la sortirons pour une autre circonstance. La ville est en liesse, tout bonnement parce qu'elle est en proie à une Exposition !

Se rappeler ma réflexion au sujet des plaisirs de la rue, des réjouissances publiques, l'Exposition tient la tête, ah ! certes, ce fléau-là arrive bon premier. L'Exposition est la plus grande ennemie — ennemie victorieuse — du Théâtre.

Quand un ménage a piétiné toute la journée dans la cohue suante et poussiéreuse, s'arrêtant ici pour voir faire de la sculpture sur carotte, là, des sous-pieds en porcelaine pour les harengs, le soir venu, Monsieur dit à sa conjointe :

— Si tu veux, bobonne, nous irons nous coucher.

— J'allais te le proposer, bobon.

. . . .

Et pendant ce temps-là, l'administrateur de la tournée contemplant le vestibule désert, piaffe dans son contrôle et murmure :

— Mais qu'est-ce qu'ils font ?... Où sont-ils ?

Saint-Brieuc. — Balade en voiture, le tour de la vallée jusqu'à l'embouchure.

Le Légué, ravissant. Légué ! Légué ! marions-nous !

Je trouve la force de l'être (légué) devant une location anémiquissime ! Heureuse nature ! Les Briochins (alors, comment appelle-t-on ceux qui font des brioches ?.. ah ! oui, des gaffeurs !), les Briochins se plaignent d'être privés de spectacles, et quand ils en ont... ils n'y vont pas.

En arrivant au théâtre, n'ayant pas vu grouiller devant la porte une cohue impatiente, lorsque je fus habillé, je descendis sur la scène. Pendant qu'on jouait le lever de rideau, je regardai par la porte du fond et comptai exactement 56 personnes dans toute la salle (cinquante-six).

— Mais c'est tout ce que vous pouvez obtenir en ce moment.

— ?

— Depuis votre incendie...

— Il n'est pas à moi...

— N'importe, depuis l'incendie des Folies-Comiques, les rares spectateurs qui viennent au théâtre demandent tous les places les plus proches d'une sortie. Or, nous n'avons que vingt-huit portes.

Total : cinquante-six spectateurs.

. . . .

Pour cette fois, j'ai regretté que l'architecte n'ait pas pratiqué de plus nombreux dégagements.

Lorient. — Le concierge du théâtre me semblant expansif, je l'interroge :

— Croyez-vous que nous aurons du monde, ce soir ?

— Bê ê ê...

— Est-ce un bon temps pour le théâtre ?

— C'est un bon temps... si on veut.

— !!!

Est-ce que Lorient serait en Bretagne ? Enfin, comme j'insistai, demandant si « ici » on venait au théâtre :

— Mais... oui... ainsi, tenez, Silvain est venu avec sa dame, il y a huit jours, il a fait sept cents... et avec *l'Avare*... une pièce usée !

Quiberon. — Dans une tournée, on ne fait évidemment pas que les grandes villes, ce serait trop beau ! on est bien obligé parfois, pour couper les voyages trop longs, de s'arrêter dans des patelins infâmes où l'on sait fort bien que le plus qu'on puisse faire, c'est de couvrir ses frais. C'est ainsi que nous nous sommes arrêtés ici.

Ah ! quelle soirée ! L'endroit où nous avons opéré comme un simple escamoteur est tout modestement le petit café d'un village, ce qui

n'a pas empêché le patron du caboulot d'inscrire en grosses lettres sur son mur : Casino. La logette qu'on m'avait ménagée était si minuscule que je ne pus y placer ma malle de dimensions cependant très normales.

Naturellement, le soir, salle (!) archicomble! la recette fut de 641 francs! On avait fait payer les gens qui se tenaient debout, dehors, car la porte du café était restée ouverte. Ah! on en parlera longtemps sous le chaume quiberonien, de cette soirée et de cette recette. L'effet fut tel que le tenancier du caboulot me dit, à l'issue de la soirée, avec l'emballement de l'homme prêt à toutes les folies :

— Vous savez, vous! si vous voulez faire toute la saison, ici, l'été prochain... je suis votre homme.

. . . .

Je lui ai demandé à réfléchir.

Quimper. — Tout à l'heure, j'ai fait la connaissance du représentant de la Société des auteurs dramatiques.

— Nous aurons, lui ai-je dit, ce soir, du monde.

— Je crains le contraire.

— C'est aujourd'hui le marché...

— C'est pour ça.

— Je croyais que ces jours-là, le paysan ne savait où passer...

— Le paysan ? mais dès qu'il a terminé ses achats, il s'en retourne !

— ! ! ! !

Ici, le secrétaire, là, le directeur.

De même qu'il y a des hommes qui naissent pour obéir et d'autres pour commander, de même Millançay est destinée à être toujours, en scène, l'amie de celle qui interprète le principal rôle. Elle joue le personnage « à côté ». Je ne dis pas qu'elle joue à côté du personnage. Je vous en prie, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas.

Si Millançay avait eu des qualités de tragédienne, elle n'aurait pas coupé à l'emploi de confidente. Les cieux en soient bénis ! Elle l'a échappé belle ! elle ne recevra pas en pleine poitrine, sans y répondre, des tirades de soixante alexandrins où la patronne en péplum léger,

cothurnes aux pieds et diadème en tête, lui racontera le sale rêve qu'elle a fait, la nuit dernière.

Cette langoureuse et lymphatique personne a, elle aussi, suffisamment roulé sa bosse — comme il s'agit d'une femme, je pourrais dire ses bosses — sur tous les réseaux de chemins de fer.

Depuis ses obscurs débuts sur une quelconque scène de genre, Millançay tourne. Jadis, c'était sous Achard, si j'ose m'exprimer ainsi, maintenant avec Baret.

Eh ! mon Dieu ! oui, elle tourne ! Elle tourne sans plaisir et sans ennui. D'ailleurs, l'enthou siasme n'est pas son fait. L'emballement est un article qu'elle ne tient pas.

Millançay passe son temps à lire, c'est une lectrice enragée ! Dame ! vous pensez si, enwagonnée toute la journée, elle en a le loisir. Elle eut un jour un tuyau épatant que lui donna le représentant d'une célèbre chocolaterie, assis en face d'elle dans son compartiment.

Comme elle venait de faire ses provisions à la petite librairie d'une gare, l'employé de commerce s'enhardit à lui dire :

— Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous adresser la parole sans avoir eu l'honneur de vous être présenté, mais c'est à propos de ces revues, livres, etc., que vous venez d'acheter et qui me prouvent votre goût de la lecture.

— En effet, monsieur...

— Eh bien, mademoiselle, je vais, si vous me le permettez, vous indiquer le moyen d'être au courant de toute la littérature contemporaine — française et étrangère — dans les meilleures conditions économiques.

— Je vous en prie.

— Au lieu d'acheter ainsi des quantités de brochures, opuscules, etc., qui ont le double ennui de coûter de l'argent avant et de vous encombrer après, faites donc ce que je fais. Dans presque tous les hôtels, il y a, depuis quelque temps, la bibliothèque ambulante, instituée surtout pour nous autres, les commis voyageurs. Vous donnez deux francs et on vous remet un livre, celui que vous désirez, car le choix est très grand, cette administration se tenant au courant des nouveautés de toutes sortes qu'elle se procure dès leur apparition en librairie. Vous l'emportez

avec vous, ce livre, et, dès que vous en avez terminé la lecture, vous le rendez à la prochaine bibliothèque de la même administration qui, en échange, vous en prête un autre, et ainsi de suite. Pour les gens qui voyagent beaucoup, c'est infiniment commode.

Et grâce à cette ingénieuse combinaison, Millançay dévore une quantité folle de volumes, une véritable blibliothèque. Le père Dumas, Balzac, Zola y passèrent au complet, sans parler des romanciers qui éclosent chaque jour. On peut dire que Millançay ne voyage jamais sans son petit tome.

Et, signe de bonne éducation, détail qui seul aurait suffi à me la rendre sympathique, cette enfant n'a pas que l'amour du livre, elle en a le respect. Si on lui confie un volume qui vient de paraître, encore humide des baisers de la presse, en un mot vierge comme Jeanne d'Arc, Millançay vous le rend intact, n'étant pas de ces grues ou de ces brutes qui coupent les pages d'un doigt irrévérencieux, transformant ainsi les feuilles en charpie. Non ! Elle ne se sert même pas d'une épingle à cheveux. Elle a son petit canif pour cet

usage. Elle ne corne pas non plus la page pour marquer l'endroit où elle est restée, mais glisse un signet quelconque. A plus forte raison, n'éprouve-t-elle pas l'idiot besoin d'écrire de temps en temps sur les marges son avis — favorable ou critique : *comme c'est vrai !... pas toujours !... oh ! oui...*

Impressions et remarques personnelles, d'ailleurs d'un intérêt saisissant.

Non ! Dès qu'elle prend possession d'un volume, à elle momentanément confié, elle l'habille d'une couverture en cuir repoussé et en a le plus grand soin, ce qui fait qu'elle remet un livre et non un bouquin. Bravo, Millançay !

Parfois, les parents, les amis des « tourneurs » leur en veulent de ne pas envoyer plus souvent de leurs nouvelles ! Si ces excellentes gens se rendaient un compte exact de la vie du comédien en voyage, ils rengaineraient aussitôt leur bouderie, mais voilà !

Ils ne se rendent pas compte ! ils ne peuvent pas se rendre compte ! Certes, ce n'est pas le temps qui fait défaut à l'artiste baladeur ! les arrêts de quarante minutes et plus dans une

triste gare sont assez fréquents, et au lieu de rester assis sur sa valise à regarder passer les trains comme l'animal bovin, rien ne l'empêcherait de griffonner une lettre, mais hélas ! Si ce globe-trotter dramatique a largement le loisir d'écrire, le plus souvent, il n'en a pas la force morale. La trépidation excitante des trains a peut-être des conséquences que j'ignore, mais sûrement elle n'incite pas au bavardage épistolaire ! un certain courage est indispensable pour aller s'il fait chaud, se munir de tout ce qu'il faut pour écrire, papier, enveloppe, porte-plume, encre, s'enquérir de l'endroit où l'on peut se procurer des timbres — parfois, hors de la gare ! — de la boîte aux lettres qui vous crève les yeux... et qu'on ne trouve pas !... et dame ! s'il fait froid, ce n'est plus du courage alors qu'il faut avoir, mais un réel héroïsme pour, entre deux courants d'air, écrire (appuyé sur quoi ?), les doigts bleus et les dents claquantes.

Millançay, elle, obvie à tout ça, en faisant tranquillement sa correspondance dans le wagon. Elle a acheté, avant le départ, un album que le papetier averti dénomme « mot à la poste ».

La feuille est préparée de telle sorte que pliée en quatre et gommée au bord, d'un seul côté, elle évite l'enveloppe. Quand Millançay n'a que très peu « à mettre », les cartes-lettres timbrées d'avance et dont elle a importante munition sont là dans son sac avec son inséparable stylo.

Depuis que Millançay voyage, elle a entrepris de collectionner les cartes postales illustrées qui représentent les théâtres, casinos, édens, kursaals, salles des fêtes, extérieur et intérieur, France et Étranger. La collection est déjà fort imposante, et emplit quatre gros album.

— Elle vaudra cher, dit Millançay — qui n'a pas la moindre envie de la vendre.

Petit détail : Cette aimable enfant tient beaucoup à lire et à conserver les articles où l'on parle d'elle, or, comme la Compagnie repart toujours avant l'apparition du journal local, elle remet vingt centimes à la concierge du théâtre ou à la bibliothécaire de la gare avec mission de lui faire parvenir ledit journal, « s'il y a quelque chose » !

Ja-mais elle n'en a reçu un.

Brest. — Un homme m'a dit :

— Comment, diable ! voulez-vous avoir du monde ce soir ?

— Comment, comment ?

— On vous a affiché hier seulement, trop tard !

. . . .

Cet homme est un devin.

Saint-Malo. — Je suis descendu à l'hôtel Franklin. Chambre superbe au premier étage, balcon, vue sur la mer.

Le patron, un jeune homme charmant, est tellement flatté de m'avoir pour client — c'est lui qui parle, bien entendu — qu'il m'a supplié, hier soir, d'accepter à mon dîner une bouteille de Saint-Estèphe. Je suis bon, j'ai consenti. Ce matin, à mon déjeuner, il allait se fâcher si je n'avais accueilli un excellent Chablis... je n'ai pas voulu l'irriter.

. . . .

J'ai appris, par le garçon, qu'il avait fait faillite.

Paramé. — Comment, pas un sou de location ?

— C'est assez naturel.

— En ce sens...?

— Le public qui fréquente le casino est toujours le même, il ne peut disposer que d'un petit budget. Sarah Berhnardt a joué ici, il y a quatre jours, elle a tout raflé. Maintenant, on se serre le ventre.

. . . .

Ah ! il doit être joliment serré !

Dinard. — Ce soir, j'ai été sifflé ! Ayant très conscience de ne l'avoir point mérité — je fus au contraire particulièrement en train — j'en demandai la cause.

— Soyez très flatté ! ce sont des Anglais. C'est une habitude chez eux de manifester ainsi leur enthousiasme.

. . . .

Ah ! bon ! C'est égal !

Granville. — Ramey vient dans ma loge, pendant que je m'habille :

— Le coiffeur et l'habilleuse sont là.

— Ils vont bien ?

— Je ne le leur ai pas demandé, mais, eux demandent 6 francs.

— Pourquoi ? on ne les a pas réclamés !

— En ce cas, il fallait prévenir avant. Ils exigent 6 francs.

— Donne-les-leur !... et aïe donc, 6 francs de plus !

Cherbourg. — J'ai eu une idée épatante ! les escadres du Nord et de la Méditerranée sont ici. Je fais prévenir l'amiral du demi-tarif accordé à l'équipage. Les signaux l'apprennent aux intéressés... La recette s'en trouve mieux.

Sables-d'Olonne. — Un mot délicieux... que dis-je, deux mots, en une phrase, coup double de la patronne de notre hôtel.

Comme d'Amboise, Parisienne délicate, se plaignait ce matin de la rugosité de ses draps de lit, il lui fut répondu :

— Oh ! si vous couchez avec une chemise de nuit, vous ne sentirez rien... et puis, je les ai... il faut bien les user.

Fouras (en matinée). — Non seulement c'est la première fois que je viens jouer ici, mais je ne me doutais même pas de l'existence de cette plage... j'aurais du continuer à l'ignorer.

— Pourquoi n'avons-nous pas plus de monde ?

— On vous a affiché trop tôt ! Songez donc ! depuis ce temps-là, il est venu des tas de tournées, le public a oublié que c'était aujourd'hui votre représentation.

Verville s'est mis à faire du théâtre relativement tard, à vingt-trois ans, jusque-là après avoir passé péniblement son bachot à Poitiers — faculté célèbre par sa bienveillance, par conséquent très fréquentée, et qui vaut bien le voyage — Verville était censé faire son droit, mais Cujas ne lui disait rien et les coulisses lui disaient beaucoup.

Fréquentant assez assidûment l'Odéon, sûr de n'y rencontrer aucun camarade, car l'Odéon est bien de tous les théâtres celui où vont le moins les étudiants (c'est trop près de chez eux, sans doute), Verville se dit un beau soir, en sortant

d'une représentation classique donnée avec le concours d'un artiste de la Scala :

— Et moi aussi, j'ai quelque chose là.

Ce quelque chose était son porte-monnaie.

— Je vais pouvoir me payer, ajouta-t-il, des leçons de diction, et quand je dictionnerai bien, j'irai faire mes offres de service à un directeur.

Ce qu'il fit.

Au bout de six mois de démarches qui en auraient rebuté beaucoup d'autres, il obtint une audition du directeur du Théâtre Parisien, plus accessible que ses confrères, et pour lequel, il est vrai, il avait sept lettres de recommandations plus chaudes les unes que les autres (comment, dégageant une telle chaleur, n'ont-elles pas brûlé son portefeuille! Problème!). En frappant à la porte du cabinet directorial, notre néophyte, afin de rendre sa physionomie souriante, se marmotta, pour lui-même, ce spirituel calembour :

— Pourvu qu'il ait l'abord engageant!

Mais dès que Verville aperçut Robert Casta, l'émoi qu'il ressentait à l'idée de comparaître devant un directeur, s'évapora aussitôt, rasséréné qu'il fut par le bon visage de cet excellent impré-

sario, toujours accueillant pour les jeunes, sans cesse prêt à leur ouvrir les portes de son théâtre.

Comme Verville possède une figure réjouie, et qu'il est destiné — s'il persiste à faire du théâtre — à jouer les jeunes premiers comiques, il avait naturellement choisi, pour auditionner, *la Grève des Forgerons*, mise en scène Mounet-Sully, s'excusant auprès de Casta de ne pas avoir amené avec lui la figuration.

Après l'audition qui eut lieu dans la salle tenturée — pas pour la circonstance — de haut en bas de housses grises, M. le Directeur vint sur le plateau et, les mains dans les poches, tint à Verville ce paternel langage :

— Mon jeune ami, vous avez de grandes qualités, très grandes... ne croyez pas que je vous dis ça uniquement pour vous être agréable, non! farder la vérité n'est pas dans mes habitudes... et puis pourquoi? Je considère, au contraire, que c'est commettre une mauvaise action que d'encourager à exercer une profession, surtout une profession aussi difficile et décevante que celle de comédien, des gens qui n'ont aucune qualité pour y briller. Non, ce n'est pas de

l'eau bénite, vous avez pour réussir, des tas d'atouts dans votre jeu : physique aimable... élégance recherchée... joli timbre de voix... geste aisé... bonne diction... articulation très nette... Je vous le répète, votre avenir, dont je ne doute pas, est certain.

(A ce moment, un bruit de soufflet de forge interrompit soudain Casta : c'était Verville qui, ayant cent trois kilos de moins sur l'estomac, respirait.)

— Malheureusement, poursuivit Casta, avec le même sourire, ma troupe est en ce moment au complet, mes cadres sont pleins (il paraît qu'il avait des cadres) et votre emploi est notamment tenu deux fois et demie... J'ajoute une demie, parce que j'ai un pensionnaire qui se déplace volontiers, et qui, à la rigueur...

— S'il se déplace, il ne sera peut-être pas là pour prendre mes rôles, risqua Verville, décidément en verve.

— Ah ! ah !... badin !... badin, badin ! dit Casta en se tenant le ventre, je vois que vous avez le caractère enjoué. Eh bien, écoutez, je vais faire, pour vous, une chose que je ne m'at-

tendais vraiment pas à faire... Je vous engage...

— Ah !... Monsieur...

— Attendez ! comme acteur suppléant, vous comprenez ?

— J'en ai peur !

— C'est-à-dire sans appointement.

— Ah ! sans...

— Pour commencer, bien entendu. Dame ! voyons, mettez-vous à ma place. Vous êtes bien gentil, plein de qualités, mais vous ignorez le premier mot de votre métier, vous ne savez rien, ce qui s'appelle rien ! or, c'est moi qui vais vous l'apprendre, votre métier ; ce faisant, je vous donne la meilleure preuve que j'ai en votre avenir la plus absolue confiance, puisque je vous distribue deux petits rôles dans la grande pièce, et un grand dans la petite... oui, le lever de rideau. Dans quelque temps, vous saurez ce que c'est qu'une scène, vous aurez appris à parler, marcher, à vous maquiller... eh bien, d'ordinaire, ça se paye, les apprentissages... moi, je ne demande rien... imitez-moi.

— Affaire conclue, topa Verville.

Donc, Verville qui a créé le rôle de Morantin, a suivi ses camarades et, fou de joie mal dissimulée, fait partie de la tournée Ludovic.

Ah ! rien ne lui manque, il a pris ses précautions !

Voyez ses poches, elles sont bourrées de guides, elles regorgent d'indicateurs, il en a ! il en a ! ! de tous formats, de toutes nuances, des ordinaires, des illustrés, le Chaix, le Conty, le Noriac... sans parler du Bædeker.

Il s'est amené à la gare Saint-Lazare, le jour du départ, avec une de ces malles à la mode qui se tiennent droit et remplacent avec agrément une penderie, les vêtements étant accrochés ne sont pas froissés.

Le seul ennui — pas pour lui auquel les frais de voyages n'incombent pas — c'est que ces malles coûtent les yeux de la tête à la direction, vu leur énorme poids... dame ! on part pour deux mois, et il n'est pas de bon goût d'après ce jeune homme de mettre plus de huit jours de suite le même vêtement ; aussi, Verville a-t-il emporté quatre complets... complets, chapeaux et pardessus assortis. Quant à ses cravates, on

n'en sait plus le nombre ! Le soir, s'il y a une annonce à faire, ce sera lui qui sera chargé de cette corvée : il a un si bel habit et il le porte si bien !

— Son seul talent ! insinue cette bonne langue de Gounouille.

Avec lui, il balade une gigantesque valise en peau de porc, aux ferrures nickelées, vrai cabinet de toilette ambulant, jeu de brosses archi complet, pharmacie portative, etc.

Quelqu'un s'est-il blessé ? vite demandez à Verville du taffetas rose ; il va vous en découper un morceau avec ses adorables ciseaux de poupée.

Ce gentil Verville voyage pour s'amuser, voir du pays. Et pour éviter de perdre du temps, voici comment il procède :

Ses innombrables guides lui ayant appris les heures où les musées sont visibles, les jardins publics ouverts, dès qu'il descend de train, il se jette dans un fiacre et dit au cocher :

— Ce qu'il y a de curieux à voir !

C'est ainsi qu'il a vu plus de trente cathédrales, *la plus intéressante de France au point de vue archéologique.*

On le blague bien un peu, quand il revient de

« ses excursions », on lui monte des scies, en lui demandant régulièrement s'il a visité l'aquarium, mais ça lui est égal. Il a tout vu, c'est ce qu'il voulait.

Quelquefois, lorsqu'il y a une curiosité hors la ville, notre jeune ami loue un cheval et fait caracoler son coursier provincial à la grande fureur de Gounouille qui, le voyant passer ainsi, fier de sa monture, grommelle entre ses dents :

— Poseur, va !

Les soirs de ces jours-là, à la façon dont Verville joue ses rôles, les jambes un peu écartées, on s'aperçoit visiblement des bienfaits de l'équitation.

Notre jeune premier a avec lui toutes les femmes de la tournée, dans le jour... je suppose que ce n'est que dans le jour, car toutes... enchaînons !

Elles le savent si obligeant, si attentionné ! L'une lui donne son sac à porter, l'autre une ombrelle ; celle-ci lui a confié son ticket qu'elle a peur de perdre, celle-là l'envoie porter une dépêche... « à son ami de Paris ». Cette dernière commission lui fait bien faire un peu la tête

mais il y va tout de même, il a si bon caractère!

Comme compensation à toutes ses politesses, on lui permet, quand il veut dormir en wagon, d'appuyer sa tête sur l'épaule de sa voisine. Comment refuser ce petit service à un monsieur qui vous promène toute la journée en voiture? Et puis, ça ne va pas plus loin d'ailleurs... à moins que sous les tunnels... mais, non, je ne crois pas!

Seulement qu'il est donc tortue!

Ainsi, il joue un invité à la soirée — c'est son second rôle — il a fini à dix heures et demie. Eh bien, quand ses camarades remontent à la fin de la pièce, il n'est pas encore prêt!

Comme, après le spectacle, il a l'habitude d'offrir à soupoter à ses camarades enjuponnées et par conséquent de se coucher tard, le lendemain, il ne peut pas se dégrouiller. Il a beau se faire mettre au réveil vingt minutes avant les autres, si Blondel ne montait par deux fois lui-même à sa chambre, après y avoir envoyé tous les garçons de l'hôtel, Lambinos raterait le train. A la gare, il nous fait tous passer pas des transes terribles! Il arrive toujours sans se presser à la dernière seconde de la dernière minute, quand

toutes les portières sont fermées, quand les « restants » tirent déjà leur mouchoir pour l'agiter en l'honneur des partants. Et comme il est très rare qu'un train se mette en marche à la minute précise indiquée par l'horaire, c'est encore Verville qui a l'air d'avoir raison :

— Eh bien, vous voyez... j'attends !

Et si l'on insiste tant soit peu, il clôt l'incident par cette affirmation stupéfiante :

— Je n'ai jamais rien raté ! !

— Heureux homme ! hoche Ramey.

Verville a une manie dispendieuse. Elle lui passera à la longue. Elle est d'ailleurs commune à tous les débutants-tourneurs : il achète dans toutes les villes la spécialité du pays — même si le pays n'en a pas.

C'est ainsi qu'il a remporté du nougat de Montélimar, des biscuits de Reims, un de ces petits sacs de haricots marmoréens que le buffet de Soissons (où est le vase?) tient tout prêts pour les gourmets... naïfs. Il a acheté un pâté à Chartres qu'il a découpé avec un canif de Châtel-

lerault; il s'est offert des sardines à Nantes, seulement il les a prises à l'huile, du sucre de pomme à Rouen, des prunes à Agen, des escargots à Troyes, il n'y a qu'à Orléans où il a vainement cherché une... mais il ne s'agit pas de ça !

Bref, en partant de Paris, il avait trois malles, il en aura cinq au retour. Aussi, Ludovic a-t-il juré que si jamais il refait une tournée, il n'emmènera plus avec lui d'amateurs : ça coûte trop cher d'excédent.

Châtelaillon. — Ramey et Gounouille qui s'entendent très bien ensemble prennent parfois une chambre à deux lits, par économie — ce qui ne les empêche pas de dire, séparément, le lendemain : pas moyen de dormir avec ce bougre-là, il ronfle comme un moteur.

Ce matin, le garçon de leur hôtel leur a dit un mot crevant.

Gounouille sonne pour avoir de l'eau chaude, et... va quelque part ensuite. Pendant son absence, le domestique apporte l'eau et s'en retourne, naturellement. Ramey qui dort avec un foulard sur la tête, ce qui lui donne l'air au lit

d'une vieille femme, se lève, fait sa toilette et sort de la chambre.

Gounouille revient et ne trouvant pas d'eau chaude, sonne :

— Eh bien, et cette eau ?... J'attends toujours !

— Je l'ai apportée.... *c'est votre dame qui s'en est servie !*

Royan. — Un bourgeois et sa femme (sont-ce des Bordelais ? j'aime mieux les supposer d'ailleurs) passent devant *Royan-Palace*, un petit hôtel qui a fait ravaler sa façade et du coup en a pris ce titre pompeux.

Des tziganes manifestent leur présence.

— Tiens ! un orchestre ! fait l'homme.

— Té ! reprend la femme, Palace... ça veut dire musique.

Cognac. — Devant le théâtre, deux individus lisent notre affiche. Après un assez long silence, l'un dit à l'autre :

— Tu iras ?

— Attends que je regarde...

Et bondissant tout à coup à la vue du prix des places :

— Cent sous !! cent sous !!! eh bé, il s'emm... pas !

Arcachon. — Ah ! quel à-coup !

Dans *Soleil d'Or*, quand Blondel fait son entrée, la scène est vide. Ce soir, n'entendant pas sa voix, je me dis : Eh bien, il en prend un temps ! mais comme le silence se prolongeait, que le public commençait à hululer, je regarde par un trou du décor — on a le choix avec les décors de province ! — et, en effet, pas plus de Blondel que sur la main. Je crie (à voix basse) : Blondel ! Blondel ! appelez Blondel !... il la rate !... On court au foyer : rien... on monte dans sa loge, personne... sa malle était encore fermée !... alors, les artistes affolés hurlent sur tous les tons : Blondel !... Blondel !...

— Allez voir à son hôtel ! dis-je, je vais faire une annonce.

Et entrant en scène, grave, triste, par trois fois — rite traditionnel — je salue l'assistance cérémonieusement et avec une lenteur excessive,

lenteur qui avait pour but, non de me faire passer pour un sociétaire de la Comédie-Française, mais de me donner tout bonnement le temps de trouver ce que j'allais dire. Il s'agissait d'être très long pour permettre à ce bougre de Blondel d'arriver.

Il est toujours très difficile et très délicat de faire une annonce. On doute de sa sincérité et de son authenticité. Si vous apprenez au public que M. Machin ou Mlle Chose est malade, il ne le croit pas, il ne le croit jamais. Comme si la souffrance épargnait les artistes ! Or, dans le cas présent, il fallait que je pusse donner une raison acceptable. Si j'avais bêtement avoué : « M. Blondel a raté son entrée », je crois qu'on m'aurait accueilli et cueilli.

Je ne pouvais pas non plus dire qu'il était malade, puisqu'on allait le voir ; bref, trouvant un moyen terme, je fis comprendre qu'il venait d'être pris au moment précis d'entrer en scène d'un malaise passager mais très sérieux et je priai qu'on voulût bien patienter quelque peu. Malheureusement (et heureusement ensuite !) le ton avec lequel je prononçai ces paroles, mon atti-

tude trahissant une émotion profonde, étaient empreints d'une telle vérité douloureuse sans m'en rendre compte, je forçai à ce point la note pitoyable qu'on crut dans la salle ce pauvre Blondel mort !

Aussi, lorsque à la fin de mon interminable speech, car cette annonce était devenue un discours, le public aperçut Blondel, on l'acclama avec des transports d'enthousiasme ! Lui qui s'attendait à une bordée de coups de sifflets eut l'agréable surprise de ne recevoir que des bravos chaleureux. Ce fut le triomphe de sa carrière.

Mais ce que je n'oublierai de ma vie, c'est son entrée en scène ; aucune description n'en peut donner la moindre idée.

Larèje avait donc bondi à son hôtel, par bonheur pas trop éloigné du casino, et le trouvant sur son lit, roupillant comme s'il n'avait pas dormi depuis sa naissance, l'en arrache et l'entraîne comme un fou, ne cessant de lui beugler : tu l'as ratée ! ! tu l'as ratée ! ! ! (entre parenthèses, je me demande ce que les passants ont dû penser de cet homme qui engueulait son ami, lui reprochant avec fureur : tu l'as ratée ! tu l'as ratée ! !).

Une fois sur le plateau, Larèje projette Blondel en scène et... non, je le répète, je n'oublierai de mon existence, la gu... la figure hébétée, ahurie de Blondel qui, mal réveillé, les yeux bouffis et rendus encore plus clignotants par la rampe, regardait la salle, le public, de l'air d'un chat qui verrait une grenouille danser le tango.

Biarritz. — Ne vous étonnez pas de voir votre salle vide... le public n'en peut plus... il demande grâce. Songez qu'hier soir nous avons eu la première d'un opéra dont le compositeur est enfant du pays et dame ! Non seulement les étrangers, les baigneurs, les dilettantes s'y sont précipités, mais tous ses compatriotes étaient là... et, comme si ça ne suffisait pas, il y a eu tantôt une matinée de gala organisée par le maire, au bénéfice d'une famille de pêcheurs, la femme et cinq enfants dont le père s'est noyé en voulant secourir un nageur imprudent.

Saint-Jean-de-Luz. — On n'est pas plus étourdi que moi ! et malheureusement, cette étourderie me cause parfois des ennuis qu'il me serait si

facile d'éviter. Je suis, ce n'est pas ma faute, on ne refait pas sa nature, d'une vivacité incroyable. Toujours pressé ! toujours courant !

Chaque soir, la représentation terminée, je me démaquille, me déshabille et me rhabille avec une rapidité telle, que je sors du théâtre en même temps que les derniers spectateurs. Pourquoi suis-je aussi foudre ? Je n'en sais foudre rien. Je n'ai cependant pas été nourri dès ma naissance au lait de chèvre. Bref, voici ce que j'ai dû aujourd'hui à cette excessive pétulance. Hier soir, pour rentrer me coucher plus tôt, je me suis habillé quatre à quatre, selon ma sacrée habitude, mais comme nos loges étaient loin d'être brillamment éclairées, je n'ai pas fait attention que je mettais une bottine de théâtre et une de la ville, si bien qu'aujourd'hui, toute la journée, je me suis promené ayant aux pieds *une bottine vernie noire et un soulier jaune...* il est vrai que la différence n'est pas sensible... l'horrible situation, c'est que mes chaussures se trouvaient dans ma malle et ne pouvant avoir celle-ci que ce soir... je me suis baladé ainsi pendant dix-huit heures...

Ah ! l'amusant, le gai, le joyeux visage de soubrette ! et quel malheur pour Léa que cet emploi ait presque complètement disparu du répertoire moderne ! Malheur d'autant plus grand que n'ayant jamais fait la moindre étude sérieuse, pas plus au Conservatoire qu'avec un professeur sachant quelque chose (il y en a tant qui enseignent ce qu'ils ne savent pas !), Léa, malgré ses qualités de premier ordre, ne pourra pénétrer chez Molière que comme spectatrice. Il est vrai que même si elle possédait les qualités requises pour faire partie de la solennelle Maison, elle n'y songerait pas ! Sa bonne humeur sonore, son franc-parler souvent vif feraient tressaillir les bustes et les futurs bustés.

Le visage de Léa, qui s'appelle Coucy, ne se rembrunit que si un facétieux l'appelle Coucy-Couça, parce que cet à peu près lui est fait quotidiennement depuis sa naissance et qu'elle commence à en être lassée ! Mais, quel délicieux petit être que cette Léa ! C'est la Femme-Théâtre.

Enfant de la balle (comme elle ne reste pas une minute en place, on peut même dire : de la

balle... élastique ! . Léa vit le soir dans les coulisses d'un théâtre de province, ses père et mère choristant en saison, quelque part. Élevée à la va-comme-je-te-pousse, un printemps ici, un été là, un hiver ailleurs et l'automne, plus loin, elle eut un drôle de berceau !

Ah ! il n'avait aucun rapport avec celui du Roi de Rome et ce ne sont pas les mêmes artistes qui le confectionnèrent !

Je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'il était infiniment plus simple, même archi primitif ! Je ne vous donne pas en mille à deviner sa... composition, vous y perdriez le peu de latin que vous savez, si vous en avez jamais su ! Je préfère vous le dire tout de suite, ça nous fera gagner du temps !

Eh bien, Léa eut pour premier lit : la malle familiale ! Oui, vous lûtes bien : la malle.

Dès leur installation dans l'unique chambre louée pour la saison (la saison théâtrale, naturellement), le père de Léa défaisait sa malle et le premier compartiment devenait alors un lit, tel le chou-fleur du Châtelet qui, au signal de la baguette magique, se mue en canapé !

Ayant pendant douze ans passé ses journées et ses soirées au théâtre où elle ne vit, en fait de nature, que ce que l'art des peintres-décorateurs lui en laissait deviner, comment exprimer sa joie d'être engagée pour une grande tournée en France qui partait balader « le plus gros succès de la saison parisienne »! Quelle ivresse! une tournée au cours de laquelle elle allait voir de près de vraies montagnes, aux cimes de vraie neige, des lacs réellement bleus, des prés naturellement verts, la mer véritable, avec ses vagues non dessinées sur la toile peinte, mais écumantes, mousseuses et... salées!

C'est donc à sa première tournée, qu'elle dut d'avoir découvert et admiré la nature; aussi, se jura-t-elle dès lors de recommencer chaque fois que l'occasion s'en présenterait. Elle n'attend même pas que s'offre la circonstance, elle la cherche — et la trouve.

Voyageant d'un bout de l'année à l'autre, Léa n'est heureuse qu'en wagon.

A bénéfice égal, entre un engagement à Paris — rêve bien naturel de tous les artistes! — et une tournée, jamais notre Léa n'a hésité une seconde!

— Comment, dit-elle à ceux de ses camarades qui s'étonnent de ses goûts nomades et romanichelliens, pouvez-vous préférer l'existence monotone et grisaille que vous menez dans vos théâtres de la capitale, à une tournée ? D'abord, à Paris, à moins d'être une étoile sinon de première grandeur, du moins de seconde, vous ne gagnez pas vos frais de toilette ! car, aujourd'hui, même si la situation ne l'exige pas, la comédienne se croit obligée de changer de pelure à chaque acte... certaines en mettent deux !... alors, quoi ? pas de galette... répéter tous les jours... des pannes à jouer... Ah ! non, merci ! très peu pour moi !... tandis qu'en tournée ! pas de répétitions... deux toilettes... de vrais rôles, des appointements possibles... et par là-dessus une vie amusante, variée... nul souci... le grand air qui vous donne de l'appétit... vive la Tournée !

Aussi, joyeuse au départ, Léa ne s'attriste que lorsque le voyage tire à sa fin, mais sa légère mélancolie est de courte durée, Léa redevient souriante à l'idée de repiquer quelques jours après ! le temps de répéter un nouveau spectacle,

secouer ses robes et faire consolider sa malle, plutôt éprouvée !

Et ses actes sont bien en concordance avec ses paroles ! Ah ! elle n'a pas besoin de dire son bonheur d'être en tournée ! il se voit et s'entend surtout ! oh ! oui, s'entend !

Léa Roger-Bontemps est la dernière grisette, la Mimi Pinson moderne ! Léa est un rossignol éternellement de bonne humeur, toujours en train ! Elle n'arrête pas de chanter ! Elle chante dans les wagons, dans sa loge ! son répertoire est inépuisable ! Airs d'opéra, d'opéra-comique, d'opérette, romances sentimentales, cantiques, chansonnettes de caf'-conc', couplets de revue, tout y passe ! Ce n'est pas une femme, que Léa, c'est un pot-pourri !

Conclusion : Si voulez faire un voyage charmant, emmenez avec vous cette petite comédienne de talent, gentille à regarder, amusante à ouïr et qui est un remède infaillible contre la neurasthénie !

Pour lui écrire ? Adresse permanente : chez Baret.

Vous êtes certain que ça lui arrivera.

Argelès-Gazost. — C'est la première fois que je viens à Argelès, je n'étais d'ailleurs pas venu d'avantage à Gazost. (Cette station étant imperceptible a cru devoir, pour se faire remarquer, prendre deux noms pour elle toute seule !)

J'avoue qu'à peine arrivé dans ce pays montagneux j'ai ri homériquement ou comme une petite folle, à votre choix.

La demoiselle du Casino (lire : la fille du directeur) me dit gentiment :

— Oh ! monsieur, nous sommes désolés, nous n'avons pu, malgré toute notre bonne volonté, nous procurer la baignoire.

— ?

— Eh bien, oui, celle-ci.

Et l'enfant me désigna une des images épinalesques de mes affiches-chromos me représentant, entre autres situations de ma vie, subissant, moi dans ma baignoire, le supplice de l'interview. La naïve jouvencelle avait cru que c'était là la reproduction d'une des scènes de *Soleil d'Or* et s'était décarcassée pour trouver cet accessoire.

— Mais, reprit-elle, nous avons un bain de siège... si ça peut faire la même chose !

Cauterets. — On m'avait dit ici tantôt :

— Méfiez-vous, le soir, il fait frisquet chez nous... n'oubliez pas que nous sommes sur la hauteur... prenez le pardessus !

J'ai pris le pardessus — et la veste.

. . . .

Trouvant qu'il faisait trop de vent, les buveurs et les gargariseurs sont restés au coin de leur âtre.

Bagnères-de-Bigorre. — Le directeur du Casino est un homme charmant, tout rond bien que carré en affaires. (Il y a des cas où l'on peut être rond et carré en même temps. Ça embête la géométrie mais c'est comme ça.)

Ce matin, comme avant de repartir chercher fortune autre part (!), j'étais allé voir à l'Établissement si j'avais des lettres, notre homme m'aborde en riant, et me dit :

— Ah ! vous m'avez bougrement fait rigoler, hier soir, avec votre petite couyonnade (la petite couyonnade, c'était la pièce en trois actes)... aussi, à votre tour, faites-moi plaisir... avant de vous en aller, prenez quelque chose.

— Merci, je n'ai pas soif.

— Alors, je vous offre la piscine.

— Quoi ?

— Oui, allez nageotter dans la piscine... Ça vous rafraîchira... avant de transpirer dans le wagon toute la journée.

. . . .

Et comme il insistait fort, je fus nageotter dans la piscine.

Eaux-Bonnes. — Avant dîner, j'ai fait la promenade « horizontale » dans ces voiturettes à une place conduites par des ânes. On a l'air un peu gâteux, mais on se console aisément à l'idée d'être en compagnie. Il y a ici aussi une petite foire, une foirette (je ne crois pas que le nom de la ville y soit pour quelque chose), j'ai lu sur une baraque cette inscription estomaquante :

BÉNÉVOL

roi des illusionnistes, illusionniste des rois.

Le soir, comme éclairage, le casino manquait d'éclat ! Deux lampes électriques à la rampe,

seulement; aussi, comme j'insistais pour avoir un peu plus de lumière, le directeur ajouta... quatre veilleuses ! Je ne sais si vous vous représentez bien l'effet produit par quatre veilleuses côtoyant deux ampoules électriques. Elles n'osaient pas les regarder. Au surplus, étant donné la recette mièvre, c'est moi qui ai éclairé !

Luchon. — Voir Cauterets. C'est absolument la même chose qui a empêché les spectateurs de venir nous voir, sauf que c'est tout le contraire : la température.

A Cauterets, il faisait trop frais ; ici, il fait trop chaud. Quand il grelotte ou transpire, le public s'abstient — comme dans le doute. Ce n'est pas encore « un temps de théâtre ».

Ah ! ça, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir en quoi consiste le *temps de théâtre*, puisque ce n'est ni celui où il fait beau, ni celui où il pleut, ni celui où il fait froid, ni celui où il fait chaud !

Lamalou. — Non, ce que je crache de galette ! ! ça dépasse... mes prévisions ! oh ! oui, ça les dé-

passe, et rudement encore. Je peux m'écrier avec le duc Émile, de *Tricoche et Cacolet* :

— Mon Dieu, que j'ai donc bien fait d'apporter la forte somme !

La seule chose qui me réjouit et me fait oublier mes nombreux « versements », c'est de me trouver dans le Midi. Oh ! le Midi ! Pays béni, non seulement pour son vivifiant soleil, — le vrai... pas l'autre, le mien, *Soleil d'Or* qui, lui, est en toc, — mais encore pour sa gaîté, sa gaîté naturelle, inépuisable. Ici, la joie est dans l'air. Les microbes rigolent. Pour moi, je me tire-bouchonne du matin à... l'ouverture des bureaux. Je me rends bien compte, parbleu ! de mon entraînement et que lorsqu'un Méridional commence à me parler, je ris déjà de confiance, tellement je suis sûr que ce qu'il se propose de me dire et surtout *l'accent* avec lequel il va me le dire sera tordant. Oui, certes ! qui n'est jamais venu dans le Midi, qui n'a pas entendu un Gascon ou un Provençal parler *chez lui !*... dans son atmosphère, ne peut se douter à quel point un homme est capable d'être comique sans le faire exprès.

On ne résiste pas au propos le plus simple, à

la réflexion la plus banale dits sur ce ton, avec cet accent et cette gesticulation... bien régionaux.

J'écris ici ce que j'ai entendu, de mes oreilles entendu. Il est certain que lues froidement, les neuf dixièmes de ces citations paraîtront complètement dénuées d'intérêt, mais dites *avec l'assent*, elles sont irrésistibles.

Verville que nous blaguions à cause de son chapeau haut de forme indévissable, — on n'a pas idée de faire une tournée avec un chapeau haut de forme ! — se décide à acheter un canotier. Donc, tantôt, avisant à la devanture d'un chapelier un galurin en paille, il demande à la grosse patronne qui, debout sur le seuil de sa porte, en bouchait absolument l'entrée :

— Combien ce chapeau ?

— Six cinquinte !... et il vous va ! ! !

(Verville était encore dans la rue !)

Notre ami pénètre dans la boutique, essaye le canotier qui lui tombe sous la bouche et comme il osait cette douce remarque :

— Un peu grand !

La bonne femme, de lui répondre, toujours avec le sourire :

— Ça se fait à la tête !

Vals-les-Bains. — Valsez et... tournées !

Tournez et valsez !...

Un pays qui s'appelle comme ça doit être foncièrement gai, et les gens qu'on croise dans les rues manquent à tous leurs devoirs si au lieu de marcher posément, ils ne virevoltent pas !

En tout cas, j'ai entendu, à table d'hôte, cette réflexion d'un maigriot qui m'a rendu rêveur :

— Que cette eau minérale est fadasse !... il n'y a pas une seule goutte de gaz !

Allevard. — Encore une tuile ! il y avait longtemps !... si la foule a oublié d'affluer, la raison en est tout à fait simple :

Il paraît qu'on venait à peine d'apposer mes affiches sur les murs de cet important port de mer, que X..., un des mille tourneurs qui « rotent » en ce moment, fit coller ses placards sur les miens !

. . . .

Que faire ? Un procès ? Ah ! non !

La Bourboule. — Ce soir, fausse joie ! Nous en étions au milieu du troisième acte et jouions avec l'entrain que donne la vue d'une salle médiocrement remplie, lorsque tout à coup irrue aux fauteuils d'orchestre un flot de messieurs en habit noir.

Je me dis : « Chouette ! ça, c'est une veine bougrement inattendue ! » et tout en donnant mes répliques. j'évaluai ce que ça pouvait bien représenter comme recette.

Hélas ! il me fallut à la fin de la soirée déchanter !

Pendant que je me déshabillais, le directeur du casino vient dans ma loge.

— Hein? bonne surprise ! vous ne vous attendiez pas à celle-là ? Cinquante médecins !

— Comment se fait-il...

— Le Congrès médical qui a lieu tous les dix ans...

— Mais alors...

— Alors, je me suis dit : Ce bon Ludovic a un quart de salle, il est onze heures... à cette heure-ci, il ne viendra plus personne, aucun payant, il sera ravi de jouer devant du monde et

du même coup, je ferai également plaisir à ces chers docteurs...

— Ah ! c'est à l'œil qu'ils...

— Naturellement.

— Elle est bonne.

La première fois que je vis Blondel, il était plein de boutons ! il en avait partout, le bougre ! partout... autour de lui, en os, en corne, en bois, en corozo, en soie, en cristal, en nacre, en métal, en cordonnet, en celluloïd, en nickel, en strass... Il n'en faisait pas collection, non, il tenait simplement la comptabilité chez un fabricant du boulevard de Sébastopol. Et la seconde fois que je le rencontrai, c'était sur le plateau du Théâtre Parisien. Il avait lâché le Commerce pour l'Art dramatique, et le hasard nous rendait camarades.

Vous connaissez tous l'histoire de ce roi neurasthénique qui, ne sachant à quel remède recourir pour guérir la fâcheuse hypocondrie et retrouver sa gaîté enfuie, consulta un vieux sorcier du village.

— Promenez-vous dans la campagne, sire, lui dit le devin, et si vous apercevez l'homme insouciant qui chante en faisant sa besogne, quel qu'il soit, achetez-lui sa chemise — pour l'endosser. Dès que vous l'aurez sur le corps, vous posséderez l'humeur joyeuse de son propriétaire. Celui-là est l'homme heureux.

Eh bien, cette majesté légendaire eût dû connaître Blondel qui, bien que républicain de la vieille roche, lui aurait offert non seulement sa chemise mais son faux col et ses chaussettes.

Ah ! quel exquis caractère ! Que cet homme est donc ravi d'être au monde !

La joie de vivre se lit sur son visage !

Ah ! on pourrait chercher longtemps, avant de trouver son pareil ! Blondel est unique. Il adore le théâtre, ne vit que sur les planches ou dans les coulisses, et, phénomène exorbitant, a de l'admiration pour tous les artistes de talent, les défend quand on les débine devant lui. Il aime ses camarades, son régisseur, son directeur, ses auteurs. Il aime les journalistes. Il aime le public. Il aime tout le monde.

Je suis sûr que le soir d'une première, il fait

bien plus que l'auteur lui-même des vœux pour la réussite de la pièce. C'est assez dire s'il m'est dévoué et désire ardemment la réussite de cette tournée.

Comme réclame, ni les programmes, ni les nombreuses affiches, ni les multiples communiqués aux journaux ne le vaudront. La meilleure publicité, c'est lui-même qui la fera. Blondel est l'Homme-Réclame.

Ainsi, nous sommes tous dans le train : avant même que le convoi — pour parler comme les professionnels — se soit ébranlé, Blondel a fait la connaissance d'un représentant de la maison Bicharrat, auquel il a été tellement sympathique que celui-ci s'est empressé de lui offrir deux petits flacons d'odeur. En retour, Blondel lui a dit :

— Mon vieux (il y a cinq minutes qu'il le connaît), voici une place pour ce soir, au Théâtre, vous avez de la veine de venir à Évreux précisément le même jour que nous. J'ai écrit « deux entrées », mais je ne puis vous en donner qu'une gratuite, vous trouverez bien un copain qui sera enchanté de vous accompagner.

En arrivant, il court à la location et dit à la buraliste en train de servir quelqu'un (c'est surtout pour le quelqu'un qu'il parle) :

— Ça marche, hein? Ah! ça ne m'étonne pas! c'est une si jolie pièce que *Soleil d'Or* et dame! c'est joué! Vous pensez, toute la création! c'est la distribution parisienne tout entière qui est venue... on n'est pas habitué à voir ça, en province : moi, je suis Blondel.

De là, il va se faire couper les cheveux et barbifier :

— Garçon, rasez-moi de près... parce que dans mon métier, c'est indispensable... je suis M. Blondel... je joue ce soir, à votre théâtre... dans *Soleil d'Or*, le grand succès parisien que toute la création vient jouer ici... Ah! vous n'êtes pas habitué à avoir des interprétations de ce calibre, en province. Mais je ne vois pas de programmes chez vous... est-ce qu'on a oublié de vous en apporter? ou sans doute, ce sont vos clients qui les ont déjà pris! tenez, en voici d'autres. Mettez-en aux glaces, là... comme ça, ça se verra mieux!

Et comme on n'est jamais si bien servi que

par soi-même, Blondel les glisse de sa propre main dans la rainure des cadres. Et il s'en va après avoir donné un billet de deux places, — dont une gratuite.

A la terrasse du *Café Militaire*, à l'heure de l'absinthe, il dit très haut au garçon :

— Croyez-vous que je trouverai encore une place à louer, au théâtre, pour la représentation de ce soir? Ah! c'est que je ne veux pas rater cette soirée pour rien au monde!... Vous comprenez qu'on n'a pas souvent en province l'occasion de voir jouer une pièce aussi amusante que celle-là, par tous les artistes qui l'interprètent à Paris!

Il se rend à son hôtel.

Comme personne n'est encore dans la salle du restaurant, il profite de ce qu'il est seul pour déposer sur chaque assiette un programme de la soirée.

Et vers la fin du dîner, au dessert, quand la tablée est au complet, il interpelle son ami, le parfumeur, qui est à l'autre bout :

— Tu sais (il le tutoie maintenant), j'y retourne ce soir!

— Où ?

— Eh bien, au théâtre parbleu ! moi ! j'en ris encore depuis hier soir ! ! C'est une veine que cette troupe ait le même itinéraire que moi pour mes affaires... je crois, ma parole... que si nous faisions les mêmes villes, j'irais voir la pièce tous les soirs... je ne me rappelle pas m'être amusé comme ça depuis la guerre ! Ah ! les bougres sont-ils rigolos... d'ailleurs, ils refusent du monde partout... je ne sais même pas si je trouverai une place, ce soir... tu viens, s'pas ?

Et l'autre qui commence à connaître Blondel, d'opiner :

— Tu parles !

Après avoir avalé une gorgée, M. Réclamier repart avec un nouveau courage :

— Tu as lu ce que disait *l'Observateur de la Seine-Inférieure ?* C'est insensé, mon cher, ce dithyrambe ! si on ne savait qu'en province la camaraderie n'existe pas, on supposerait que c'est le directeur de la tournée, lui-même, qui a fait l'article. Jamais je n'ai lu d'éloges pareils... ils vont gagner ce qu'ils voudront !

Et il y a un peu de vrai dans le coup des journaux. Tous les comptes rendus sont excellents, Blondel ayant bien soin, dès son arrivée dans une ville, d'aller déposer la carte cornée de Ludovic chez tous les critiques.

Le Mont-Dore. — C'est inouï ce que dans notre métier, nous trouvons d'explications aux choses les plus inexplicables.

Ainsi, quand il n'y a pas de monde dans la salle — ça arrive ! — on en cherche tout de suite la raison et chacun croyant avoir découvert la bonne, la vraie, la seule, la donne d'un ton oraculeux — et il y en a dix ! C'est, du reste, la onzième, la véritable. Une phrase qui me fait toujours sourire, c'est quand, opérant devant des gens en bronze, j'entends cet excellent Blondel dire, en revenant dans sa loge :

— Ils ne manifestent pas... mais ils écoutent !

Aix-les-Bains. — C'est idiot d'être stupide comme je viens de l'être... à mon âge !

Ce soir, après le deuxième acte, le directeur

me fait dire par le régisseur que Georges Ier, le bon et fidèle calvitien, roi de Grèce, va venir dans ma loge me féliciter.

A notre époque d'égalité et par le temps de républicanisme qu'il fait chez nous, je ne devrais point me montrer plus ému de cette visite royale que de l'arrivée d'un monsieur quelconque venu pour me serrer les mains. D'autant que Georges Ier est bien le plus simple et le moins protocolaire de tous ses confrères. De plus, étant donné la très légitime réputation vert-galante de celui qu'on appelle le premier citoyen d'Aix-les-Bains, je ne me monte pas le cou, il vient probablement moins pour me congratuler que pour renifler l'*odor di femina* qui traîne toujours un peu dans les coulisses.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en présence du joyeux monarque, décontenancé, je ne sus plus comment le remercier de ses compliments et ne trouvai à lui bégayer que :

— Sire !... Majesté !... Roi !... Monsieur !

. . . .

En s'en allant, le bon Georges a dû dire à son secrétaire :

— Qui croirait tout de même à le voir jouer comme il joue, qu'il est si gourde :

Ce qui me console, c'est qu'il lui a dit ça en grec — ça a moins d'importance.

Divonne. — En arrivant au Casino, j'aperçois des affiches faites par la direction et sur lesquelles se détachent sur fond blanc :

Ludovic — Soleil d'Or — Faust.

Faust? ah! ça, serais-je devenu ténor sans m'en douter.

Explication :

Le directeur m'a acheté ma représentation (700 francs, prix accessible) et comme, naturellement, il a voulu non seulement rentrer dans son argent mais en gagner d'autre, il a cru devoir, à cette fin, corser le programme et a ajouté *Faust*.

On a commencé joliment tôt pour finir bougrement tard. La recette a été de 3.000 passés. C'est la première fois que je fais de l'argent — pour un autre.

Évian. — J'ai vu ici une chose qui ne se trouve dans aucun théâtre et qui cependant devrait être dans tous.

C'est tout bonnement un tableau de lampes-témoins, sur la scène, sous le jeu d'orgue. Des ampoules électriques sont allumées derrière de petits carreaux de verre dépoli, lesquels carreaux correspondent aux loges d'artiste. De la sorte, le directeur économe voit si l'artiste qui est en scène ou dans les coulisses a laissé sa loge inutilement allumée. Ce qui lui permet d'éteindre celle-ci et... de faire éclairer celui-là — en le fichant à l'amende.

Pas bête ça !

Royat. — L'Auvergnat serait-il aussi exubérant que le Provençal !

On sait que le Marseillais au théâtre ne se contente pas d'éprouver des jouissances artistiques — ou de s'ennuyer bourgeoisement. Il faut qu'il fasse part à la salle entière de ses sentiments intimes.

Eh bien, ce soir, un Puy-de-Dômard s'est montré digne d'un Phocéen. Comme le public

me demandait sur l'air des lampions : mo-nologue!... je m'avance, salue et annonce le titre de mon soliloque, mais un spectateur hardi me lance à toute volée :

— Vous nous l'avez déjà dit.

... Et c'était vrai; venu ici, l'an passé, pour je ne sais plus quelle fête, j'avais précisément dit ce morceau, mais du diable si je m'en souvenais.

Le spectateur, lui, s'en était souvenu !

Vichy. — Me promenant le long de cette interminable galerie couverte sous laquelle tous les habitants de la terre ont dû frotter leurs semelles en cuvant leur eau bicarbonatée sodique, j'aperçus de loin deux bourgeois ventrus qui émettaient sans doute de profonds apophtegmes, à en juger par leur attitude compassée.

En effet, comme je les croisais, j'entendis le plus sentencieux des deux qui laissait tomber de sa bouche cette réflexion épataroutlante :

— Vous direz tout ce que vous voudrez... la montagne manque de confort !

Suzanne est blonde comme les blés, ou comme la bière Pilsen. Le millésime de sa naissance est

indéterminé. Comme elle a débuté fort jeune, il y a déjà pas mal de temps de cela, les gens généreux lui donnent beaucoup plus d'années qu'elle n'en a. Il est vrai qu'elle ne les prend pas. Mais chez elle, l'âge importe peu, et qu'elle soit verte, mûre ou blette, Suzanne est fort appétissante, vous pouvez m'en croire. Sa gracile et gracieuse silhouette est celle d'une toute jeune fille. Et cependant, elle connaît la vie ! Fichue connaissance ! Elle en fit d'autres, du reste...

Suzanne fait des tournées, parce qu'elle est dégoûtée, ayant du talent — talent unanimement constaté par la presse dans les trop rares occasions où elle put le lui montrer — de doubler éternellement l'Étoile des troupes dont elle faisait partie et qui, connaissant le mérite de Suzanne, n'était naturellement jamais malade !

Et maintenant, regardons Suzanne ! D'abord, nous ne nous ennuierons pas, ensuite, nous verrons à quel point cette active enfant sait s'occuper en chemin de fer et combien les trajets même interminables lui paraissent courts.

Suzanne a une petite fierté bien féminine : ses mains. Empressons-nous d'ajouter que cet or-

gueil est légitime. Ses menottes sont, en effet, ravissantes, ni trop maigres, ni trop grasses, blanches, potelées, les doigts délicatement fuselés ! Mais aussi quels soins n'en prend-elle pas ! A peine installée dans son coin de wagon, elle transforme le compartiment en cabinet de toilette. Qu'il soit complet ou vide, c'est absolument comme si elle était seule. Suzanne ouvre son sac, étale sur ses genoux un grand mouchoir de poche, puis, apparaissent successivement ciseaux, lime, polissoir, rouge en poudre, rouge liquide, petit pinceau, morceau de peau rougie par l'usage, etc...

Et aïe donc !... couic, couic, couic... toc, toc, toc... dzin, dzin, dzin ! Elle soigne ses ongles avec un art ignoré de la plus habile des manucures.

Quand ce travail est enfin terminé — c'est l'affaire de Paris-Laroche — elle range ses petits instruments, en sort d'autres du sac, aiguilles, dé, fil, etc... et commence sa couture.

Elle excelle dans la fabrication des cache-corset. C'est une spécialité. Quand elle a fini de rabibocher ses toilettes intimes et avant de ser-

rer son ouvrage, Suzanne demande aux camarades mâles qui sont près d'elle, si, « pendant qu'elle y est », quelqu'un a un point à faire faire. Après quoi, c'est le tour de sa frimoussette. A elle, boîte de poudre, houpette enclose dans le petit mouchoir de batiste, rouge aux lèvres, crayon noir pour les sourcils!

L'heure du repas! Elle ne va jamais au Bouffing-Car, d'abord, parce que ça coûte trop cher et qu'ensuite, c'est l'éternel déjeuner au menu invariable.

Suzanne qui ne voyage pas uniquement pour faire admirer sa grâce en province mais bien pour gagner sa vie, économise.

Donc, si elle en a eu le temps, elle a acheté son déjeuner, le matin, avant de quitter la ville. S'il était trop tôt, elle se fait faire un panier. Et je vous certifie qu'elle connaît admirablement les buffets où on trouve les meilleurs et les plus moches. Je n'en nommerai aucun ici, afin de ne pas être soupçonné d'avoir touché de ceux-là ou de me venger de ceux-ci.

Quand le panier coûte cher, Suzanne s'associe pour l'achat avec un ou une camarade. Ils pren-

nent un panier et demi pour deux et y trouvent leur compte. Jamais Suzanne, d'après elle, ne mange autant et si bien qu'en ces dînettes qui lui rappellent son enfance.

Elle a une habitude dont rien ne la ferait déroger. Son repas achevé, avant de rejeter le panier vide sous la banquette, elle conserve toujours pour elle, couteau, fourchette, cuiller et tire-bouchon.

Est-ce comme souvenir? pour monter son ménage? ou pour en faire cadeau à la fille de sa concierge? Mystère! Si depuis son premier panier, elle n'a jamais oublié cette formalité, on frémit à l'idée du nombre de petits tire-bouchons qu'elle doit avoir !

Suzanne s'arrange toujours de façon à terminer sa dînette au moment où le train va stationner dans une gare importante, afin de courir à la buvette prendre son café !

Elle ne saurait attendre même un quart d'heure. Dès la dernière bouchée, ou la suprême lampée, vite le moka! Et elle le prend à la buvette, non au buffet. C'est le même et il coûte deux sous de moins — juste le prix du pourboire.

Quand elle revient, elle continue à ne pas se gêner et allume sa sèche.

— Ça ne vous dérange pas, m'sieur le Curé, une gribiche ?

Tout ce qu'on pourrait lui dire pour la détourner de cette habitude serait paroles perdues. Son entourage y a renoncé.

L'ultime volute dissipée, Suzanne, qui est joueuse comme les cartes, demande :

— Quels sont ceux de la manille ?

Et le quatuor s'établit. On se rapproche, on s'installe genoux à genoux, valise sur valise. Une montagne de colis se dresse, le tout recouvert d'un plaid ou pardessus, selon la saison, et la partie s'engage !

Ah ! je vous assure qu'alors, les voyageurs étrangers ne s'embêtent pas.

D'abord, avant de commencer, les préliminaires s'éternisent :

— Avec qui te mets-tu ?

— Qu'on tire ! les deux cartes les plus fortes ensemble.

— Flûte ! nous sommes de mèche !

— Et après ?

— C'est très embêtant, tu joues comme une pantoufle.

— Mon petit, tu n'étais pas né que j'étais déjà conducteur...

— D'omnibus ?

— Non, de manille. Donc...

— Oh ! assez ! si vous commencez à vous disputer...

— Tu me laisseras conduire, alors ?

— Si tu veux.

— On joue 2 sous. Et tu sais, Suzanne, si tu perds, tu paieras.

— Est-ce que j'ai jamais refusé ?

— Non, mais avec les femmes...

— Oh ! qu'ils sont assommants ! Enfin, joue-t-on, oui ou non ?

Et ça dure comme ça jusqu'à la gare d'arrivée.

Un jour même, comme la partie était très chaude, Suzanne ne voulait plus descendre du train.

Gérardmer. — Admirable pays ! mais d'un sauvage ! Oh ! ces sapins fantastiques !

Comme on m'avait fortement vanté l'incroyable écho de Ramberchamp, écho qui répète la phrase entière qu'on lui confie, au lieu de s'en tenir aux deux dernières syllables, nous y courons !

Là, chacun de nous de lancer d'une voix sonore une phrase imbécile. L'écho, blasé, ne la rectifie évidemment pas, mais nous la retourne complètement, ne tenant pas à la garder pour lui.

Nous repiquons. Les enfants s'amusent !

Au bout de cinq minutes de ce petit jeu-là, ayant assez ri, je rentre à l'hôtel ; mais le soir, au casino, Larège qui, lui, avait insisté en forçant le patient Écho à répéter inlassablement ses âneries, s'était, à ce doux passe-temps, absolument enroué, et c'est totalement aphone qu'il murmura les quelques phrases qui constituent sa panne.

Vittel. — J'espère que bientôt les représentations qui se donneront dans ce casino auront lieu à la lueur éclatante de l'électricité et non à l'odeur nauséabonde de l'acétylène !... cette in-

fection empeste la ville, c'est à rendre l'âme !

Heureusement que j'ai eu ce soir comme palliatif un véritable sujet de gaîté !

Le hasard m'a fait rencontrer ici une nombreuse société d'amis venus pour soigner, chacun une maladie différente. Oh ! ces eaux sont-elles salutaires et panacéennes ! Pendant que les femmes, mères, filles, sœurs de ces Messieurs restent bien gentiment assises à leur place dans la salle, ceux-ci, sans les en prévenir, mais avec mon agrément, se sont mêlés aux invités de la soirée de *Soleil d'Or*. Comme ils étaient en habit et très chic, cette figuration élégante et fleurie fit le meilleur effet, mais il fallait entendre les rires de la famille, à chaque entrée d'une de ces « têtes à l'huile », entrées que j'avais adroitement échelonnées pour l'effet progressif.

La gaîté se communiqua aux artistes et la pièce se termina dans la joie, mais le mot, le joli mot de la fin, appartient à l'électricien qui me dit :

— Eh bien, vous autres, au moins, vous n'êtes pas comme la dernière tournée, ceux qui sont venus jouer *Cyrano*. Ils s'étaient mis 20 sur l'af-

fiche et ils n'étaient que 8 sur la scène, tandis que vous, vous êtes 20 sur la scène et 10 sur l'affiche !

Contréxeville. — Le garçon qui nous servait ce soir est véritablement un type crevant. Comme flemme, il détient le record. Ce n'est pas un poil qu'il a dans la main, mais une véritable perruque. Après dîner, comme Verville lui demandait une allumette, il lui a répondu sans se déranger :

— Je ne fume pas !

Et comme en rentrant nous coucher, je le vois étendu sur son grabat, je hasarde timidement :

— Je voudrais bien une carafe.

Cela m'attira :

— Vous en trouverez une au premier dans la salle à manger, sur le buffet à gauche... prenez garde de casser quelque chose.

Luxeuil. — Vers six heures, comme la location était close — encore pour moi un sujet constant d'irritabilité !... c'est généralement à cette heure que les gens se décident à aller au théâtre, du

moins une grande partie du public, eh bien, c'est à ce moment précis que le bureau de location ferme. On ne change pas les habitudes ! — Bref, à dix-huit heures, pour parler comme le Chaix, un groom de grand hôtel se présente au guichet et obtient la loge que ses clients lui avaient demandée, mais sa fureur fut extrême, paraît-il, quand il vit que la buraliste ne voulait pas lui donner *le sou du franc*.

. . . .

Ce groom avait dû servir à Paris.

Nous avons aussi avec nous pour les petits rôles, Mlle Crossac, dite Salpêtre ou Dynamite, auprès de laquelle Ludovic lui-même semble une momie.

Quel brouillon ! quelle turbulence !

Elle dévale à la gare, trombe sur le quai :

— Le train ? où est le train ?... demande-t-elle à un employé.

— Où allez-vous ?

— Où je vais... ? eh bien, mais...

Et elle ne trouve pas le nom de la ville où elle se rend.

Il est certain que les gens qui n'ont jamais fait *une ville par jour*, car les touristes les plus acharnés, l'été, ne s'aviseraient pas de couvrir ce record, ces innombrables gens ne peuvent évidemment s'assimiler l'état d'esprit du comédien de tournée ou même du commis voyageur qui, lui aussi, abat sa ville quotidienne.

Et encore, le commis voyageur n'est pas obligé, tenu, de visiter soixante villes — quelquefois plus — en deux mois ! Rien ne le force à partir dès l'aube et à se coucher tard.

Mais l'acteur mobile, lui, qu'il pleuve, vente, grêle ou neige, il lui faut changer de lit chaque soir. Soixante villes, soixante lits... soixante puces, en tenant compte de la moyenne.

Cet homme que son métier contraint à trépider, six, huit, dix heures par jour, n'est pas un voyageur, car le voyageur choisit son train, part à son heure, fait enregistrer son bagage, tandis que lui est un colis, c'est tout juste si on ne lui colle pas une étiquette dans le dos pour le retrouver plus facilement dans la foule.

Le régisseur lui dit :

— Montez là ! on descend à Serquigny !

Il monte, et à Serquigny il descend... s'il ne s'est pas endormi. Si bien qu'à la question toute naturelle que l'employé posa à la jeune Crossac : *où allez-vous ?* elle fut soudain interloquée et aussi incapable de citer un nom de ville que le premier de nous tous serait impuissant à répondre *ex abrupto* à la question :

— Que faisiez-vous avant-hier, à cette heure-ci ?

Et la pauvrette serait follement embarrassée et risquerait fort de manquer son train, si les camarades qui connaissent son hurluberluïsme, ne la guettaient de leur portière et ne la hélaient.

— Hep ! hep ! ici !... ici !

— Ah ! les voilà !

Et elle court vers eux, comme une folle, traversant les voies, au risque de se faire attraper par les employés supérieurs et par une locomotive.

— Où y a-t-il une place ?... ici ? oh ! non, les dames seules, jamais ! (et il faut voir la tête des dames seules, à la réception du compliment) là ?... oh ! non, flûte, les fumeurs... à côté ?... Zut ! un prêtre ! (Crossac n'est pas bigote.) Ah ! ben, je monte là !...

Saperlotte ! le train siffle, les wagons s'ébranlent, elle n'aura pas le temps de monter... mais une main l'empoigne... elle s'accroche, on la hisse... ça y est ! ouf ! il était temps !

On lui demande si elle veut être de la manille, elle refuse, préférant le rams. Pour lui faire plaisir, on décide le rams.

Lorsque les cartes sont distribuées, elle change d'avis :

— Et puis, au fait non, j'ai mes journaux d'hier que je n'ai pas encore lus !

Ses camarades l'engueulent, elle sourit.

On recommence à donner les cartes, mais cette fois pour une manille.

Quatre minutes ne se sont pas écoulées, qu'elle lâche sa lecture pour suivre le jeu et tout à coup, n'y tenant plus, elle dit à son voisin qui hésite dans le choix d'une carte :

— Atout ! voyons, atout !...

Oh ! alors !... Ce n'est plus de l'engueulade qu'on lui sert... C'est un concert d'imprécations qui réveille les villages devant lesquels on passe ! à croire qu'elle vient d'être surprise, en train de vendre nos plans de mobilisation à l'Allemagne !

— Allons bon ! en voilà bien d'une autre, maintenant !

— Sacrée Crossac, il y avait dix minutes qu'elle nous laissait tranquilles, ça ne pouvait pas durer plus longtemps !

En gesticulant — par hasard, — elle a fait sauter son ticket de chemin de fer dans la rainure de la portière.

— Quelle scie !

— On ne peut pas rester en repos cinq secondes avec celle-là !

Crossac dérange tout le monde. Tous ses voisins, y compris deux étrangers, essayent d'attraper le billet, celui-ci avec une canne, l'autre avec la courroie de la vitre, etc...

Comme toutes les tentatives demeurent infructueuses, Salpêtre est très embêtée :

— J'ai une idée ! crie-t-elle.

— Nous sommes perdus, fait Bonnut.

— Non, ne craignez rien !

Et s'adressant à un gros homme qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle a vu tout à l'heure se servir d'un couteau pour tailler son crayon :

— Pardon, monsieur, voulez-vous avoir la

bonté de me prêter votre canif un instant?

Et l'attachant à une longue ficelle, elle le glisse entre les deux planches, mais à force de lui faire faire la marionnette dans le fol espoir de piquer le bout de carton et de le ramener à la sainte lumière du jour, elle lâche la corde et v'lan! le couteau va rejoindre le billet.

Tout le monde rit, sauf le monsieur, qui, trop galant pour se fâcher, esquisse une grimace moitié figue, moitié raisin.

— Ah! maintenant, je suis du rams, hein?

Mais le train s'arrête, on est arrivé!

Châtel-Guyon. — Fête locale.

Ramey regrette fort de ne pas avoir pensé à commander des prospectus qu'on aurait distribués à profusion dans les jardins du Casino, les villas... et même, il aurait fait promener par des hommes-sandwichs nos chromos et affiches du jour.

— Tu penses, me dit-il, quelle révolution! J'aurais fait mon Quatre-Septembre!

. . . .

Ramey exagère.

Bourbonne. — Tu n'as pas idée, me dit Ramey, du nombre incalculable de roublards qui entrent à l'œil, chaque soir, au théâtre. Voici des mois, je puis le dire, que je suis au contrôle, j'en ai vu de toutes les façons, de toutes les manières, j'ai entendu bien des gens et dû très souvent me défendre, lutter contre ces carottiers malhonnêtes, mais vraiment, ce soir, ça défie tout ce qu'on peut rêver.

Je te passe naturellement, puisque c'est ici comme partout, les quatre places données au représentant de la Société des auteurs (bien qu'une seule place et naturellement personnelle — devrait lui suffire), les quatre places de son collègue de la Société des compositeurs, éditeurs, les deux places de l'envoyé de l'Assistance publique, les places du Commissaire de police, les places du Médecin de service, la loge du directeur, les places des critiques — qui ne font jamais le compte rendu des représentations... pour en arriver aux propriétaires.

Tout d'abord, apparaît un couple. Mes assesseurs me poussent le coude : les proprios du Casino.

Je donne deux places.

Peu après s'amène un autre duo. Même jeu : les proprios.

— Comment! les autres...

— Les autres sont propriétaires du Casino... ceux-ci de l'immeuble.

Je donne deux places.

Quelques minutes s'écoulent, un gros monsieur décoré se présente. Les assesseurs se lèvent et le saluent. N'ayant pas reconnu notre cher Président de la République, j'interroge ces messieurs.

— C'est l'ancien propriétaire, le prédécesseur.

Je donne deux places.

Cinq jeunes gens arrivent ensemble, gais et contents. Ils passent, ceux-là, sans rien demander, en esquissant un petit bonjour amical à mes acolytes.

— ?

— Les musiciens.

— Mais il n'y a pas de musique dans notre pièce, nous n'avons pas besoin d'orchestre ; nous n'en avons pas demandé.

— Ça ne fait rien, monsieur. C'est sur le cahier des charges. C'est une servitude que les directeurs de tournée sont obligés de subir.

Bon ! et je délivre les cinq entrées.

Une minute après, passe un type tenant une boîte à violon, puis un second ayant un violon dans la main, un troisième salue les contrôleurs en se servant d'un archet comme d'une épée... un quatrième passe avec un pupitre sous le bras... un cinquième brandit un cahier à musique.. et naturellement, chaque fois, je tends le carton d'entrée à l'individu. Or, je l'ai su après, ayant fait une enquète, aucun de ces bougres-là, au-cun, tu m'entends, n'était musicien. La boîte?... vide; le cahier de musique?... du papier blanc; quant à l'archet, il ignorait la colophane... bref, tous ces lascars-là composaient un ramassis de fripouilles.

Plombières. — Encore une tuile inattendue, celle-là ! oh ! oui, inattendue et combien !

— C'est aujourd'hui le 13... voilà pourquoi vous n'avez eu personne, monsieur, me dit la directrice. Oui, c'est très curieux, dans une ville

cosmopolite comme le sont en somme toutes les stations thermales et les villes d'eaux, on croirait que la majorité des baigneurs qui constitue la population estivale est un énorme mêli-mèlo où il est impossible de démêler quoi que ce soit, en fait de goût dominant, de préférence particulière... eh bien, non. Le 13 et le vendredi, on ne fait rien de rien, monsieur.

. . . .

Je m'en suis aperçu.

Le Tréport. — Encore une journée! que dis-je, une journée et une nuit pas ordinaires!

De Plombières au Tréport d'une traite! en passant par Paris, bien entendu. Passer par Paris et ne pas y rester! ah! j'en ai une couche et une vraie! Enfin! la ciguë est tirée, il faut la boire!

Voici le badin bilan de cette aimable excursion qui représente je ne sais plus combien d'heures de chemin de fer... je ne veux même pas le savoir!

Dans la journée, je trouve un pays inondé dont les rues sont des lagunes et les voitures des

barques (heureusement qu'on en avait sous la main ici !) et le soir, les canalisations de lumière submergées nous ont coupé le fil — électrique. Enfin, en jouant (oui, nous avons joué... pour nous — nous aimons tant le théâtre !), en jouant le troisième acte, le rideau est tombé infiniment trop tôt et le mariage des deux jeunes gens n'a pu être connu. De qui, d'ailleurs ? les personnes auxquelles tantôt j'avais donné des places ne sont même pas venues.

Elles ne savaient sans doute pas nager.

Honfleur. — Au commencement de ces notes, j'ai pris mes précautions, si j'ose me servir de cette expression enfantine, j'ai bien prévenu mon lecteur —?... oui, j'en aurai un... fût-ce moi ! — que rien de ce que je relaterais au cours de ces pages ne serait inventé, préférant de beaucoup m'en tenir rigoureusement à la Vérité, la savoureuse Vérité qui dépasse de mille coudées les imaginations les plus rotschildiennes.

Le fait... divers auquel j'ai été mêlé aujourd'hui est confondant ! S'il n'était en même temps que follement comique — ce qui serait assez na-

turel dans le pays d'Alphonse Allais — tristement macabre, je dirais que c'est du Palais-Royal ou plutôt du bon Cluny... mieux encore de l'excellent Déjazet; mais hélas! étant donné cette mixture des deux genres excessifs, mettons que ce soit simplement du Grand-Guignol. Tantôt, j'ai été invité à dîner chez des amis, propriétaires d'une des plus jolies villas situées sur cette si délicieuse route qui va de Trouville à Honfleur.

Nous étions en train de parler tous à la fois, lorsque la sonnerie d'un clairon strida, tout d'abord dans le lointain, pour se rapprocher ensuite de plus en plus. Aussitôt, le silence se fit autour de la table et les visages de mes amis reprirent soudain une expression sérieuse. Un des convives déposa gravement sa fourchette, disant :

— Ah! ceci est fâcheux!

C'était un des médecins de Honfleur, familier de la villa.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? fis-je intrigué.

— Ce clairon que vous entendez annonce un incendie... oui, comme nous n'avons pas ici de bourdon, de cloche assez puissante pour être

perçue à quelques kilomètres à la ronde, c'est un clairon qui chez nous est chargé d'annoncer aux habitants que le feu accomplit sa triste besogne.

— Mais ce n'est pas le choix de cet instrument qui...

— Attendez ! le capitaine des pompiers est affligé d'une maladie de cœur et chaque fois qu'il entend le maudit clairon lui intimant l'ordre d'aller, au milieu des flammes, sauver des gens en danger... à cette idée seule, ce brave homme est aussitôt en proie à une crise cardiaque des plus graves. Il en a eu déjà deux et j'ai bien peur que la troisième ne lui soit hélas ! funeste...

A ce moment, le valet de chambre de mes amis vint dire quelques mots au médecin qui se leva rapidement en s'excusant :

— Vous voyez ! on vient me chercher pour le père Martin... je vous demande pardon ! mais le devoir avant tout... continuez... je vous rattraperai.

Effectivement, comme nous en étions au dessert, le docteur revint et nous dit :

— Eh bien, je vous l'avais annoncé... c'est fini !... il est mort !

. . . .

C'est égal, ce capitaine des pompiers qui est malade chaque fois qu'il va au feu et qui ne démissionne pas !... c'est du vaudeville... vaudeville qui malheureusement se termina en drame.

Au tableau photographique, hurlant de vérité, que me fit, avant notre départ, Ramey du régisseur et de ses fonctions plutôt multiples, est-il besoin, est-il nécessaire d'ajouter quelques touches ? Oui ? alors, allons-y !

Larège, ainsi que vous le savez déjà, est donc de toute la troupe celui qui, turbinant le plus, touche le moins. Mais Larège, qui a oublié d'être bête, s'attire à chacun de ses voyages la sympathie de la jeune personne qui joue les utilités et dont l'emploi correspond assez exactement au sien. *Utile dulci.*

En ce moment, Larège qui sait fort bien que son « plat » réussit toujours et que cette fois encore son boniment-cliché prendra comme les

autres, Larège est en train de convaincre Mariette — déjà convaincue.

Un véritable type, ce Larège qui est maigre comme un clou! — Une remarque en passant : Pourquoi les régisseurs de théâtres, les régisseurs « stables » sont-ils gras, alors que les régisseurs de tournées sont étiques? Insondable mystère! — Oh! oui, un type! Ainsi, savez-vous comment il voyage?

Certainement pas comme tout le monde! en tout cas, pas comme vous et moi.

En voilà un qui ne s'embarrasse pas d'*impedimenta* encombrants. Il ne sait pas ce que c'est qu'une valise (pour lui!), il ignore le sac, méprise la musette et ne veut pas entendre parler d'un paquet quelconque, fût-il minuscule.

Il voyage sans rien! oui, *sans rien*... pas même une canne ou un parapluie.

Rien dans les mains!... attendez!

Le voyant le premier jour sur le quai de la gare, allègre et délesté, je lui dis :

— Ah! tu ne perds pas de temps pour t'installer, toi! tu as déjà mis tes affaires dans ton compartiment?

— Quelles affaires ?

— Eh bien, mais... ta valise! ton sac, que sais-je?

— Un baluchon ! Ah ! la la ! jamais de la vie

— Comment, tu n'as rien avec toi ?

— Rien de rien.

— Tu blagues !

— Tout est dans ma mallette de théâtre. J'y prends chaque soir ce dont j'ai besoin le lendemain.

— Non !

— Venez voir !

Croyant à une plaisanterie, je vais m'en assurer. C'était la vérité, il avait marqué sa place avec *son kodak!!* car, en fait de bagages portatifs, Larège, pour une tournée de cinq mois, avait en tout et pour tout un kodak !

— C'est inouï, lui dis-je ahuri !

— Je suis pratique.

— J'entends bien, mais... ta chemise de nuit, par exemple ?

— Sur moi.

Larège voyageait avec une chemise de nuit, à laquelle, pour le jour, il adaptait col et manchettes.

— Ton rasoir, ton cuir, ton peigne...

— Dans la poche droite de mon veston. Les voici.

— Ta brosse à dents, à cheveux...

— Dans la poche gauche... les voilà.

— Ton savon ?

— Dans mon portefeuille.

— Ta lime ?

— A mon canif.

— C'est crevant !

Et Larège abaissant la voix :

— Ce qui serait encore plus crevant pour moi, ce serait d'avoir à porter une valise, étant donné qu'à partir de demain, probablement, j'aurai les affaires de Mariette à trimballer. Ça ferait trop.

. . . .

J'avoue que mon coin en fut bouché !

Quant à son énorme kodak dont il se bandoulièrait le dos, il nous promit de nous montrer à la fin de la tournée une série de vues qu'il prendra au fur et à mesure que les sites, les panoramas en vaudront la peine. Nous verrons s'il tient sa promesse.

Larège est prodigieusement ingénieux.

D'abord, il s'est confectionné un petit appareil

— très simple mais il fallait le trouver ! — dont la vue ahurit tous les voyageurs qui montent dans son compartiment. Essayons de l'expliquer : c'est tout bonnement une petite planchette de cinquante centimètres sur vingt environ, aux quatre coins de laquelle passe par quatre trous une corde. Ça en ferait donc deux à droite, deux à gauche, si les deux cordes de chaque côté, se rejoignant à mi-hauteur, n'en constituaient que deux en tout. A leur extrémité, se trouve un crochet qui, adapté à la barre du filet à bagages, donne à l'appareil l'aspect exact d'un trapèze minuscule ou mieux d'une balançoire lilipu-tienne. Et Larège, fier de sa trouvaille estomaquante, jouit de son succès auprès des voyageurs baba.

Alors, sans en avoir l'air, en moins de cinq minutes, Larège fait la démonstration pratique de son petit truc. Tour à tour, il s'accoude pour fumer sa pipe, dispose sur la planchette son journal, ce qui lui évite de le tenir et enfin, s'installe pour dormir.

Cette invention n'est pas sa seule trouvaille. Il a également assemblé deux planches (il était

destiné aux planches) moins longues mais plus larges qui, munies de deux charnières, se replient l'une contre l'autre. Un morceau de drap vert tapisse à l'intérieur les deux planches, et c'est là-dessus que les amateurs cartonnent une forte partie de la journée.

Larège est un bon bougre. Il a des colères soudaines qui durent exactement trois minutes et se terminent par cette phrase philosophique mâchonnée dans un sourire :

— Et puis, je serais bien bête de me faire de la bile !

Comme artiste !... mon Dieu ! comme artiste, Larège... est un excellent régisseur. Et naturellement, il est fou de théâtre — on se demande pourquoi, car il n'y a vraiment pas trouvé grande satisfaction ! — N'importe, si l'on parle devant lui de supprimer dans une pièce un rôle inutile, Larège dit aussitôt :

— Pourquoi? je le jouerai bien, moi !

Il a tort d'ajouter « bien ».

Un jour, un de ses amis, rédacteur du *Murmure de Barbezieux*, lui ayant consacré un bel article, il en acheta plusieurs exemplaires et s'em-

pressa d'en coller un... sur son carton à chapeau — déjà orné de son portrait-carte postale.

Et si on le blague de pousser jusque-là l'amour de la réclame :

— C'est, dit-il, afin qu'on me rapporte ce colis, s'il s'égare en route !

La vérité est que l'amour-propre de Larège est chatouillé jusqu'aux moelles (1) lorsqu'il voit quelqu'un lire le dithyrambe. Seulement, il a bien fait d'avoir avec lui un stock de photos et d'articles parce que ses farceurs de camarades s'amusent continuellement à les lui déchirer. Cet âge est sans pitié !

Larège est un travailleur, on ne peut le nier, et s'il ne reste jamais inoccupé, c'est bien de toute justice. Comment d'ailleurs se trouverait-il sans engagement ? A peine si celui de l'hiver est signé, qu'il s'inquiète de son prochain été. Il a du reste eu une idée qui n'est pas banale : lorsqu'il prévoit la fin d'une saison, il envoie à tous

(1) Je ne suis pas sûr qu'un amour même propre ait des moelles ? Je vais m'enquérir de la justesse de cette appréciation et vous fixerai à ce sujet, lors de notre première rencontre.

les directeurs et à toutes les agences, sous bande à un centime, sa carte ainsi libellée :

LARÈGE
RÉGISSEUR-UTILITÉ
est libre tout de suite
Belle garde-robe.

Quel imprésario y résisterait ?

Trouville. — C'est la série des catastrophes ! Celle d'aujourd'hui est infiniment moins funèbre que celle d'hier ; en revanche, elle a également un côté comique qui côtoie le cocasse.

Notre brave duègne possède une petite nièce qui n'a jamais vu la mer. Ses parents, profitant de l'occasion, ont demandé à la tante, puisqu'elle se trouvait hier à Honfleur, de vouloir bien s'en charger pendant cette journée.

Par économie, tante et nièce choisirent un hôtel de huitième ordre.

Ce matin, la petite reprenait le train pour la

rue d'Aboukir où l'air est incontestablement moins pur que sur la plage normande et repartait avec nous. En voyant ma pensionnaire arriver, que dis-je, se traîner à la gare, sa mine défaite me frappa. Je m'informe de sa santé. Elle me répond que dans l'auberge de rouliers où elle était descendue, l'effroyable nourriture qu'elle avait absorbée la rendit si malade qu'elle faillit étouffer cette nuit dans sa chambre-placard.

Il y avait à peine un quart d'heure que nous roulions, lorsque, assis en face d'elle, je la vois pâlir et verdir affreusement. Effrayé, je lui demande :

— Qu'as-tu?

— Mais, au lieu de me répondre, la pauvre femme se penche à la portière et...

Rien jusque-là que de tout simple et de très naturel, mais où la chose devint épique, hilarante, c'est lorsque notre infortunée camarade nous cria, d'une articulation défectueuse :

— Mon râtelier!... mon râtelier!...

Et se penchant à croire qu'elle allait filer par la fenêtre, elle parvint à s'emparer de l'indispen-

sable appareil dentaire qui, miraculeusement, chevauchait le verrou de la portière.

Houlgate. — Le mari et la femme se promènent devant le casino où je me trouve par hasard, et j'entends cette suave réflexion :

Lui. — En somme... c'est une plage... de vacances.

!!??!!

Villerville. — C'est tout petit, tout petit. Et il y a une grande fête! en l'honneur du baptême d'un canot de sauvetage... Petite cérémonie religieuse sur la plage... sorte de procession en mer. Voilà pour la matinée.

Dans la journée, mât de cocagne, courses en sac, jeux divers.

Le soir... on oublie qu'il y a théâtre. Moi, je n'oublierai pas le baptême.

Cabourg. — Non ! c'est enrageant ! J'ai dépensé beaucoup d'argent en publicité : je crois vraiment ne pas avoir lésiné sur la réclame, affiches, programmes, prospectus distribués à domicile, papier buvard à la poste, que sais je! eh bien, c'est

insuffisant. Tout à l'heure, comme je me promenais sur la plage, je rencontre un de mes amis, boursier parisien, très à la coule, débrouillard, tout à fait dans le mouvement.

— Tiens ! vous ici ! me fait-il.

— Dame !

— Vous venez vous reposer ?

— Moi ? me reposer ! quelle ironie !

— Est-ce que vous allez jouer, un de ces soirs ?

— C'est fait.

— Quand ça ?

— Hier soir.

— Non.

— Tenez.

Et le retournant un peu, je lui montrai un piquet-écriteau au beau milieu des planches qui longent le Casino et sur lequel s'étalait ma caricature... visible du Havre ! Non ! Non ! C'est irritant ! il faudrait mettre sur chaque pavé : « Ce soir — un tel — au Casino » et encore il y a des gens qui vous répondraient comme excuse de leur absence :

— Oh ! vous savez ! moi ! je ne sors qu'en voiture !

La Roche-sur-Yon. — Nous aurons du monde, ce soir ?

— Je ne crois pas.

— Pourtant, avec cette pluie...

— Raison de plus, on ne sort pas de chez soi.

La Rochelle. — Les tournées pullulent ! Il en sort de tous les coins ! Le moindre petit acteur sans talent ni notoriété raccole dans les cafés de cabots des phénomènes invraisemblables, monte à la six-quatre-deux une imbécillité innommable (afin de n'avoir même pas de droits d'auteurs à payer), s'intitule « de l'Odéon » sur ses affiches où son nom s'étale en lettres de vedette, et aïe donc, en route !

Alors, il arrive... ce qui m'advint, ce soir.

La semaine dernière une troupe de malfaiteurs est venue jouer (!) une ânerie infâme. Le public furieux a hué, cassé les banquettes et s'est retiré, jurant bien de ne plus refiche de sitôt les pieds au théâtre. Il était clair que la première tournée qui passerait trinquerait.

C'est moi qui suis passé !

Comment sortir de ce dilemme :

Si on vient après une bonne tournée qui a fait de l'argent... on n'en fait pas; et si on s'amène à la suite d'une mauvaise... on se fouille!...

Beaumarchais parle de la journée des tapes! Qu'est-ce qu'il dirait, si vivant de nos jours, il imprésariotait!

Rochefort. — Ce soir, dans un casino-baraque, le pitre qui donne son bénéfice m'enlève le peu de public qui vient au théâtre, l'été.

Poitiers. — Le directeur du Théâtre Français de Bordeaux où je dois donner trois représentations vient me voir ici... pour m'apprendre simplement que je ne puis jouer chez lui, la municipalité s'opposant à ce qu'on ouvre le théâtre avant qu'on y ait pratiqué de nouveaux dégagements en cas d'incendie.

Le pilon du Creusot me tombant sur la tête ne m'eût pas plus accablé que cette nouvelle.

— Comment, depuis le douze vous savez cela, puisque mes affiches étant arrivées, ce jour-là, vous vous êtes opposé à ce qu'on les placardât, et au lieu de me prévenir immédiatement, vous

attendez l'avant-veille de ma représentation ? Vous me devez le dédit de 500 francs stipulé entre nous, et ce n'est fichtre pas cette somme qui m'indemnisera de la perte que vous me faites subir.

— Ce n'est pas ma faute, il y a cas de force majeure. J'aurais bien préféré que vous jouiez, puisque nous partagions la recette.

— Ça ne me suffit pas votre regret. C'est le dédit ou nous plaiderons.

— Je réfléchirai, me dit l'individu et, à votre passage à Bordeaux, je vous rendrai réponse.

. . . .

Ainsi, Bordeaux !... Bordeaux sur qui je comptais pour me rattraper un peu, oh ! très peu ! Bordeaux où j'étais heureux de jouer et où certainement j'aurais eu du monde, Bordeaux enfin, mon ultime espoir, me ratait !

Châtellerault. — Ayant augmenté sans faire attention le prix du parterre de 25 centimes, le public a regimbé :

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? ils veulent nous exploiter ? nous n'irons pas.

. . . .

Ils se sont tenu parole.

On sait sans avoir eu besoin pour cela de faire son service militaire, que lorsque, à la caserne, le capitaine admoneste le lieutenant, celui-ci réprimande le sous-lieutenant, lequel attrape le sergent qui, à son tour, engueule le caporal.

Il faut toujours faire passer sa colère sur quelqu'un ou quelque chose. Les femmes, à cet égard-là, font vivre les marchands de porcelaine.

Eh bien, lorsque je suis mécontent d'une gaffe, je la reproche à Ramey qui enlève Larège, qui rabroue Mariette, laquelle ne sachant à qui s'en prendre, ronchonne :

— Sale tournée ! il pleut tout le temps !

D'ailleurs, chaque fois que Larège écope (au théâtre, le second régisseur partage avec le souffleur le doux monopole des rebuffades), Mariette, en compatissante et charitable amie, en prend de la graine.

En la rudoyant, Larège agit mal, très mal. D'abord, parce qu'il ne faut jamais se mettre en

colère même avec une rosse, dit le poète indien, et qu'ensuite, Larège devrait baiser la trace des pas de Mariette. On ne peut, si on ne l'a vue à l'œuvre, se douter de la tendresse, de l'affection maternelle et du dévouement canin que Mariette lui a voués !

Aussi, dès qu'ils arrivent dans une ville, à peine le train a-t-il stoppé en gare, que Mariette saute de son wagon et se précipite en courant comme une folle à l'hôtel réputé le meilleur marché ! Elle ne s'y rend pas, elle y bondit dans la crainte d'y être devancée par un camarade qui connaît aussi le tuyau. Et alors, en bonne ménagère marchandeuse, elle tient à la patronne ce raisonnement qui produit presque toujours son effet :

— Madame, nous sommes deux, mais comme nous ne dînons pas, vous nous défalquerez ce repas du prix de la journée.

Ils ne dînent pas pour trois raisons. La première : par économie ; la seconde : parce qu'ils déjeunent copieusement ; et la troisième : parce que, pendant le spectacle, ils bouffent ce qui reste du festin du deuxième acte.

Quelquefois, Mariette qui a plusieurs tours dans son sac en sort un qui n'est pas sans saveur.

Quand elle est sûre qu'il y aura de la place pour plusieurs à son modeste hôtel, elle dit à ses copains :

— Mes enfants, je connais très bien les gens qui tiennent l'*Hôtel du Haricot Bleu*. C'est toujours là que je descends... ils me font des prix non seulement d'artistes, mais d'amis. Donc, si vous n'avez pas de raison particulière pour aller ailleurs, je me charge de vous les faire avoir, ces prix-là. Ça va ?

— Ça va !

— Eh bien ! il est inutile de vous presser, je passe devant pour négocier l'affaire. Venez tout doucement.

Et elle se carapatte au *Haricot*, ne se souciant pas que les autres entendent son petit dialogue avec la tenancière :

— Chère madame, je vous amène cinq personnes. Le prix de la journée chez vous, c'est toujours... sept francs ?

— Non, neuf.

— Ah!... tiens! mais au mois de septembre, vous m'avez pris...

— Neuf francs. Ça ne change pas.

— Ah! oui, oui... vous avez raison! je me souviens, maintenant! Vous m'avez dit : neuf francs pour vos camarades et sept francs pour vous, qui me les amenez.

— Ah! je ne me souviens plus!...

— Si, si... j'ai encore votre dernière note... (Elle fait mine de la chercher dans sa robe, mais ne la trouve naturellement jamais.)

— Ça m'étonne, reprend l'hôtelière un peu décontenancée, enfin... si vous assurez...

— Alors, entendu, s'pas? neuf francs par jour par personne, pour mes trois camarades, et... douze francs pour mon ami et moi.

— Mais...

— Oui, nous n'avons qu'un lit!

— Cependant...

— Ah! voici ces messieurs...

Et rompant les chiens, Mariette, la voix autoritaire, distribue les numéros des chambres.

Comme les rôles qu'elle a à jouer dans le spectacle ne l'éreintent pas précisément — une

bonne, dans le lever de rideau et une femme de chambre, dans la grande pièce — Mariette aide Larège dans ses fonctions, car souvent ce brave garçon un peu hannetonier s'affole, sue sang et eau si l'accessoiriste local ne lui donne pas exactement ce qu'il a demandé.

Alors, il est touchant de voir, aux entr'actes, Mariette maquillée, gentille en dépit du tablier bleu qui ceint sa fine taille, apporter sur la cheminée en bois marmoréen une grosse pendule en carton et des vases de même métal, pendant que Larège indique au tapissier indolent, les endroits où il doit placer les meubles.

Un soir, la coquette lui a dit :

— Tu es tout de même joliment bête de t'esquinter comme ça, au milieu de la poussière...

Mais Mariette, sèchement :

— Ça m'amuse.

Il est vrai que la femme de Sganarelle trouvait plaisir à être battue, ce qui est infiniment plus douloureux que de déposer sur la table du deuxième acte, de quoi écrire et un timbre électrique.

. . . .

Angoulême. — Ah ! au moins, ici, on a l'air gai. Tout le monde est content, les visages sont heureux. Serait-ce la joie d'applaudir la troupe parisienne qui met ainsi les cœurs en liesse ?

Non, si tout le monde est excité à ce point, c'est que c'est *précisément* aujourd'hui que le régiment qui garnisonnait jadis ici revient, couvert de gloire, d'une expédition coloniale, et dame ! le pays leur prépare un accueil, une de ces réceptions à nos pauvres pitous !

On m'engage fort à ne pas jouer... c'est tout de suite rassurant. Je joue... et la musique militaire aussi. Après une retraite aux flambeaux suivie en chantant par tous les habitants, il y a eu sérénade toute la soirée sous les fenêtres du *Cercle des officiers* situé juste en face de l'entrée des artistes. Quelle ironie!

. . . .

Ah ! il y avait un monde *derrière* le théâtre !

Bordeaux. — J'arrive ici. Le directeur, sur ma demande télégraphique, est à la gare.

— Voulez-vous, lui dis-je, m'indemniser du dixième environ de ce que vous me faites perdre,

me donner 300 francs, alors que mon dédit porte 500 ?...

— Non.

— Bien. Nous plaiderons.

Je fais constater par huissier que nous sommes tous là et que si nous ne jouons pas, c'est de la faute de cette fripouille de tenancier, et je confie cette affaire à un avocat nommé Lacouyade (!).

— Monsieur, expliquai-je à ce disciple de Berryer, ce procès n'est pas compliqué. Veuillez simplement dire au tribunal que je ne reproche pas à ce bougre de ne pas m'avoir laissé jouer chez lui, parce que, naturellement, il se retrancherait derrière la défense qu'il reçut de la municipalité d'ouvrir le théâtre : *cas de force majeure*, mais vous entendez bien, je lui réclame le dédit prévu, uniquement parce qu'il ne m'a pas prévenu à temps et me cause ainsi un préjudice considérable. Vous avez saisi ?

— C'est compris.

Sur ces entrefaites, le directeur du Grand Théâtre ayant appris ma situation, m'offre de me louer sa merveilleuse salle, ce que j'accepte avec empressement, bien que les frais de cet immense

théâtre fussent considérables, que la scène soit exagérément trop grande pour un petit vaudeville comme le nôtre et qu'enfin je n'aie vraiment pas le temps de faire de la publicité profitable. Le premier soir, chambrée discrète. C'était un samedi et, ce jour-là, les cinq sixièmes des Bordelais se carapattent à Arcachon et à Royan.

Le lendemain, la presse girondine ayant été dithyrambique, je fais, malgré la modicité des prix — tarif estival — une recette véritable, la première depuis mon départ de Paris. Enfin ! Mon entourage alors me conseille de continuer, de battre le fer... de profiter de la veine qui montre le bout de son nez, etc., etc. Je prête une oreille, je bats le fer... je profite de la veine qui montre le bout de son nez, je joue et... je perds dans cette seconde soirée-là, ce que j'ai encaissé à la première !

. . . .

Je conserve de ces infortunées représentations au Grand Théâtre, de Bordeaux, un souvenir palpable — en plus de l'autre.... l'immatériel — c'est tout simplement un reçu trouvé dans l'énorme paquet des factures que j'ai eu à acquit-

ter pour ces deux soirées. Il est ainsi rédigé : *Reçu dix francs pour le calorifère des lieux*, et ces trois jours-là, il eût été fou d'allumer le moindre feu — on s'en est bien gardé d'ailleurs — car il fit une de ces chaleurs comme Bordeaux en a la spécialité, quand il n'y pleut pas, une chaleur à faire pousser les asperges entre les pavés !

Libourne. — Jouant un jour de plus à Bordeaux (hélas !) j'ai dû télégraphier avant-hier, ici, qu'on fasse faire et apposer des bandes sur les affiches, prévenant le public que, vu le grand succès de *Soleil d'Or* au pays du poète Ausone (violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge), la représentation du plus grand succès comique de l'année était définitivement remise à aujourd'hui.

J'avais tout lieu de croire que le motif de cette remise ne pourrait être qu'une excellente réclame et nous ferait encaisser, sinon le maximum, — ne songeons pas à l'impossible — du moins une recette fort honorable, d'autant que Libourne n'étant qu'à 41 kilomètres de Bordeaux, on sait tout de suite ici ce qui s'est passé

là-bas, grâce aux journaux. Ah ! bien, ouiche ! En arrivant, le concierge du théâtre me dit :

— Vous savez que personne ici n'a coupé dans votre prétexte, vous auriez dû trouver autre chose. Je serais étonné s'ils venaient !

. . . .

Et le concierge ne fut pas étonné.

Périgueux. — Personne ici, ce soir, parce que la troupe qui nous a précédés, non seulement était exécrable, mais vraiment dépassait les bornes du sans-gêne permis. En effet, il faisait si chaud, me dit-on, que tous les artistes ont joué en bras de chemise !... le public a vu qu'on se fichait de lui.

. . . .

Il est perspicace le Périgourdin !

Voici presque deux mois et demi que je suis en voyage, seul au milieu de charmantes petites camarades et jusqu'à ce jour, j'ai vraiment trop observé le sage conseil des pancartes au Salon de peinture : Regardez, mais ne touchez pas !

Il est vrai que depuis notre départ, cette vie nouvelle pour moi et les multiples préoccupations qu'entraîne nécessairement avec soi l'entreprise d'une tournée dramatique m'ont laissé trop peu de loisirs pour songer au flirt. Songeons-y.

Suivant l'ordre de l'affiche, je vais m'occuper un peu de ma jolie partenaire Jeanne d'Amboise. Cela, d'ailleurs, me sera facile. Nous sommes tous les deux en tête à tète toute la journée, étant seuls de la troupe à voyager en première classe. Jusqu'ici j'avoue que nous n'avons jamais parlé « sentiment ». Je n'y pensais pas.

D'Amboise ayant fait de sérieuses études, passé ses examens, obtenu tous ses brevets, sa conversation est fort agréable. Elle sait par cœur des poèmes médiévaux... je ne tiens pas à ce qu'elle m'en dise, mais elle en sait. Je dois dire qu'elle ne bas-bleuïse pas pour un sou. Elle a des idées très personnelles, des aperçus sur la vie très curieux et nous sommes presque toujours en communion d'esprit. Je crois que nous nous entendrons.

Saintes. — Ce n'est plus moi seul qui ai failli être arrêté, c'est nous tous, et la chose est trop crevante pour ne point la noter ici.

Le capitaine de la gendarmerie monte ce soir sur le plateau promener sa prestance uniformée et plastronner devant ces dames. A lui seul, il encombrait le couloir des loges. Je lui fais dire par Larèje que sa présence en cet endroit où il n'avait que faire gênait beaucoup les comédiennes, que son service ne l'obligeant pas à demeurer dans cette partie du théâtre les artistes lui sauraient gré de « diriger ailleurs ses pas ». Mon Pandore se retire en fronçant les sourcils, mais je vois bien à la façon lente et maussade dont il exécute son mouvement tournant, qu'il ne nous pardonnera pas de l'avoir ainsi, « aux yeux des belles », obligé de battre une retraite piteuse.

Le sale bougre, en effet, avait manigancé une petite vengeance pas ordinaire. Ce matin, comme nous arrivions devant la gare, nous disposant à partir vers des rivages plus productifs, nous entendons derrière nous : pa ta pan ! pa ta pan ! pa ta pan ! et au milieu d'un nuage de

poussière... quatre gendarmes à cheval apparaissent, majestueux et imposants.

Mon bonhomme galonné saute de sa monture et, solennel, vient à moi :

— Montrez-moi votre passeport, me dit-il sur un ton de commandement — il n'en aurait pas pris un plus brusquement sévère pour parler au plus gredin des apaches.

— Je n'en ai pas et n'en ai nul besoin pour jouer la comédie.

— C'est bien, veuillez me suivre avec vos camarades.

Je me retourne vers ceux-ci :

— Ne bougez pas ! Je reviens. Ce ne sera pas long.

Je parlemente avec véhémence et avec... cette rosse qui pour un peu nous aurait tous fait coller à la boîte, si la Providence, sous les espèces du député de l'endroit venant prendre le même train que nous, ne m'avait reconnu et tiré d'embarras.

Mont-de-Marsan. — Ah ! ici, ils ne sont pas comme à Châtellerault ! Les idées changent avec

le quartier. Par suite d'une erreur qui ne semblait pas importante et qui, hélas ! a importé, le coût de la place de seconde galerie pour ma représentation est inférieur de 25 centimes au prix ordinaire de ces places, les soirs de tournées, ce que voyant, le public s'est dit en chœur :

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là !... pour jouer à ce tarif de purotin ?... troupe de raccroc...

. . . .

Et ils ont boudé le théâtre.

Pau. — Le patron d'un café-concert local est venu ce soir « entendre la troupe parisienne », je lui demande :

— Ça marche-t-il, vos affaires?...

— Heu, heu...

— Vous n'êtes pas content ?...

— Si, mais c'est dur; ici, les femmes sont usées tout de suite, au bout de huit jours, on n'en veut plus. Chaque semaine, il faut changer le bétail !

Dax. — Dax est certainement une des plus

mauvaises villes pour le théâtre... l'été, tout au moins. Les Dacois (1) restent indifférents aux spectacles dramatiques, les rhumatisants ne pensent qu'à leurs bains de boue — et assis — toujours est-il que sur dix tournées qui passent de juin à septembre en cette arthritique cité, il y en a certainement neuf contraintes de faire relâche.

Comme ma réputation et le renom, cependant éblouissant, de *Soleil d'Or*, n'ont pu vaincre l'apathie des habitants et des goutteux, j'imite mes camarades et décide de rendre la modique location. Rendre l'argent! Quelle chose foncièrement pénible. D'abord, l'opération en soi est affligeante; de plus, ça jette un certain discrédit sur la troupe obligée de rebrousser ainsi chemin, de cesser le combat, faute d'... adversaires; ensuite, le malheureux imprésario en est régulièrement de sa poche, car il a non seulement à débourser les frais de théâtre, mais encore à rendre toujours plus qu'il n'a reçu... certaines personnes venues à l'œil ayant la délicatesse en repassant

(1) « Dacois » prend-il un *c* ou un...? J'aime mieux supposer que le Dacois prend un *c*.

au contrôle de réclamer un argent qu'elles n'ont pas donné.

Comme à l'idée de tout cet aria, je paraissais soucieux, la concierge du théâtre me dit — c'est toujours, dans les petites villes, la concierge du théâtre qui est chargée de la location :

— Laissez-moi faire, j'ai l'habitude.

Bayonne. — Non ! j'avoue que jamais je n'aurais deviné celle-ci ! Il paraît qu'en voyant sur les murs mes affiches coloriées, les habitants ont cru, d'après le titre de la pièce, à une maison d'électricité qui faisait de la réclame pour une nouvelle ampoule à lumière intense.

— On ne sait pas qu'il y a théâtre, ce soir, me dit un garçon de café !

Auch. — Dig ! din ! don !... dig ! din ! don ! Nous arrivons, salués par un carillon infernal ! Informations prises, ce n'était pas pour nous... je m'en doutais bien un peu, mais à cause des premières communions qui ont lieu aujourd'hui et répandent des taches blanches et virginales par toute la ville.

. . . .

Il va sans dire que les parents de toutes ces jeunesses sont restés attablés, ce soir, en famille, et ne sont pas venus se chauffer aux rayons cependant attiédis de *Soleil d'Or*.

Sans ombre d'immodestie, je peux fort bien m'avouer — personne ne m'entend ! — que je ne déplais pas à Jeanne d'Amboise, mais Jeanne d'Amboise est-elle bien la femme qu'il me faut ? C'est une sentimentale en diable ! si son boursier d'ami lui passe ses caprices, satisfait ses envies, comble ses désirs, il est loin, hélas ! de réaliser son rêve, de pourvoir à son besoin d'idéal. Seulement, voilà... moi, je ne suis pas né troubadour et n'ai jamais eu le loisir d'apprendre la guitare... même avec la douce perspective de n'en jouer que sous les balcons. D'autant que de nos jours, quelqu'un qui s'aviserait de sérénader dans la rue sans permission préfectorale, risquerait fort d'aller coucher au poste. Puis, les accents lyriques seuls la touchent, il faut lui

écrire en vers ! et dame ! mon Pégase se nomme Haridelle.

Enfin, le plus profond mystère serait obligatoire afin que son ami ignore ses petites escapades.

. . . .

Non, décidément, trop compliqué pour moi ! Je vais terminer l'entretien en queue de poisson, si j'ose lancer cette expression !

Castelnaudary. — Il est incontestable que dans le Midi, si les gens ont leur franc-parler, ils ont aussi leur gras-parler.

Au troisième acte de *Soleil d'Or*, bien que nous soyons en plein vaudeville, il y a une petite scène, oh ! bien courte ! où pendant deux minutes les personnages sont sérieux et c'est ce moment qu'a choisi un spectateur — nullement apparenté aux descendants de Lauzun — pour égayer l'assemblée.

Comme Verville pressait d'Amboise de répondre :

— Mais dites un mot, au moins... un seul... un Chaurien lui cria :

— Dis-lui : ....Flûte !

Tarbes. — Un comble! Ici, les habitants ont été effarouchés par le titre de notre pièce!... *Soleil d'Or* les a intimidés!!!

Réfléchissez donc! si les demoiselles de Tarbes allaient se déniaiser! *Soleil d'Or!* ça doit vouloir dire quelque chose d'indécent!

Parions que dans ce cas, Soleil veut signifier Lune.

Aussi, le perruquier m'ayant demandé si j'avais eu à cette soirée beaucoup de Tarbais, je lui ai répondu : pas énormément.

— Et des Tarbaises?

— Tarbaises... presque pas!

Capvern. — Il y a des gens qui raisonnent comme des...

Ainsi, ce casino est un jouet d'enfant; vous croyez peut-être que vu son exiguïté, les sièges y sont petits afin d'être nombreux, non, ce serait logique; on a au contraire collé des *fauteuils* d'une dimension extraordinaire. C'est évidemment très commode pour les gens qui veulent dormir, mais il y a parfois des spectateurs qui ne vont pas passer leur soirée au casino uni-

quement dans l'intention de piquer un chien.

Généralement, la troupe ordinaire fait des recettes qui oscillent entre 110 et 120, nous, nous avons fait 671 francs, les patrons n'en reviennent pas — moi non plus, je n'y reviendrai pas.

Agen. — Ce soir, il y aurait eu quelques spectateurs dans la salle, s'ils n'avaient été renvoyés par le contrôleur local qui disait à chaque arrivant et sur le ton le plus compatissant :

— Ah ! nous n'avons pas de veine, ce soir, notre pauvre Étoile est enrouée !

. . . .

Et le public, imitant ainsi les étoiles, fila !

Depuis mon infructueuse tentative auprès de d'Amboise, j'ai tourné mes regards vers Millançay !

Millançay, d'ailleurs, n'est point tant à dédaigner. Jolie et gracieuse au possible, elle possède l'élégance discrète que j'aime.

A dire vrai, elle est bien un peu pâlotte et cette pâleur aristocratique ne cache-t-elle pas tout bonnement de l'anémie ? peut-être même de la chlorose ? Ses lèvres, si elles n'étaient point vivifiées par le carmin, seraient effroyablement blanches. Mais de quoi, diable, allons-nous là nous mettre en peine ! Au surplus je ne me vois pas bien déléguant un médecin à cette jeune personne avec mission délicate de l'ausculter à fond pour savoir si, oui ou non, elle est bonne pour le service.

Ce sont là détails négligeables ! Non, la chose qui peut-être empêcherait nos atomes crochus de se crocher, c'est son air perpétuellement... éthéré qui va si peu à mon genre de beauté.

Je n'aime que la simplicité et, comme dirait Ramey, j'ai bien peur de n'être pas fadé avec une femme qui dit d'elle-même entre deux soupirs : « Je promène une âme endolorie par la rupture récente d'une longue liaison !... Aussi, foin des amours éphèmères, des caprices passagers, moi, lorsque je me donnerai, ce sera pour toujours !... »

Toujours !... c'est peut-être un peu bien long pour moi !

Cahors. — Ce soir, à la table d'hôte, j'ai passé un bon moment. Ah ! oui, certes ! Deux types, un gros et un maigre, causaient entre eux et ils causaient de façon à être entendus à Dunkerque. Le gros, méridional plus que le Midi, et le maigre... représentant de commerce.

— Comment ! vous allez de Cahors à Tarbeuss (Tarbes) ?

— Oui.

— Mais il faut vingt heures !

— A pied, peut-être !

— Non, en voiture !

Montauban. — J'ai lu dans un modeste café, où pour me distraire un moment j'étais entré faire une partie de dominos avec Verville, cette mention pancartée qui fleure son vieux temps :

Payez avant de sortir en grains ou en argent ou bien restez chez vous !

Je n'avais pas de grains sur moi, j'ai payé en argent.

Carcassonne. — Dans *l'Amour veille*, la délicieuse comédie de mes spirituels amis de Flers et

Caillavet, le doux Ernest dit à la fin de la pièce :

— Il m'arrive tellement d'embêtements que ça devient une espèce de plaisir !

Je pourrais absolument rééditer cette phrase en me l'appropriant. Depuis mon départ, la série n'a pas été interrompue une seule fois !

Voici la 86e ville que « je fais », pour employer la locution de l'artiste-tourneur, eh bien, c'est la 86e tuile qui me tombe sur le crâne.

Jamais je n'aurais cru, certes, qu'il pût y en avoir autant de différentes ! Ça devient vraiment très intéressant, et lorsque j'arrive dans une ville, je suis intrigué de connaître la forme, la couleur, le genre, le poids du moellon qui va me dégringoler sur l'occiput.

Ici, une épidémie ! Je n'avais pas encore eu ça ! Deux paysans des *environs* sont morts de la fièvre typhoïde, certains prononcent le mot « choléra »... On fuit la ville. Les gens chic sont aux eaux, les bourgeois à la campagne. Bref, il n'y a plus que les petzouilles qui gîtent actuellement à Carcassonne. On me conseille, le soir, de ne pas jouer. Je n'écoute pas... et j'ai tort.

On ouvre les bureaux, on fait trente francs.

Furieux, je dis : Zut ! rendez l'argent, nous ne jouons pas !

— Comme ça, pensai-je, je ne perdrai pas beaucoup.

Va te faire fiche, on rend *quarante-huit francs !* Des farceurs entrés à l'œil par la porte de communication qui donne accès de la scène à la salle ont demandé d'être remboursés. C'était inévitable. Et aïe donc ! avec mes frais de théâtre qu'il a naturellement fallu payer et les cachets de mes artistes que j'ai été non moins obligé de régler, j'en suis en plus de deux louis.

. . . .

P.S. — La patronne de l'hôtel qui m'abrite, pressentant sans doute ce qui arriverait, m'a posé tantôt cette question simplement monumentale :

— Dites-moi, si vous faites relâche, *est-ce que vous dînerez tout de même ?*

Limoges. — Au foyer des artistes, je lis cet *avis important :*

« L'accès de la salle est absolument interdit au personnel pendant les répétitions. Ordre de la Mairie. »

J'aime à croire qu'à la mairie, on a dû afficher : « Défense de fumer dans la salle des mariages. Ordre du directeur du théâtre. »

. . . .

Revenons aux choses, hélas ! trop sérieuses : Ce soir, les journaux nous l'apprennent... à défaut de la foule énorme (les environs ont donné !) qui circule dans les rues encombrées, en l'honneur d'une grande fontaine qu'on inaugure, œuvre d'un Limousin premier grand prix de Rome, illumination des monuments publics, feu d'artifice, retraite aux flambeaux.

Comme je me désespère — et il me semble qu'il y a de quoi ! — on me dit sans conviction :

— Qu'est-ce que ça fait ? La retraite aux flambeaux ! on la voit passer, mais on ne la suit pas... il n'y a que les gamins qui font ça !

. . . .

Ils l'ont tous suivie, les gueux !

Toulouse. — J'aurais dû m'en douter, le pays des chanteurs !

Ce soir, au théâtre du Capitole, débuts d'une jeune Toulousaine qui vient de remporter un pre-

mier prix de chant et d'opéra-comique au Conservatoire de Paris où elle fut envoyée avec une pension servie par la municipalité de sa natale.

Elle chante *Manon* devant une salle archibondée et... pendant ce temps-là, *Soleil d'Or* brille seul... le public, lui, brille — par son absence!

Le Capitole! Quand un Toulousain prononce ce mot, on voit dans ses yeux luire la même flamme orgueilleuse que celle qui irradie au fond des prunelles du Marseillais parlant de la Cannebière! D'ailleurs, la jalousie est toujours latente entre les cassoulettistes et les bouillabaissiens!

J'ai remarqué cette anomalie étrange : à la porte du théâtre du Capitole, lequel est bêtement enclavé dans la mairie — les deux monuments n'en font qu'un — sont gravés dans le mur ces trois mots :

PAIX — CONCORDE — TRAVAIL

et au-dessous, sur le trottoir, des Toulousains, à l'élégance discrète, s'engueulent, se battent, pendant que d'autres dorment allongés!

A quoi sert l'inscription?

Comme vis-à-vis de Millançay, j'ai donc bien fait de ne me point trop avancer, de tâter le terrain — merci, serpent, de m'avoir prêté ta prudence ! — je n'ai pas été long à m'apercevoir que si je poussais plus avant ma pointe (oui, sous Louis XIV, ils appelaient ça une pointe ! Drôle d'idée !) j'aurais peut-être lieu de le regretter.

Cette personne n'est pas une femme, c'est une lectrice enragée, une « liseuse » inlassable !

On ne peut l'avoir une minute à soi, elle est toujours « en lecture » !

Non, elle a décidément trop lu, elle lit trop !

Elle me collerait, c'est certain, en me parlant d'un tas de gens que je ne connais pas ! dont je n'ai jamais entendu parler et dont elle sait jusqu'aux moindres histoires dans l'Histoire. Elle lit le matin, dans la journée, le soir, en wagon, à table, dans sa loge ! elle doit évidemment lire au lit !... alors ?...

D'autant que Millançay — est-ce une conséquence de sa suralimentation livresque ? — Millançay, très justement surnommée par ses camarades *la Rêveuse*, est toujours dans les nuages...

quand elle n'a pas le nez plongé dans sa lecture. Si on lui parle, elle ne vous répond pas ou vous répond deux minutes après et tout de travers. C'est ennuyeux. Il y a certaines circonstances dans la vie où on aime bien que la partenaire ne soit pas ailleurs, mais au contraire tout à ce qu'elle fait.

Castres. — Je ne veux pas barber mon lecteur en lui recommandant avant chaque trait méridional que je lui cite, de le lire avec l'accent, sinon la drôlerie perd sa plus grande saveur, mais je l'adjure de ne point oublier cette précaution.

Tout à l'heure, dans la salle des bagages de la gare, un employé du chemin de fer qui venait d'être bousculé par un autre, très âgé... se retourne, et, cherchant ce qu'il allait pouvoir lui dire, lui gasconne ceci :

— Dites donc, vous, hé!... vous êtes trop vieux... il faut vous changer !

Perpignan. — Au théâtre, un choriste local à un artiste qui venait comme deuxième régisseur, pour la saison.

— Vous n'êtes pas de Perpignan, vous?

— Non, je suis de Paris.

— Ah!... Ah! vous venez de Paris... pour être régisseur ici?...

— Oui.

— Eh bien, le théâtre... il est foutu!

— Comment?

— A Perpignan, nous n'aimons pas les étrangers.

Narbonne. — Décidément, lassé de jouer devant des salles désertes et de payer pour ça... (on se lasse de tout!) j'ai dit hier à Ramey :

— Narbonne! encore un patelin où je serais bien surpris de voir les gens se battre pour faire la queue. Commande 200 billets à demi-droit qu'on distribuera à profusion. Le théâtre doit contenir peut-être sept cents personnes, ce sera bien le diable si nous ne le remplissons pas.

. . . .

En effet, le soir, la salle a été pleine... mais pas ma bourse, aucun spectateur n'ayant payé le tarif plein. Tous sont entrés avec ces maudits billets. Je n'ai pas eu là une bonne inspiration...

il est vrai que sans ces « faveurs » ils ne seraient peut-être pas venus !... ah ! le théâtre !

Béziers :

— Ne cherchez pas la cause, monsieur ! c'est bien simple, s'ils ne sont pas venus ce soir, c'est parce que *l'Illustration* vient de donner *Soleil d'Or* la semaine dernière...

— Eh bien, mais... je croyais au contraire...

— Pas du tout ! du moment qu'ils connaissent la pièce, pourquoi voulez-vous qu'ils paient pour la voir jouer.

Décidément, je crois que Léa est bien le numéro qui me va !

De la gaîté, de la gaîté et encore de la gaîté ! aurait mieux fait de dire Danton !

Je crains même que la dose n'en soit un peu forte, mais bast? nous verrons bien ! pourquoi commencer par se plaindre et trouver que la mariée est trop belle ! J'aime encore mieux d'ailleurs son exubérance que la rêvasserie langou-

reuse de Millançay ou la distinction constipée de d'Amboise.

Elle au moins n'engendre pas la tristesse et puis... et puis, j'ai tout lieu de croire qu'à tous les points de vue avec elle... je ne m'embêterai pas !

Cette. — Je suis descendu au Grand Hôtel... ma chambre donne sur une cour vitrée ; elle n'a pas de fenêtre et pour y voir clair, il faut ouvrir la porte.

. . . .

On m'affirme que c'est le premier hôtel de la ville, le plus confortable.

Montpellier. — Nous jouons à l'Eden (ici, on prononce l'Edin).

J'ai lu sur la glace du foyer des artistes — foyer qui n'est autre que le couloir sous la scène, situation excellente pour recevoir toute la poussière que font tomber les acteurs en marchant — cet avis, en belle ronde :

Les artistes qui se serviront du souffleur seront à l'amende de 2 francs.

Je me demande alors pourquoi la direction n'économise pas les appointements de ce modeste employé. Il est vrai que ses appointements...

Nîmes. — Encore une chinoiserie de l'administration des Postes — qui depuis longtemps n'en est plus à les compter.

En arrivant au théâtre, on m'apprend que le facteur est venu à plusieurs reprises, ayant pour moi une *carte postale recommandée.* Il n'a pas voulu la laisser, puisqu'elle était « recommandée ».

Je vais à la poste, sans émotion, une carte postale ne devant pas m'apprendre une nouvelle si sensationnelle !

Là, on me demande d'abord de prouver mon identité ! Cette formalité accomplie, l'employé me dit :

— Cette carte est adressée en même temps qu'à vous à deux autres personnes, MM. X. et Y. Je ne puis donc pas vous la remettre, sans avoir la signature des deux autres personnes.

— Ah ! ah ! fis-je en me mordant la lèvre pour ne pas lui éclater de rire au nez. Seulement, voilà... il y a un petit malheur. Moi, je suis bien

à Nîmes, mais M. X. est à Honfleur et M. Y. à Paris.

— Avez-vous au moins, continue ce salarié sur un ton administratif, une déclaration de ces deux messieurs vous autorisant à vous servir seul de la signature sociale ?

— Hélas ! non ! mon pauvre monsieur... car, vous me croirez sans doute... il y a deux mois, quand je me trouvais avec mes amis, je n'ai pas songé qu'il pourrait m'arriver une lettre... que je n'attendais pas !

— En ce cas, je peux vous la montrer, mais ne puis vous la remettre. Et ce disant, il l'agitait au-dessus de sa tête, derrière le grillage qui nous séparait.

Trouvant que la plaisanterie avait assez duré, je demande à parler au directeur. Il n'y était pas, naturellement, mais je trouve un sous-ordre auquel je raconte cette ineptie.

Le sous-ordre revient au guichet, près de l'employé et me déclare :

— Vous pouvez la lire et même la copier, mais nous ne pouvons pas vous la remettre.

. . . .

Et il s'agissait tout simplement sur cette carte de *l'Argus* qui nous faisait ses offres de service, à propos d'une pièce de nous.

Beaucaire. — On sait l'habitude amusante — amusante pour les Septentrionaux — qu'ont les gens du Midi, d'employer sans cesse dans la conversation les passés définis et les imparfaits du subjonctif. Ce n'est point pour faire montre d'érudition et encore moins par pédantisme qu'ils usent de « ces temps » puisque, même dans le bas peuple, les gens s'expriment ainsi le plus simplement du monde. L'amoureux s'entretenant de sa douce fiancée dit volontiers à son interlocuteur, faisant allusion au coup de foudre ressenti lors de sa première rencontre avec l'objet de sa flamme : « Nous nous vîmes et nous nous plûmes. »

Mais ce sont là des paroles qui sitôt prononcées s'envolent... où vont les paroles et la fumée de tabac... vers les aviateurs — s'il en passe à ce moment-là !

Voici qui prouve que nos chers Sudiens ne font pas que parler de la sorte, ils écrivent de même. Exemple :

Un jour que le Rhône exagérait (le Rhône aussi!) en escaladant un niveau inatteint jusque-là, les Beaucairois, pour en garder le souvenir, firent peindre sur une arche du pont une grosse raie rouge à l'endroit où l'eau était venue, et au-dessus du trait cette phrase étonnante, en son laconisme :

ICI, LE RHÔNE VINT!

Arles. — Quelle animation sur les visages!

Quelle agitation dans les rues!

Quel mouvement dans la ville!

A quoi est donc due cette fébrilité?

Pourquoi cette bousculade autour des autobus et des tramways?

En quel honneur prend-on ainsi les voitures d'assaut?

Où vont ces gens?

Où courent-ils?

Notre représentation n'a cependant lieu que ce soir!

Que notre modestie se calme, Arlésiens et Arlésiennes (ô les jolies filles d'Arles!), tous, sans la musique de Bizet, se dirigent dans

la plus grande hâte vers la plazza de toros.

Hommes, Femmes, Filles, Enfants, Vieillards, tous s'y rendent en gesticulant comme des diables dans des bénitiers.

Il faut avoir assisté à une course de taureaux — c'est mon cas ! — pour se rendre compte de l'affolement, de l'enthousiasme insensé que suscite ce divertissement de bon goût !

Ce n'est pas avec plaisir que les amateurs délicats se dirigent vers ces abattoirs encore plus dégoûtants que les autres, c'est avec une rage sanguinaire !

Certes ! la vue d'un homme qui par sa seule adresse triomphe de la force brutale d'un taureau est chose intéressante en soi, mais bon Dieu de bon Dieu, contempler l'éventrement de pauvres chevaux qui n'ont rien fait pour subir ce martyre... ah ! pouah !

Bref, les Arlésiens ne diront pas, ce soir, au comédien : Bis ! mais en revanche, crieront au mâle de la vache : Bravo, toro !

Alais. — Nous jouons ici, au « Casino de l'Évêché ». Le titre de cet établissement m'effare.

Casino de l'Évêché ! Qui sait, il existe peut-être quelque part un monastère appelé « l'Abbaye du Kursaal ».

Pourquoi pas ?

Ce n'est d'ailleurs pas là la seule remarque qui m'ait fait sourire aujourd'hui...

Je suis descendu dans un modeste hôtel qui a cependant une riche clientèle de mouches. Elles ont laissé de leur passage, je dirai même de leur séjour, sur les biscuits de la salle à manger, des traces que les patrons doivent respecter profondément, si j'en juge par leur nombre et la dureté desdits gâteaux.

Dans ce modeste et simple asile, comme on chante à l'Opéra-Comique, j'occupe une chambre ornée d'un écriteau, à la tête du lit, sur lequel j'ai lu ces mots :

Messieurs les locataires sont invités à s'adresser pour les réclamations au bureau de l'hôtel, où elles seront toujours reçues avec plaisir.

Comme on voit bien que les distractions sont rares en province !

Marseille. — Enfin ! je réalise mon rêve ! connaître la troisième ville de France!

Videre Massilia et mori... très longtemps après, d'une rigolite aiguë.

Ah ! bagasse ! en avais-je assez ouï parler de Marseille ! Et la Cannebière par ici, la Cannebière par là !

Certes, je ne considère pas qu'habiter toute la vie cette joyeuse cité constituerait le summum de l'allégresse, mais y séjourner quelque temps me ravirait positivement, car c'est bien de toutes les villes que j'ai vues jusqu'ici la plus gaie, la plus en train et la plus amusante !

Ah ! l'observateur ne peut s'y ennuyer une seconde ! Ce qu'on entend et ce qu'on voit là dépasse l'imagination la plus riche, voire la plus dévergondée, en fait d'inventions drôlatiques.

D'abord... oui, avant tout, il y a le soleil, ce divin soleil qui semble luire et chauffer ici plus qu'ailleurs, ce soleil fécondant, éblouissant, ce soleil, sans qui les choses ne seraient pas ce qu'elles sont, comme dit leur génial compatriote Edmond Rostand, ce soleil qui vous tapant sur le crâne l'oblitère un tantinet et vous fait porter

sur les êtres et les objets des jugements... déformés !

Ce qu'il y a de vraiment curieux ici, ce n'est ni la chapelle de Notre-Dame de la Garde, ni le Château d'If — dont le gardien montra jadis à Alexandre Dumas père le cachot de l'abbé Faria... avec une abondance de détails qu'admira le grand romancier ! Ce n'est pas davantage le vieux port ni le Prado, pas plus que la route de la Corniche, non, ce qu'il y a d'admirable, c'est... l'Exagération, produit essentiellement local, spécialité de la ville, encore plus que de la contrée. Il y a, parbleu ! bien ailleurs des contrefaçons, des imitations, mais comme tout ça est donc loin de la marque de fabrique ! oh ! cette exagération fameuse ! l'exagération marseillaise ! cette exagération que l'enfant possède en naissant ; il l'a dans le sang et, agrippé au sein de sa nourrice, la boit comme du petit lait. Ici, on exagère comme on respire, sans s'en douter. Et ne pas se figurer que le populo seul a dans ses conversations le monopole de... l'amplification, l'homme bien élevé, instruit, distingué, qui semble froid d'apparence — la froideur du Pho-

céen est naturellement toujours relative — ne s'en prive fichtre pas dans ses propos.

Je vous certifie que toutes les histoires qu'on raconte sur les Marseillais, aussi nombreuses que les plaisanteries sur les juifs (je me demande de quel calibre doivent être alors celles des juifs marseillais), sont infiniment au-dessous de la vérité. Rien de ce qu'on peut inventer n'égalera l'amusante réalité !

Ce que j'ai pu voir ici de choses cocasses, entendu de réparties hilarantes, en trois jours — car nous sommes restés trois jours — est invraisemblable, inimaginable !

D'ailleurs, c'est bien simple, comme je ne suis pas égoïste, je les ai immédiatement consignées sur mon carnet dans l'espoir de faire rire les autres comme j'en ai ri moi-même !

A la lecture de ces énormités, ceux de mes lecteurs qui ont séjourné quelques heures à Marseille ne seront pas étonnés, mais je prie, supplie les autres de croire à l'absolue authenticité de ces mots que je n'invente pas. D'ailleurs, pourrait-on vraiment en inventer de ce calibre. Or sus, commençons :

De tout temps, il y eut entre Lyon et Marseille un antagonisme irréductible au sujet de leur population respective. Laquelle des deux villes pouvait légitimement revendiquer la suprématie du nombre des habitants? En un mot, qui avait droit au titre si violemment envié et disputé de seconde ville de France? Était-ce Lyon? Était-ce Marseille?

La lutte est d'ailleurs toujours latente et chaude. On se souvient qu'à une certaine époque, le recensement municipal fit découvrir, au grand profit de la gaîté française, des truquages inouïs!

Ainsi, Lyon commença par compter au nombre de ses habitants les fous enfermés dans les asiles (je précise, tous les fous n'étant pas enfermés. Il s'en faut!). Ce que voyant, Marseille s'adjugea les soldats de la garnison, les élèves des écoles, lycées, collèges, etc...

Lyon ajouta ensuite à sa liste les malades des hôpitaux et Marseille alors, Marseille voulant naturellement avoir le dernier mot — il ferait beau voir que Marseille restât bouche (du Rhône) bée! — Marseille accapara... les morts des cimetières!!! Authentique.

Au surplus, le mot suivant dépeindra mieux que longues phrases le monumental mépris des soupe-au-poissonnistes pour les canuts.

Un jour qu'un de mes amis s'informait auprès d'un vieux Phocéen de sa santé, celui-ci lui répondit :

— Peuh !... ça ne bat plus que d'une aile ! je me sens fatigué ! je crois qu'il est vraiment temps que je me repose !... Aussi, l'année prochaine, adieu, le commerce ! je plie mes cliques et mes claques et vais planter mes choux dans un coin de campagne... par exemple, je ne sais pas dans quel petit trou... j'irai peut-être... à Lyon !

* * *

Comme, aujourd'hui, il y avait matinée dans les cafés-concerts — il y a presque tous les jours matinée dans les cafés-concerts — je décide d'aller m'instruire dans un de ces établissements.

Sortant de mon hôtel qui donne sur la Cannebière, j'accoste un passant :

— Pardon, monsieur, voudriez-vous me dire où est le Palais de Cristal ?

L'homme pousse un cri strident. Je soubresaute et récidive. Mon type hurle derechef. Croyant avoir à faire à un fou, je me dispose à poursuivre ma route, lorsqu'il m'arrête par le bras :

— Eh bé, mon garçon, me dit-il...

Ma discrète stature l'encourageait sans doute à cette familiarité !

— ... vous n'y êtes pas !

— Naturellement, sans quoi...

— Écoutez bien.

Ici, un temps, un froncement de sourcils et une expression physionomique qui signifient clairement : voyons, comment vais-je bien lui faire comprendre... enfin ! ! ! et prenant un ton un peu sévère :

— Vous allez longer la Cannebière... vous prendrez la rue de Noailles... vous enfilerez les allées de Meilhan et après... ah !... après... vous demanderez !

Mais ce que je ne puis rendre avec des mots, c'est le geste, le geste merveilleux, grandiose, le beau geste Mounet-Sullyque par lequel il témoignait de son découragement. Vous de-man-derez ! il prononça ce verbe avec la lassitude cons-

ternée d'un homme qui pense : il ne trouvera jamais ! Mon passant mit dans ce « vous demanderez » tout son désespoir ! Il ne me l'aurait certainement pas soupiré autrement si je lui avais dit : Quel est donc le plus court chemin pour aller d'ici à la mairie de Dunkerque ?

Mais attendez !... attendez la fin !

En entendant cette intonation si malheureuse que ponctuait ce geste de délabrement, je me dis : j'en ai pour un mois avant d'arriver, je vais prendre une voiture... j'espère que le cheval pourra fournir cette randonnée ! ! !

Je hèle un fiacre.

Ce véhicule n'avait pas fait quarante tours de roue qu'il s'arrête, je pense en moi-même (c'est d'ailleurs toujours en soi-même qu'on pense !) : il n'a pas compris l'adresse ; je me penche à la portière et dis à l'automédon :

— Au Palais de Cristal !

Et me montrant du bout de son fouet la porte brillamment éclairée devant laquelle nous nous trouvions.

— Eh bé... c'est là !

. . . .

La distance parcourue était certainement plus courte que celle qui sépare la Porte Saint-Denis de la Porte Saint-Martin.

*
* *

D'ailleurs, les cochers — ici encore plus qu'ailleurs, naturellement — ont vraiment le petit mot pour rire. Gounouille m'en a cité deux, à lui dits, qui ne sont pas à dédaigner.

Aujourd'hui, voulant faire la traditionnelle promenade de la Corniche il s'approche de la station de voitures et monte dans la première venue.

A peine fut-il assis, que son cocher se retourne et lui dit, en souriant, paterne :

— Au moinss, vous,... vous n'êtes pas un c...

— Hein ?!!

— Vous avez pris le premier cocher de Marseille, tout simplement.

*
* *

Quelques minutes après, le ciel se couvre, des nuages se forment et dzzin... vrrutt... pchtt... un

coup de vent sec, vif et froid soulevant la poussière et vous giflant de désagréable façon. La bourrasque locale... la rafale du pays... le mistral, quoi... le mistral ! puisqu'il faut l'appeler par son nom... Gounouille relève le collet de son pardessus, rabat le bord de son chapeau sur ses yeux et se cache la figure des deux mains, mais son cocher toujours enjoué, se retourne et lui dit avec fierté :

— Hein? croyez-vous qu'il s'en perd du vent dans le Midi !



Nous jouons aux Variétés. Le rez-de-chaussée de ce théâtre — côté : entrée des artistes — est occupé par un petit café, dont le patron est à lui seul tout Marseille. Ses mots sont innombrables et toujours pittoresques. Je ne citerai que celui-ci qui m'est personnel.

Il disait de moi à ses clients, le lendemain de ma premiere soirée (c'est un de mes camarades qui, se trouvant là, m'a répété le propos) :

— Ce Ludovic !... je le vois, hier, dans la journée, pour la première fois... il est petit, mai-

griot... il n'y a rien, quoi ! et en scène, boudïe ! *C'est un monde !...* il a eu, hier soir, un *Océan de bravos !*

. . . .

Je suis tout à fait surpris qu'il n'ait pas dit : une Méditerranée !

*
* *

Tantôt, rue Saint-Ferréol, je suis tombé (rassurez-vous !) en arrêt devant une enseigne étonnante ! L'enseigne du plus grand magasin de nouveautés de la ville, les Galeries Lafayette de Marseille (depuis ce temps d'ailleurs disparues). Et comme je me tenais les côtes pour qu'elles n'aillent pas encombrer le trottoir (il est défendu de jeter des papiers et des côtes !), passe à ce moment-là mon vieil ami Rondel, le plus parisien des Marseillais en même temps que le plus marseillais des Parisiens :

— Qu'est-ce qui vous fait rire de la sorte ?

— Ça.

— Ça, quoi ?

— Oui... évidemment, vous trouvez ça tout naturel et je n'en suis point surpris... vous êtes

du pays ; mais je vous offre mon ticket que pour un du septentrion, il y a vraiment de quoi se tordre !

— Cependant...

— Voyons, Rondel de la Ronde, soyez franc ! oubliez votre soleil et avouez comme moi qu'il est réellement fantastique de voir un magasin où l'on vend de la mousseline, de la soie et des rubans s'intituler sauvagement : *Au Réveil du Lion !*

! ! !

∴

Je n'en finirais pas s'il me fallait vous raconter tout ce que j'entendis du vieux port au cours Belsunce.

Tenez, pour en terminer avec Marseille, celui-ci qui sera le dernier (qui ne sût se borner...) :

Je disais ce matin à un Bouches-du-rhônien :

— Ah ! j'emporte de votre pays un souvenir inoubliable ! Quelle ville ! quel climat ! quelle gaieté ! comment ne pas vivre vieux dans cette joie chaude, du reste votre cité a produit de grands hommes... Thiers n'était-il pas votre

compatriote ? quelle intelligence... ! il était des vôtres, n'est-ce pas ?

— Comment, s'il était des nôtres, je vous crois !... c'était même le plus couyon !

Léa chante trop ! Je ne peux rien lui dire qu'elle ne réponde en musique. Les paroles sont toujours de circonstance et « bien en situation », comme nous disons, mais ce n'en est pas moins irritant à la longue ! Si je commence une phrase par ces mots : *depuis le jour*, elle continue aussitôt l'air de *Louise : où je me suis donnée*. C'est agaçant.

La première fois, on trouve ça drôle ; la seconde, on se contente de sourire, la troisième, on voudrait la mordre... J'en suis à la centième — une centième que je ne célébrerai certainement pas.

Oui, tout compte fait, Léa qui est la plus délicieuse des compagnes de voyage serait — si on lui faisait changer d'emploi — la plus insupportable des femmes ! Elle ne parle que théâtre. C'est affolant ! Il n'y a pas cinq minutes qu'elle est en wagon qu'elle se met à jacasser boutique.

Ah! si un seul voyageur de son compartiment ignore sa profession, c'est qu'il y met réellement de la mauvaise volonté! Elle n'a que des histoires de cabots à raconter et quand, par hasard, elle parle d'autre chose, elle ne se sert que d'expressions argotico-théâtrales. Tout à l'heure, elle nous raconte qu'elle était entrée l'autre jour dans une église et qu'elle s'y était disputée *avec l'ouvreuse*... c'est la loueuse de chaises qu'elle appelait l'ouvreuse!

Salon. — Ah! ce Midi! quand je pense que je le quitterai dans quatre ou cinq jours! je ne m'en consolerai pas! Je vais certainement mettre plus d'un mois à me détirebouchonner!

Voici une villette dont j'ignorais même le nom (pardon, Salonnais! excusez-moi, Salonnaises!) et qui est ravissante.

Et comme on voit bien que nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de Marseille, comme ça se sent!!! je ne dis pas ça pour l'odeur qu'exhalent les grandes huileries et les filatures de laine, mais pour la drôlerie continue.

Voyons, je vous le demande, peut-on rester

impassible en lisant... Le théâtre ici est très gentil ; la façade, la salle... tout est bien compris... naturellement, le côté des artistes est absolument sacrifié, comme toujours, l'architecte que je n'ai pas l'honneur de connaître n'a pas voulu se faire remarquer sans doute et imitant ses confrères même les plus huppés, il a, je le répète, consacré tous ses soins en vue du bien-être du public, mais s'est archi-fichu de l'hygiène et de la sécurité des acteurs. Oh ! ces loges ! ! !

Pour vous donner une idée — joyeuse — de l'élégance et du confort de cette partie du bâtiment occupée par les histrions (*quorum pars*), toutes les cellules donnent sur un petit couloir peint à la chaux. Au bout du couloir fermé par un mur est percée une porte... c'est là. Et afin qu'il n'y ait aucune erreur, on peut lire, au-dessus, ces trois simples mots se détachant en noir : *que pour pipi*.

Toulon. — Eh bien, et celui-ci, n'est-il pas savoureux ?

Comme je sortais du théâtre, à la fin du spectacle, je vois, à quelques mètres de moi, deux

personnes. L'une était le secrétaire de la mairie, l'autre... l'autre était un brave ouvrier, peut-être un peu éméché, mais dont l'historiette était bigrement drôle. Il raconta, entre plusieurs hoquets, qu'ayant beaucoup entendu parler de Ludovic, il avait absolument voulu le voir et s'était offert un poulailler... Seulement, voilà! le malheur fit qu'en arrivant au théâtre, la journée de labeur fatigante, le repas réconfortant et surtout la chaleur de la salle... bref, notre homme s'endormit comme plusieurs justes et ne reprit ses sens qu'à la chute du rideau, réveillé seulement par le bruit des applaudissements!

Comme il avait reconnu le secrétaire de la mairie, il lui expliqua pâteusement son cas, terminant par cette prière :

— Eh bien, comme je n'ai pu voir l'artiste... au moins, montrez-moi l'homme!

. . . .

Avignon. — Il va de soi que je ne rate pas la visite du Palais des Papes. Comme j'admirais ces fresques, hélas! presque totalement disparues sous le badigeonnage, car, pendant des années,

ce curieux monument servait de caserne ! et dame !... la concierge qui depuis mon entrée me rasait terriblement, voulant m'imposer son bavardage-cliché, eut un bon mot.

Au paroxysme de l'impatience, je lui dis, me retournant brusquement :

— Foutez-moi la paix, comme disait Cicéron

Et elle :

— Eh bé, si vous ne voulez pas de Cicéron, dites-le !

Valence. — Maigre glane ici. Je n'ai remarqué que deux choses : chaque place est ornée d'une petite statue sur un grand socle.

Et dans un restaurant, cet avis :

3 fr. 50 le dîner ;
3 francs si on prend 10 cachets.

Grenoble. — Nous ne sommes plus dans le Midi, mais j'ai ri tout de même.

Ce matin, à une terrasse de café, un commis voyageur, assis près de moi, « règle » son mazagran au garçon :

— Dix sous ! fait-il choqué.

— Tiens, donc! je vous ai servi *dans une petite tasse !*

Chambéry. — Blondel, l'optimiste Blondel, est agaçant à force de vouloir être gentil. Il est atteint de l'hystérie de la gentillesse. C'est plus fort que lui, il a besoin, un besoin maladif, qu'on le trouve aimable! Je crois, Dieu me pardonne (oh! oui, il me pardonne!), que si, par impossible, Blondel se trouvait dans l'obligation de se colleter avec un individu, il n'oublierait pas de dire au bonhomme après chaque swing: « S'il vous plaît? »

Il est incontestable que je perds chaque soir... je ne dirai pas tout ce que je veux... parce que si c'était ce que je veux... mais il est non moins indiscutable que partout, partout le succès artistique est réel. Les quelques personnes téméraires qui se risquent à nos représentations s'en retournent ravies chez elles.

Alors, tous les soirs, sans aucune exception, quand l'échantillon de spectateurs devant lequel nous venons d'opérer nous rappelle à la fin de la pièce, Blondel, tout en saluant, ne manque pas de nous dire :

— Eh bien, ils sont peu, mais ils sont très gentils !

Annecy. — La façon dont le très vieux concierge de ce théâtre fait sa location est épique et n'a qu'un très lointain rapport avec la manière dont on pratique à la Comédie-Française ou même à l'Opéra.

Lui, n'a nul livre à souches, aucun plan, aucun billet, il marque simplement — oh ! oui, simplement ! et avec quelle lenteur escargoteuse ! — sur un chiffon de papier quelconque, généralement sale et froissé : *un fauteuil devant la loge 22, au 1er rang, presque au coin !*

Et il faut voir l'orthographe !

Comme j'ai été malin tout de même — j'en suis tout étonné ! — de ne pas m'être emballé à fond avec l'une ou l'autre de mes petites camarades, car, dès le commencement de ce voyage ça y serait maintenant pour le restant de la tournée et comme je m'en voudrais d'une gaffe irréparable !

Tandis qu'en les étudiant, d'abord... Or sus, voyons, si je serai plus heureux avec Suzanne. Je serais rudement heureux d'être heureux avec elle, véritablement très gentille. Et puis, enfin...

Quel est (je ne dis pas quels sont), quel est le défaut de celle-ci? m'en apercevrai-je tout de suite? pourrai-je l'encaisser? Observons-la.

Lyon. — Ah! me dis-je, ici, non seulement j'empocherai le matelas de billets bleus, mais je vais enfin avoir une chambre confortable. Je descends donc dans le plus chic hôtel (appelons-le, pour ne pas lui faire de réclame : Lyon-Palace) vu ses avantages tentateurs, ascenseur, téléphone, chauffage central, électricité, etc., etc. Deux choses seulement eussent déterminé mon choix, deux choses qui me sont indispensables : ascenseur et électricité.

J'arrive donc au Palace, retiens ma chambre et m'en vais pour ne revenir qu'après le spectacle. C'est à ce moment que le vaudeville commença; avec *Soleil d'Or*, ça en faisait deux que je jouai dans la même soirée.

Tout d'abord, le garçon me tend un bougeoir avec ma clef.

— Pourquoi ce bougeoir puisqu'il y a l'électricité ?

— Après une heure du matin, monsieur, l'électricité est coupée.

— Bon. Les ampoules, dans chaque chambre, sont de quelle force ?

— Seize bougies.

— Bien. A cette heure-ci, une seule ampoule me suffirait à la rigueur. Veuillez donc me donner seize bougies. J'y ai droit. Je n'ai choisi votre hôtel que parce qu'il avait l'électricité.

— Mais, monsieur, les autres locataires...

— Je ne m'occupe pas des autres locataires... Remettez-moi ce que je vous demande ou je vais réveiller le commissaire de police.

Le garçon, ahuri, me donne huit bougies allumés (je ne pouvais pas en tenir davantage) et s'apprête à me suivre, également porteur de huit chandeliers.

— Où est, fis-je, l'ascenseur?

— Monsieur, à partir de minuit, l'ascenseur ne fonctionne plus.

— Bien. Quel est le numéro de ma chambre ?

— 325.

— Parfait ! vous aller me monter au 325.

— Hein !

— J'ai droit à l'ascenseur. Je n'ai choisi votre hôtel que parce qu'il y avait l'ascenseur. Comme je ne peux ni ne veux monter au cinquième, vous allez m'y monter.

— Mais, monsieur...

— Ou alors, je vais immédiatement réveiller le commissaire de police. Vous aurez d'ailleurs droit de vous reposer à chaque palier.

Le garçon, de plus en plus hébété et craignant visiblement d'avoir affaire à un fou dangereux, se courba, résigné. Je le califourchonnai et nous gravîmes ainsi les cinq étages du Lyon-Palace, lui, moi et les seize bougies.

Mais le lendemain, en payant ma note, je conseillai au patron de biffer sur ses prospectus ces deux mots mensongers : confort moderne.

Villefranche. — Ce sacré Ramey a des façons à lui de s'exprimer, tout à fait pittoresques. En arrivant ici, il me dit, en homme qui sait voyager :

— Dans ce patelin, c'est du trois, trois, trois.

— ?

— Eh bien, oui : 3 francs, le déjeuner; 3 francs, le dîner; 3 francs, la chambre.

Saint-Étienne. — Nous tombons mal ! le contraire m'eût étonné.

Dans ce pays noir et fumeux, tout est à la grève !

Tous les ouvriers ont lâché le travail. Les mineurs, le bassin houiller; les rubanniers, leur fabrique; les aciéristes, leur usine.

Dans la rue, défilent en silence, pâles, hâves, l'œil terne et la bouche méchante, tous ces gens qui font partie de la classe « laborieuse ». Ce n'est peut-être pas le moment d'offrir un vaudeville à cette population tourmentée.

Mâcon. — Ah ! autre guitare !... en mineure !... la marche funèbre de Chopin est ici de circonstance ! le Choléra ! simplement; on fuit la ville. C'est l'affolement, la déroute... devant cette effroyable épidémie qui a décimé... *une* famille aux environs d'ici. En présence de ce deuil ces

Messieurs de la Mairie me conseillent de relâcher... je les lâche, joue — et m'en repens.

Roanne. — Souvenir touchant !

A l'Opéra, au foyer des artistes, on peut voir accrochés aux murs où « du d'or » triomphe partout, des tableaux représentant des sommités de l'art lyrique, compositeurs célèbres et leurs interprètes illustres ; au Théâtre Français, le foyer des acteurs est un véritable musée.

Tous les souverains de passage à Paris ont dû admirer là les portraits de Talma, Rachel, et autres gloires dramatiques.

Le théâtre de Roanne, lui, a voulu être « à l'instar » de Paris et dans son foyer, plutôt triste, on peut voir au-dessus de la cheminée un grand cadre représentant une huitaine de messieurs pas très jolis et sur la marge inférieure se lit cette inscription impressionnante :

Les machinistes du Théâtre de Roanne.

Bourg. — Tant plus ça change ! tant plus c'est la même chose !

C'est renversant, véritablement ! si je ne

l'avais vu, de mes yeux vu (car enfin, il n'y a pas que ceux d'Arthur Meyer qui voient quelque chose), je n'aurais jamais cru qu'il pût exister autant de raisons différentes les unes des autres contribuant toutes à un succès pécuniaire.

Nous n'avons presque personne, ce soir, pourquoi? Pourquoi?? Parce qu'on a « inauguré » à cinq heures la nouvelle bannière de la chorale et que cette cérémonie grandiose sera terminée par un banquet suivi de bal!

Eh bien, ça y est, je l'ai observée! Je le connais, le défaut de Suzanne... C'est justement celui qui est opposé au mien (je mets « au mien » au singulier naturellement) : elle est lente et tâtillonne. Je passe mon temps à l'attendre. Le soir, quand on frappe les trois coups pour commencer le spectacle, il est bien rare que Suzanne ne demande pas « une minute », minute toujours suivie de plusieurs autres.

A la fin de la soirée, je l'attends et cela me paraît éternel, à moi qui suis prêt en un clin

d'œil ! Elle, elle est la dernière à s'en aller — *ex æquo* avec Verville.

Très souvent, l'hôtel est en face ou à cent pas maximum du théâtre. Je lui dis : « Fiche-toi donc n'importe comment, puisque tu rentres te coucher, qu'il n'y a pas un chat dans les rues, que tu es sûre de ne rencontrer personne. » Non, il faut qu'elle s'attife, se poudre, se carminise les lèvres comme si elle allait en soirée !

Mon Dieu ! je sais parbleu bien qu'on doit passer aux autres, surtout aux femmes, leurs défauts, si on veut faire supporter les siens ; qu'en définitive, ce sont là de très légers travers, mais c'est plus fort que moi, en dépit de tous mes efforts, je ne puis parvenir à rester indifférent devant ces détails insignifiants mais énervants.

Flûte ! je renonce à Suzanne.

Le Puy. — En prenant possession de ma chambre, au Grand Hôtel, j'ai tout de suite lu cet avis cloué près du lavabo :

Prière de fermer sa porte à clef, pendant la nuit.

Ce conseil charitable est tout à fait rassurant.

Genève. — Pour un pays qui aime le théâtre, voici un pays qui aime le théâtre, je dirai même qui l'aime gravement. Si la grande majorité des habitants n'appartenait pas à la religion protestante — de là ce puritanisme aigu qui leur fait fuir nos pièces légères... quand il ne les leur fait pas interdire ! — j'ajouterais qu'ils vont au spectacle comme à la messe. Pour eux, assister à une soirée théâtrale c'est presque suivre un office.

En France, on va au théâtre pour se distraire, s'amuser ; c'est souvent pendant le dîner qu'on décide d'y aller après le repas. Il n'y a pas préméditation. C'est d'ailleurs ce qui explique, hélas ! l'arrivée bruyante de ces gens sans-gêne qui envahissent les loges à dix heures, dix heures et demie.

Tandis qu'en Suisse, les familles qui ont résolu d'aller tel jour au théâtre, se sont à l'avance enquis scrupuleusement de la pièce, de son sujet, de la façon dont il est traité, du talent des interprètes, etc., etc...

Les comédies sérieuses, philosophiques ou à thèse sont particulièrement goûtées, mais il va de soi que la préférence très marquée du public va

surtout aux ouvrages classiques français. Corneille fait toujours le maximum et Molière refuse du monde.

Puis, il faut voir l'exactitude des spectateurs ! si le rideau est annoncé pour huit heures et demie, à vingt heures trente exactement la salle est pleine. On doit lever la toile à ce moment précis sous peine de mécontenter l'auditoire.

Et avec quel silence, quel recueillement la pièce est-elle écoutée !

Beaucoup de jeunes filles ornent le balcon et aux fauteuils d'orchestre, nombreuses sont les personnes qui suivent le texte sur la brochure !

Il est peut-être amusant de leur voir tourner à tous la page en même temps, mais cette façon d'écouter un ouvrage n'est pas sans intimider fortement l'acteur qui, se sentant suivi, guetté, épié de si près, tremble de tous ses membres à l'idée d'une absence de mémoire. Rester en plan, sur une scène helvétique, serait terrible, bien qu'une chose devrait cependant rassurer le malheureux : l'abondance de souffleurs ! N'importe, c'est tout de même une étrange façon de goûter le

jeu d'un comédien, que celle qui consiste à ne pas le regarder !

Et naturellement tout cela dans le noir le plus profond ! Dès que le rideau se lève, on éteint partout. Oui, c'est un système... d'éclairage économique que je n'ai encore pu comprendre, hélas !

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient l'... obscurité ! Mon Dieu ! je concois à la rigueur que pour l'audition d'un drame d'Ibsen ou d'un opéra de Wagner on tourne tous les commutateurs (ce qui permet à celui qui s'embête trop de filer à l'anglaise), mais pour une pièce gaie !!! Oui, je sais tout ce que les défenseurs de cette innovation disent à ce propos :

— Quand la salle est en pleine lumière, les spectateurs ont des distractions, les spectatrices surtout qui passent leur temps à s'inspecter mutuellement, et à éplucher leur toilette !

Cela est juste, mais pensez un peu aux artistes qui jouent dans la nuit ! Ils ne voient personne et ont la désagréable impression de jouer pour eux devant une cave ! Horrible ! Horrible trois fois !!! C'est comme pour les applaudissements, l'acteur qui les mérite ne devra pas

s'étonner de n'en recevoir aucun pendant l'exécution d'un acte, c'est seulement lorsque le rideau tombe qu'il recueillera les fruits de sa peine et de son talent; jusque-là, silence glacial. D'ailleurs, si on doutait de l'amour respectueux qu'ont les Suisses pour le théâtre, on serait tout de suite fixé en lisant les plaques indicatrices scellées aux becs de gaz qui enclosent le monument :

AVIS AUX COCHERS

Toute autre allure que le pas est interdite aux alentours du théâtre, les soirs de représensations, sous peine d'amende.

Après ça, si vous n'êtes pas satisfaits, comédiens mes frères, qu'est-ce qu'il vous faut ?

Neufchâtel. — Voici une preuve de plus à l'appui de ce que je viens de dire. Non seulement dans ce pays on aime le théâtre, mais on y a un penchant très marqué pour les pièces sérieuses. Le Suisse n'aime pas qu'on blague! Oh ! ces Français, quels sacrés farceurs!

En arrivant tantôt, j'ai été étonné et même contrarié de n'apercevoir nulle part, sur aucun mur, à nulle vitrine, mes placards-chromos si amusants à regarder.

J'en demande la raison au préposé à la location qui me répond :

— Oh ! monsieur, c'est dans votre intérêt qu'on ne les a pas affichés.

— Pourquoi ça ?

— Voyez-vous, à Neufchâtel, on n'aime que les comiques sérieux.

Montreux. — Lu cet avis, placardé en bonne place, à la brasserie où nous avons dîné ce soir :

En évitations d'ennui, payer sa consommation en commandant.

Il n'y a pas qu'à Varsovie que la confiance règne !

Et puis... s'il faut se mettre « en commandant » pour régler son mazagran !

Lausanne. — Il y a des gens, et ce ne sont pas

les premiers venus — ce serait plutôt les derniers — qui couchent sous les ponts, moi, j'y joue!

Oui, j'ai exercé déjà ma coupable industrie dans bien des endroits! J'ai expectoré sur des scènes de toutes dimensions et de formats variés! j'en ai vu! des grandes, des petites, des longues, des hautes, des basses (un jour j'ai été dire des vers au théâtricule de Robert Houdin pour le bénéfice du pianiste — que je ne connaissais du reste pas du tout! — c'est même la seule et unique fois où ma tête touchait presque les frises du cintre!), j'ai paru sur des plateaux très élevés, ce qui fichait le torticolis aux spectateurs, j'ai été trois ou quatre fois monologuer dans des casinos comme celui de Blankenberghe, Scheweningue, Ostende, où j'ai dû monter à l'orchestre, et avoir ainsi mes auditeurs à huit mètres au-dessous de moi, ce qui me donnait de folles envies de cracher sur les crânes, histoire de me prouver mon adresse.

Mais, je n'avais encore jamais « travaillé » sous les ponts!

Et c'est pourtant ce qui m'est arrivé ce soir! Le théâtre Lumen où j'ai donné mon spectacle

est sous le grand pont... on passe devant ce théâtre sans se douter qu'il existe... eh bien, il existe tout de même... Le spectateur n'a que trois étages à descendre, comme à Fémina... seulement, c'est encore plus profond. C'est un théâtre pour cinéma, naturellement... la salle est éclairée pendant le jeu avec des lampes électriques rouges, et pour jeter de la gaîté dans le dialogue, on entend rouler sur sa tête, toute la soirée et *sans une minute d'interruption* les tramways, voitures, automobiles, etc... C'est très joyeux !

Zurich. — Au moins, ça, c'est malin : Comment a-t-on besoin de venir à l'étranger pour trouver des choses aussi confortables, aussi pratiques et surtout aussi simples !

Le patron de l'hôtel où je suis s'est enfin dit : Rien n'est désagréable pour un voyageur dormant à poings fermés comme d'être réveillé en sursaut par un garçon qui frappe violemment à la porte... du voisin en lui criant : « Monsieur, il est cinq heures ! » Alors, il a placé au-dessus de chaque lit, dans toutes les chambres, une sonnerie, *en bois*, dont le bruit est seulement entendu

de l'intéressé. Cette sonnerie ne s'arrête que lorsque le locataire tire un cordon pour le faire cesser. C'était simple, mais il fallait le trouver... et l'adopter.

La Chaux-de-Fonds. — Tantôt, j'ai été me promener par un petit temps plutôt frisquet au jardin zoologique ! Évidemment, il ne fait pas la pige à celui d'Anvers, mais il est gentil et il a surtout un directeur qui possède une rédaction bien spéciale pour ses avis et recommandations au public. Telle celle-ci :

AVIS AU PUBLIC

Il est défendu de chicaner les animaux au moyen de cannes, de parapluies, de baguettes, etc...

Mais ne chicanons pas le style administratif — nous ne savons pas ce que nous pouvons devenir.

Orientons-nous vers Crossac ! En somme, elle

aussi est vivante et ses petits défauts sont ceux des autres; en revanche, elle a, je l'espère du moins, des qualités bien à elle.

Puis — la constatation remonte... au temps du paradis! — on aime les gens moins pour leurs qualités que pour leurs défauts. La curiosité perdit notre mère Ève; qui nous dit que ce n'est pas précisément ce besoin de tout savoir, ce goût effréné du fouinage qui séduisit papa Adam?... Chauffons Crossac!

Besançon. — Voici un mot rigolo, qui, je le sais, est déjà connu, mais je le tiens de celui à qui il a été dit et comme tu ne le connais peut-être pas, ce mot, ami lecteur... (hé! lecteur! tu es toujours là? Ah! bon!... j'avais peur!).

Le directeur de ce théâtre reçoit un jour la visite d'un de ses abonnés au comble de la fureur.

— Monsieur! c'est indécent, on ne se fiche pas ainsi du public! quand on affiche une pièce, on doit la représenter intégralement, sans coupure... surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre célèbre...

— ?

— ... on n'ampute pas un maître comme Massenet.

— Expliquez-vous.

— Oui, monsieur. Vous avez donné hier soir *Manon*, et vous avez supprimé le numéro le plus connu de la partition.

— ?

— *Manon, voici le soleil !...*

Chalon-sur-Saône. — Comme certaines petites villes « n'offrent » pas au directeur du théâtre des ressources suffisantes pour vivre, notre homme, lorsqu'il est avisé et ne rechigne pas à la besogne, s'entend avec une ou deux, quelquefois trois autres municipalités et va chaque semaine avec sa troupe en excursion dans ces villes voisines leur apporter de la joie ou de la tristesse — façon éminemment littéraire de dire qu'il vient jouer du vaudeville ou du drame.

Bernouillis est un de ces directeurs cumulards ; il balade des artistes mais bien qu'il les paye fort peu, dame ! les affaires sont dures... particulièrement cette année ! — il tient essentiellement à ce que ses pensionnaires soient

sinon vêtus élégamment, du moins avec correction. Point de robe de couleur voyante pour les femmes, pas de chemises de flanelle pour les hommes !

Et comme malgré ses nombreuses objurgations à ce sujet, ses artistes se laissaient décidément par trop « aller », Bernouillis crut de son devoir de les rappeler à l'ordre et à la tenue par cet avis au tableau de service (avis que j'ai lu) :

Messieurs les artistes sont informés que pour nos excursions, il leur est absolument interdit de porter, comme coiffure, casquette ou feutre mou; seuls, seront tolérés les chapeaux à bords rigides.

Dijon. — Ma foi, tant pis, advienne que pourra ' le sort en est jeté ! je vais aller me baigner.

Il y a des circonstances dans la vie, où l'on doit savoir sortir de ses habitudes !

L'hôtel où je suis descendu faisant réparer sa canalisation d'eau, je me dirige vers l'Établissement de bains, et pendant que la patronne-cais-

sière me rend ma monnaie, je lis cet écriteau, au-dessus de sa tête :

Il est défendu de se mettre deux dans une baignoire.

Ça ne m'a pas gêné... je n'avais nullement l'intention de faire profiter un camarade de mon eau...

C'est égal! quelle clientèle a donc cet établissement ?

Autun. — Je suis passé tout à l'heure devant un marchand de cycles qui avait affiché sur sa boutique :

Bicyclettes. Hommes et femmes, en état de neuf, à vandres, ont peut vérifié les pièces avant l'achat.

Beaune. — Si vous voulez connaître un homme qui aime son patelin et les produits d'icelui, faites-vous présenter au garçon d'accessoires du Grand Théâtre National de Beaune. Oh ! ça ne souffrira aucune difficulté ! il est très accessible.

Comme nous avons besoin, en scène, de boire du vin blanc, je lui fais observer que la bouteille qu'il nous avait donnée contenait seulement de l'eau, je l'espère, pure.

Il me regarde avec un peu de pitié et finit par me dire :

— Vous ne savez pas ce que c'est que du vin blanc.

— Je suis de Bordeaux.

— Pftt ! ce n'est pas le pays du vin !

. . . .

Beaune est en Bourgogne.

Nevers. — En me rendant chez le tailleur qui fait la location, je lis rue de la République cette enseigne :

Madame...
Sage-femme
En cas d'absence s'adresser à la charcutière à côté.

Crossac m'ahurit ! oncques on ne vit plus étourdie qu'elle ! Elle joue perpétuellement dans

la vie *Tête de Linotte.* Elle ne peut descendre d'un wagon, sortir d'un restaurant, abandonner une loge, quitter un hôtel, sans avoir chaque fois oublié quelque chose ! Ça a l'air d'une blague ! Aussi, le matin, quand on se retrouve à la gare, ses camarades ne l'abordent jamais autrement qu'avec ces mots :

— Qu'as-tu perdu aujourd'hui ?

L'histoire de son ombrelle est épique. Le second jour de notre exode, elle s'aperçoit qu'elle l'a laissée dans un hôtel ; elle écrit pour qu'on la lui envoie au théâtre où elle devait jouer le lendemain. Naturellement, le temps que sa lettre parvienne à destination et qu'on lui retourne l'objet, l'en-cas arrive... quand elle était repartie ! L'ombrelle, la poursuivant de ville en ville, toujours en port dû, l'a enfin rejointe hier, lui ayant coûté de quoi en acheter cinq.

Avec ça, il faut qu'elle mange continuellement ! Au sortir de table, où elle fit cependant honneur à la cuisine, elle va au café prendre moka et fine. Arrivée à la gare, elle aperçoit un *Distributeur*, immédiatement, elle vient à moi :

— Donne-moi deux sous pour avoir une tablette de chocolat.

Si on s'arrête quatre minutes pour un changement de trains, l'enfant se précipite au buffet, criant : « J'ai le temps de prendre un sandwich ! »

Après le spectacle, Crossac se croirait déshonorée de rentrer directement se coucher. Fi ! trop bourgeois ! il faut la petite station traditionnelle à la brasserie où elle tutoie le garçon, le blague ou l'engueule. Ça fait très bon effet.

. . . .

Or, comme je déteste souper, aimant par-dessus tout, le spectacle fini, regagner mon lit, Crossac, ma mignonne, tu vas augmenter le nombre de celles qui n'auront pas mes faveurs.

Gien. — Verville a vraiment des idées cocasses sinon heureuses.

Celle d'hier est inimaginable et cependant réelle.

Comme il a un mal infini à se réveiller, le matin, se rendormant régulièrement aussitôt après que le garçon à toc-toqué à sa porte, et, ne pouvant exiger que celui-ci s'occupe exclusi-

vement de lui, vienne toutes les dix minutes s'assurer si le monsieur du 26 est levé, il a acheté un coq ! ! — un réveil-matin n'eût pas suffi — et l'a subrepticement introduit dans sa chambre.

Ce qui devait fatalement arriver arriva. Ce matin, quand ce Chantecler giennois perçut de ses petits yeux clignotants, à travers les rideaux cependant bien tirés de Verville, l'aube timide et tremblotante, il s'est mis à cocoriquer de telle façon que toute la maison — sans parler des voisins — a été sur pied à cinq heures ! Plus de dix locataires, en chemise de nuit ou pyjama, devant le numéro 26, vociféraient des injures à l'endroit de ce fou qui hospitalise un coq dans une chambre d'hôtel !

Mais Verville qui n'a pas pour les engueulades, voire les horions, un amour immodéré eut une idée libératrice !

Comme il entendait, sans en perdre un seul, les compliments qu'on lui adressait dans le couloir, pour éviter qu'on lui souhaitât sa fête, à la sortie de sa chambre, il ouvrit tout doucettement sa croisée et fichut le coq par la fenêtre.

Ce qui lui permit de sortir de sa *room*, valise en

main, tranquille comme Baptiste et de demander de l'air d'un homme qui tombe des nues :

— Mais qu'est-ce qui se passe donc ?

Moulins. — A la vitre d'un boulanger :

Spécialité et dépôt de pain viennois garanti de l'Exposition Universelle de 1878.

. . . .

Il doit être rassis !

Bourges. — On ne peut pas s'imaginer le mal inouï que se donne le monsieur qui veut entrer au théâtre à l'œil :

Il n'y a aucune démarche, aucune visite, aucune lettre, aucune rebuffade qui le fasse reculer. Il subit tout, essuie tout avec sérénité ! A cette chasse au billet, il perd un temps qu'il pourrait mieux employer et quelquefois dépense plus d'argent que la place ne lui en coûterait s'il la prenait au bureau.

Mais on a écrit là-dessus des monceaux d'articles qui n'ont servi et ne serviront à rien. Tant qu'il y aura des théâtres, il se trouvera des carottiers

qui, sans nulle raison, chercheront à y pénétrer à la sonde !

J'ai donc entendu invoquer des tas de prétextes pour obtenir le fameux Sésame, mais je dois avouer que ce soir, ici, un type s'est rencontré qui les dépasse tous comme culot — ou comme naïveté... je crois même que c'est plutôt du culot.

Il s'approche du contrôle qui n'était naturellement pas encombré et dit à Ramey dans un bon sourire :

— J'entre, hein ?

— A quel titre ?

— J'habite en face.

! ! !

Ramey a trouvé ça si crevant qu'il lui a dit : Entrez !

Châteauroux. — Si je n'avais — et il y a vraiment de quoi ! — de gros embêtements, car, enfin, voici plus de trois mois que je me fais secouer tous les jours, en chemin de fer, pour l'unique satisfaction de perdre de l'argent, chaque soir, ce qui est tout même payer un peu

trop cher ce plaisir cahoteur (que ne suis-je resté près de mon âtre en feu !), si donc, j'étais exempt de tous soucis, j'éprouverais souvent bien du plaisir à ce voyage. Oui, pour un homme qui se porte bien, s'accommode de l'inconfort des hôtels et que les vins de restaurant ne gastritisent pas, la tournée est parfois très amusante pour les mille drôleries que l'on voit, les incidents cocasses auxquels on est mêlé, les réflexions bizarres qu'on entend.

Ainsi, depuis notre départ, chaque matin, en arrivant à la gare, je ris pour le même motif... et cet immuable sujet ne me blase pas.

La tournée durerait encore six mois (sous la direction d'un autre, alors !) que je rirais encore tous les jours pendant ce semestre supplémentaire. Je vais vous dire la cause de cette hilarité quotidienne, vous ne me la demandez pas, mais je sens bien que vous grillez de la connaître. Sur le judicieux conseil de Blondel qui m'avait dit à Paris :

— Il faudra emporter avec nous certains accessoires que nous aurions quelque peine à trouver dans les théâtres de province... (il aurait

pu affirmer que se procurer une allumette par exemple, une allumette ! nécessite des recherches infinies. On ne peut se rendre compte de la difficulté qu'on éprouve à obtenir dans ces bouges « monumentaux » qui s'intitulent immodestement « Théâtre », la moindre, la plus simple chose ! Si vous avez besoin, en scène, que le domestique vous apporte un verre d'eau sucrée, il y a cent à parier contre un que le verre sera fendu, l'eau sale, le sucre pas propre, la cuillère en plomb dégoûtante et l'assiette ébréchée. Mais ne prêchons pas *in deserto*).

Dans *Soleil d'Or*, deux personnages, au deuxième acte, apparaissent en costume Louis XIV, chapeaux emplumés et haute canne en main. Or, ces deux cannes ne pouvant entrer dans le panier des accessoires et moi ne voulant pas qu'on les confie telles quelles au fourgon des bagages, j'ai demandé à Larèje de les prendre avec lui.

Ces deux cannes en bois ripoliné, l'une en blanc, l'autre en bleu, avec glands en soie de couleur assortie faisaient retourner les passants, et comme ce brave Larèje n'a nullement la tournure, louiquatorzienne on le regardait en rigo-

lant. De fait, sa silhouette était épique, quand aux embranchements, devant sauter dans un train, il courait, son kodak en bandoulière, son sac sur le dos et ses cannes nues sur l'épaule. Aussi je lui suggérai une idée qu'il adopta tout de suite : faire faire, à mes frais, naturellement, un fourreau en serge verte.

— Mets tes cannes dedans, telles des épées, et comme ça, tu passeras inaperçu.

Seulement, depuis qu'il trimballe cet étui couleur salade, on le remarque d'avantage ! dans tous les wagons où il monte, et Dieu sait si nous en avons escaladé ! ça ne rate pas, il y a toujours quelqu'un qui, au bout de trois minutes, lui dit :

— Excusez mon indiscrétion, monsieur...

Il est tellement habitué à entendre cette question, qu'il n'attend même plus qu'on l'achève pour y répondre, il interrompt aussitôt le curieux par ces mots que je lui ai soufflés :

— Ce sont mes queues.

— Vos queues ?

— Oui, je vais à tel endroit (le nom de la ville varie naturellement) pour le fameux match.

— Le match ??

— Je suis de l'Académie de Paris.

— De l'Académie ???

— L'Académie de billard... alors, vous comprenez que je ne peux pas me servir de la première queue venue. Ah ! non, merci ! la queue d'un autre... il n'en faut pas !... les miennes... Je ne voyage jamais sans mes queues !

. . . .

Il est très rare que l'interrogateur ne descende pas à la prochaine station.

Sens. — Avant-hier soir, en arrivant au théâtre de Bourges, je trouve chez le concierge une boîte avec cette inscription : « Tournée Ludovic. » Naturellement, je l'ouvre et vois qu'elle était pleine de bonbons de chocolat. Comme à ce moment mes camarades étaient presque tous là, venus pour chercher leur correspondance, ils ne firent ni une ni deux, et plongèrent des mains avides dans le récipient lignéen.

Tous, les femmes surtout, en mirent plein leur bouche, en bourrèrent leurs poches, trouvant ça très rigolo.

J'éprouvai devant cette ruée cacaote je ne sais quelle appréhension.

Cela me paraissait singulier, que la Maison X... envoyât ainsi sans une lettre explicative une cargaison de ses succulents produits à ma compagnie. Dans quel but? Était-ce vraiment pour rendre hommage au talent de Ludovic? pour complaire aux artistes femmes de la troupe? Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le doute, nous ne nous abstînmes point de dévorer ces « délicatesses », comme disent nos bons voisins allemands.

. . . .

Tout à l'heure, en arrivant ici, j'ai eu l'explication dans une dépêche qui m'était adressée personnellement :

Prière rembourser par retour — 30 francs — bonbons envoyés pour être distribués comme réclame au public, non comme cadeau aux artistes.

Troyes. — Je tombe mal! C'est effrayant ce que je dois avoir de gnons sur tout mon joli corps de marbre à force de tomber, et de tomber mal, surtout!

Nous arrivons ici, en pleine période électorale... élections effervescentes!... réunion du conseil municipal... meetings protestataires... Les monuments publics, les socles des statues, les fontaines, les palissades sont couverts d'affiches multicolores... il y a tant de nuances dans les opinions d'un même parti!... la lutte sera chaude, paraît-il, entre les concurrents, si j'en juge par les délicieuses engueulades que les purs et les avancés (c'est comme pour le fromage, il y a les avancés et les trop faits) s'adressent par voie murale, afin que nul n'en ignore... ah! la trêve des marchands de papier et des imprimeurs.

Mais alors, quoi!... alors quoi!! Mariette étant la dévouée co adjutrice de ce brave Larège, il me faut donc... si je tiens absolument à... me retourner du côté de Bonnut?

Eh bien non, décidément, je suis lâche avec moi... et je ne m'en veux pas!

. . . .

Attendons Paris — impatiemment, par exemple! — mais attendons-le!

Chaumont. — Ah ! pour un qui n'est pas embarrassé, le garçon d'accessoires de ce théâtre-ci en est un qui n'est pas embarrassé... il aurait bougrement rendu service à Robinson, si celui-ci n'avait pas eu Vendredi à sa disposition.

Pendant le deuxième acte de *Soleil d'Or*, à un certain moment, les invités boivent des sherry Gobler (entre parenthèses, si vous êtes amateurs de cette boisson, je ne vous conseille pas d'aller en prendre sur la scène du théâtre de Chaumont, quand on y joue *Soleil d'Or*). Qui dit sherry Gobler sous-entend chalumeau... Or, ledit garçon n'ayant pu se procurer des morceaux de pailles — quand je vous disais que les choses qui ont l'air très simples à se procurer sont très introuvables — mit dans nos verres des tiges de macaroni ! ! !

Épinal. — De petites choses en cette petite ville.

D'abord, tantôt, j'ai laissé tomber mon chapeau par la fenêtre du wagon-restaurant, j'ai donc effectué nu-tête mon entrée dans ce pays vosgien... il est vrai qu'aujourd'hui la mode — elle nous vient d'Amérique — consiste à sortir sans

couvre-chef. J'ai donc été à la mode sans le vouloir.

2° Une drôlerie : la rampe de la scène! elle est au gaz. Système Machin. Quand on veut faire l'obscurité, il y a tout le long des becs une planchette mobile, on tire un fil, la planchette se lève et cache ainsi la lumière — comme c'est simple !

Il a fait ce soir un léger fribard dans les coulisses et sur la scène, ça n'a pas empêché le directeur de me compter dix francs... pour le ventilateur ! ! !

Le ventilateur pour hiver d'Épinal pourra faire le pendant au calorifère d'été de Bordeaux.

Le rideau est tombé avant le dénouement, ce qui a fait dire à un spectateur en sortant :

— Ça finit un peu court !

Vesoul. — Le théâtre ici est au bout de la longue et principale rue de Vesoul.

Comme le public, ce soir, a oublié de venir (je renonce à chercher les raisons de son absence, fatalement, elles ne seraient plus pour moi inédites. Oui, je crois bien — je le dis sans orgueil — avoir épuisé tous les cas qui incitent le spec-

tateur à fuir le théâtre !), le patron de mon hôtel me dit, lorsque je rentre me coucher :

— Il paraît que ça a été très bien votre soirée, malheureusement vous n'aviez pas grand monde... c'est un de mes locataires qui revient du théâtre qui me l'a dit... ça n'est pas étonnant... on ne fréquente plus notre théâtre... *il n'est pas central !*

Belfort. — Dans la rue :

— Quel sale temps ! hein ?

— Peuh !... ça vaut mieux que rien.

Mulhouse. — Ici, on est méthodique et formaliste !

C'est un spectacle assez curieux que d'assister — mais pour cela il faut avoir du temps à soi, parce qu'en ce pays, on n'est pas vif-argent pour un pfennig ! — à la délivrance des places au bureau de location.

Ah ! ça n'est pas une petite affaire, et comme j'admirais la patience de ces excellentes gens qui stationnent d'éternelles minutes devant le guichet, en attendant leur tour, un large carton at-

tira ma vue, je déchiffrai ces lignes réglementaires :

Un livre dont le modèle sera indiqué par le Maire, contenant des coupons à souche et en regard les coupons à détacher, sera déposé au bureau de location. Le coupon remis au spectateur et celui de la souche porteront le numéro de la loge ou de la place louée, ainsi que le nom de la personne à laquelle la location sera faite.

Ouf!

Colmar. — Distinguons! distinguons!

Je dis ce soir à un employé du théâtre :

— Vous êtes Allemand, vous!

— Non, Alsacien.

Hé là, distinguons! distinguons!

Lunéville. — J'ai voulu aller au bain, aujourd'hui... eh, oui, c'est comme ça... on hésite longtemps à faire une chose et ensuite, on voit que ce n'est pas si terrible, on y prend goût et on récidive.

Donc, je me dirige vers l'Établissement où l'on

montre sa *lune en ville* (à peu près), mais je reste cloué sur place, en lisant cette inscription :

On n'ouvre que le jour du tirage au sort.

Ah ! ce ne sont pas des gaspilleurs d'eau ici !

Toul. — Bien que Toul ne soit pas dans les Bouches-du-Rhône, le journaliste important qui prétend me connaître depuis longtemps (je veux bien, moi !) m'en a dit une tout à l'heure digne d'être signée Marius. Comme il me montrait la carte postale représentant son « échoppe », gasconnerait un Bordelais, son « cabanon » provençaliserait un Marseillais, et dont il semblait fort orgueilleux, m'en vantant l'architecture, le confort, la situation, la vue... Je lui demande de quel côté est le midi.

— Tout autour ! me fait-il péremptoirement.

Bar-le-Duc. — Beaucoup d'hôteliers, par un avis placardé dans les chambres, préviennent « Messieurs les voyageurs que le prix de la chambre sera majoré si les repas ne sont pris au restaurant de l'hôtel. »

Il y en a qui vont plus loin, témoin celui d'ici

qui a calligraphié sur une jolie feuille de papier, à laquelle il a fait l'honneur d'un cadre blanc, cette ligne menaçante :

Un droit de bouchon sera perçu sur les boissons introduites dans l'hôtel.

Aussi, ce soir, en rentrant, je dissimulerai dans la poche de mon pardessus le flacon d'huile de ricin dont j'ai précisément besoin demain matin.

Metz. — Mon Dieu, que nous rîmes, hier soir, que nous rîmes donc!

Comme nous relâchions — style théâtral — nous sommes allés tous ensemble après un long dîner suivi d'interminables parties de cartes et de billard finir la soirée dans un bal.

Vers onze heures, Gounouille qui grillait de nous montrer ses talents de musicien va trouver le chef d'orchestre, se fait connaître et lui demande de vouloir bien lui céder son bâton.

Le Kappelmeister messin, en admirable pince-sans-rire lui, dit :

— Oui, mais vous le conserverez jusqu'à la fin du bal?

— Entendu.

Et croyant en avoir peut-être pour trente minutes, grand maximum, notre Gounouille se démancha le bras jusqu'à deux heures du matin, d'autant plus embêté de voir que le fendeur d'espace s'était fichu de lui — devant nous — qu'il tenait précisément beaucoup à ne pas se coucher tard, vu notre départ, ce matin, dès patron minet.

C'est égal, un qui a dû rudement rigoler en s'étendant entre ses draps bien frais, c'est le « bâtonnier », tout heureux d'en avoir fait une bonne au Parigot, une bonne qui lui valait un petit congé inespéré.

Châlons-sur-Marne. — Ce soir, comme je me plaignais du manque de gaz dans nos loges — nous nous sommes habillés dans l'obscurité — un machiniste m'a dit :

— C'est une nouvelle compagnie, elle fait changer les tuyaux, vous aurez du gaz quand les magasins seront fermés.

! ! !

Et l'amusant, c'est que tantôt Larèje, entrant dans un bureau de tabac pour allumer sa ciga-

rette, s'étonna de voir le tuyau de caoutchouc pendre inerte et vide.

— Ah ! lui dit la buraliste, c'est que ce soir il y a théâtre.

Reims. — Cinq minutes avant que le train qui a l'insigne honneur de nous transporter entre en gare de Reims, je vois un majestueux dirigeable, puis un gracieux aéro, un léger biplan, monoplan, triplan, rantanplan, que sais-je? évoluer gracieusement dans le ciel bleu. Et abaissant la tête, j'aperçois sur une belle route des milliers d'individus des deux sexes — au moins deux — qui revenaient à la ville traînant la savate blanche de poussière.

Je me dis : Ça y est ! Bétheny !... courses d'aéros... meeting d'aviation... coupe Gordon Bennet !... ça va bien.

Certes, l'habileté des pilotes unie aux forces exceptionnelles des nouveaux engins nous a donné l'impression de la définitive conquête de l'air par le génie français et, en bon chauvin que je suis, j'éprouve une réelle fierté, un légitime orgueil de notre victoire incontestable, de

notre supériorité écrasante sur les étrangers.

Pas une nation au monde n'a pu, en réunissant les efforts de ses ingénieurs, présenter des aéros capables de lutter avec les nôtres...

Mais si le patriote convaincu se sent en présence de cette mirifique suprématie, fier et orgueilleux ! l'imprésario, lui, est... très embêté, car à piétiner cinq ou six heures, cou tendu, œil désorbité, nez en l'air, pour fixer les oiseaux humains, ces excellents Rémois seront archi vannés après leur dîner et... je pourrai me dire *Soleil d'Or* et le public aussi — chez lui.

Meaux. — Un souvenir.

Quand j'étais élève au Conservatoire, nous nous amusions, mes camarades et moi, à aller apprendre notre métier aux environs de Paris. C'est ainsi que les Étampois, les Versaillais et les Bellifontains, notamment, eurent la primeur du talent des Lebargy, de Féraudy, Duflos, Candé et autres Calmettes.

Un jour que je venais jouer au Grand Théâtre National de Meaux, *le Serment d'Horace* (ici,

ouvrons encore une parenthèse. A cette époque j'avais vingt ans, je jouai donc par conséquent le vieux de la pièce, aujourd'hui, si un directeur avait l'idée de remonter ce petit chef-d'œuvre de Murger, il me distribuerait sans hésiter le jeune. Au théâtre, on ne commence à jouer les jeunes que lorsqu'on devient vieux. Fermons.), je remontai dans ma loge, la pièce terminée, quand un grand vieillard, à cheveux naturellement blancs — je dis « naturellement » parce que je ne suppose pas qu'il se les faisait teindre de cette couleur-là — conservateur des hypothèques, assez bien conservé lui-même, et que je voyais pour la première fois, me dit le plus simplement et aussi le plus franchement du monde :

— Moi aussi, j'ai joué ce rôle-là, chez moi, mais je le jouais mieux que vous.

Notez qu'il avait sans doute raison, puisque c'était lui-même qui l'affirmait, mais cette façon franche autant que brutale de me faire toucher du doigt ma médiocrité m'en boucha tout de même une fissure.

Mézières. — Larèje a acheté des fusées. Il

faut bien que les enfants s'amusent. Comme il allait en faire partir dans la rue, la marchande l'arrête aussitôt :

— Pas ici ! Vous auriez un procès.

— Où, alors ?

— Dans l'escalier du château en face.

— Il y a donc un château ?

— Non, il n'y en a pas... il n'y en a jamais eu... on appelle ça comme ça... voilà tout !

Bruxelles. — Que l'habilleur que j'ai eu ici ce soir au Parc, m'a donc désopilé !

D'abord, je n'en voulais pas d'habilleur, je n'en ai jamais eu en tournée (ah ! non, assez de frais comme ça !)... Mais il s'est imposé à moi avec une telle insistance autoritaire que je consentis à le prendre. Tout d'abord, pendant que je me maquillais, il me parla d'un tas de choses, notamment d'un de ses camarades qui venait de gagner un lot de cent mille francs, ce qui lui fit pousser ce soupir et ce vœu :

— Ah ! monsieur ! si nous avions cent mille francs, hein ? on ne serait pas ici... *on se rencontrerait dans le monde !*

Au bout de très peu de temps qu'il était dans ma loge, je m'aperçus que ce flamingot avait une infirmité assez désagréable sinon pour lui, du moins pour les autres !... ceux qui l'approchaient.

Ce n'était pas précisément un défaut de sa cuirasse (et pour cause) mais plus bas. Oui, cet homme... comment dirais-je ?... ah ! j'ai trouvé !.. ne savait rien garder pour lui... mais doucement, sans rompre le silence. Sentez-vous ce que je veux dire ?

La troisième fois que la chose advint, comme ça m'embêtait, vu la température, d'ouvrir la fenêtre, je le priai de se retirer, mais lui, avec un doux sourire :

— Oh !... celui-là !... c'en est un qui est venu en chaussons !

. . . .

Redites-vous cette phrase avec l'accent belge et vous verrez ce que ça donne !

Spa. — Gentil pays. Beau parc. Je regarde le portrait de Léopold II et mon hôtelier, tout en vidant son verre, sans se croire pour ça obligé de voir passer les bateaux, me dit

après avoir lancé une épaisse bouffée de tabac :

— Ah ! Léïopold ! c'était un homme farceur, il y a des images où il est représenté avec des jeunes filles pour les genoux.

Verviers. — En dînant dans une brasserie, je fais remarquer au patron que sa bière est chaude.

— Oui, oui, hoche-t-il, moi, quand je veux boire une bonne chope fraîche, je vais là-bas, tenez, en face...

La bière, en ce pays, est le produit national. Aujourd'hui, j'ai fait la connaissance d'un monsieur très aimable. Il m'a donné sa carte sur la quelle j'ai lu au-dessous de son nom, cette profession que j'ignorais :

M. X...

PROFESSEUR DE BRASSERIE.

Et ça n'est pas de la blague !

Lille. — En déjeunant chez mon cher ami Oscar Petit, la petite fille de sa nièce, un amour blond de cinq ans et demi, a dit vraiment un délicieux mot d'enfant.

Avant mon arrivée, on lui avait annoncé qu'elle allait voir un monsieur très gai.

— Est-ce qu'il fait des grimaces? demanda-t-elle.

— Quelquefois, mais pas tout le temps.

— Ah! bien alors...! je vais mettre ma robe de soie blanche.

Arras. — Dïng din don! dïng din don! dïng din don! allez-y donc! les carillons... ah! ils s'en donnent à tour de bras, les Arrageois!

C'est l'assemblée! la kermesse! ou pour nommer la fête du pays par son vrai nom local : la Ducasse.

Encore une soirée qui va faire le vide dans la salle du théâtre et dans mon porte-monnaie.

Quand je fus prêt à entrer en scène, avant les trois coups, je vais pour regarder dans la salle par le hublot, lorsque je reculai, étonné.

Le tiers du rideau, en partant du plancher, est en bois! Il va sans dire que de la salle, le spectateur ne voit rien, la toile peinte étant seule visible pour lui.

Et voici l'explication qui me fut donnée de cette bizarrerie.

Jadis, les débuts d'artistes — effroyable coutume qui n'a pas, hélas ! encore disparu en province ! — étaient pris très au sérieux par les passionnés du théâtre, amateurs, abonnés plus ou moins compétents, qui ne voulant pas subir pendant toute la saison des cabotins sans valeur s'érigeaient en juges sévères.

Or, ces messieurs n'étaient pas toujours du même avis et, bien qu'entre gens du Nord, la discussion dégénérait fort souvent en dispute !

Parfois des emballés franchissaient la scène pour se livrer sur les artistes à des voies de fait regrettables. Or, c'est *afin de sauvegarder les acteurs qu'on a marouflé le bas du rideau avec des planches*. Ce bois était un bouclier.

Dès que le dépouillement du scrutin prenait les allures d'un meeting de grévistes excités... Au rideau !

. . . .

Ces manœuvres remontent à 1700 et quelques années.

Le progrès a marché depuis ce temps-là !

Béthune. — Comme j'écrivais dans « le bureau » de mon hôtel, j'aperçois le patron d'icelui traversant rapidement la salle, tenant à la main un bicorne noir. Je m'informe. Dans beaucoup de villes du Nord, il existe des sociétés de *Charitables*. Ils sont vingt-deux choisis parmi les citoyens honorables du pays. Être « Charitable » constitue un honneur qu'on n'accorde pas au premier venu. Dans la région, le corbillard est inconnu ; ce sont eux qui servent de croque-morts, abandonnant, dès qu'il y a un enterrement, leurs affaires personnelles et portant le cercueil à bras d'abord à l'église, puis au cimetière. Lorsqu'il s'agit d'un convoi de première classe, ils revêtent l'habit noir, sinon, ils gardent leur costume journalier, attachant simplement derrière et sous le collet de leur veston un long crêpe noir qui leur tombe dans le dos. La famille du défunt dépose sur le cercueil une somme qui varie selon sa fortune et cet argent est destiné aux pauvres.

Quant à eux, lorsqu'un « charitable » commet un petit manquement au règlement, soit qu'il arrive en retard à la cérémonie, soit qu'il oublie de retirer son bicorne à un moment où il doit

être découvert, on lui donne un bouquet, c'est-à-dire qu'il est à l'amende d'un sou, et c'est avec ces sous accumulés, qu'à la fin de l'année, ils s'offrent un banquet.

Faut bien rire !

Je suis allé jusqu'au cimetière, j'y ai même vu le comique côtoie toujours le sérieux) une tombe construite en rocailles, coquilles d'huîtres et culs de bouteilles ! ! Quelle étrange idée !

L'inhumé était-il verrier ou pochard ?

Dunkerque. — Comment personne ? et il y a plus de deux mois que le théâtre n'a ouvert ses portes ! et vous répandez sans cesse dans vos journaux que chez vous c'est un centre artistique !

— C'était inévitable, cher monsieur, me dit l'agent des auteurs, on aurait dû vous prévenir au sujet de la couleur de vos affiches.

— Hein ?

— Vous ne pouviez pas deviner, parbleu !

— Quoi ? qu'est-ce qu'elle a cette couleur d'extraordinaire ?

— Rien, évidemment... pour ailleurs, mais ici... Il y a entre les familles « de la société » et

le directeur du théâtre, un accord tacite au sujet de la couleur des affiches. Quand elles sont roses, seulement, on peut conduire les jeunes filles au spectacle. Les vôtres étaient jaunes !

— Oh ! ! ! non, non ! après celle-là, il n'y a plus qu'à retirer l'échelle !

Allons ! allons ! à Paris... gai séjour !

C'est décidé, je rentre ! Ça fait plus de cinq mois ! il me semble qu'il y a dix ans que je suis en route !

J'ai assez fait gagner d'argent aux autres, il faut que je me repose. Je ne crois pas qu'il puisse exister un seul contretemps, un seul ennui, un seul à-coup que je n'aie eu !

Rien ne m'a manqué.

Ainsi, nous sommes rentrés à Paris par un train qui a *déraillé !*

Et si j'étais superstitieux — heureusement qu'il n'en est rien ! — je sais bien à quoi j'attribuerais le résultat si complètement piteux de ce voyage artistique : nous étions treize ! !

Ludovic est-il guéri à jamais des tournées ? *Chi lo sa !*

Les serments du comédien ressemblent à ceux du joueur et de l'ivrogne; si ceux-ci ne résistent pas à la vue d'un jeu de cartes ou d'une bonne bouteille, lui ne peut voir un bâton de rouge sans s'en coller sur la figure.

En regagnant Paris, voici ce que Ludovic a griffonné dans son coin de wagon :

LES TOURNÉES

I

Mon Dieu! que c'est donc amusant
De faire en été des tournées !
On s'en va leste, insouciant...
Mon Dieu ! que c'est donc amusant !
On croit rapporter de l'argent,
De l'argent pour beaucoup d'années,
Et l'on revient comme Gros-Jean...
Mais c'est amusant les tournées !

II

Or, on choisit ses compagnons.
Lorsque l'on fait un long voyage,
Il faut éviter les grognons :
On choisit donc ses compagnons.

Je vais du côté des chignons,
Avec eux, je fais bon ménage.
J'aime les visages mignons
Lorsque je fais un long voyage.

III

Puis, un paysage est charmant
Quand on le voit près d'une femme!
Il est plus bleu, le firmament,
Le paysage est mieux vraiment;
On se regarde tendrement,
La nature épanouit l'âme...
Qu'un paysage est donc charmant
Quand on le voit près d'une femme!

IV

Le chemin de fer rend joyeux
Et vous met d'humeur folichonne,
Constamment admirer les cieux
Rend le morose très joyeux;
Avec les employés au mieux
On plaisante, on rit, on gasconne;
On les appelle tous « mon vieux »
Dam'! l'humeur est très folichonne.

V

On descend dans de bons hôtels
Dont les draps sont parfois humides,

Mais de tous temps ils furent tels ;
En province, oh ! les bons hôtels !
Où donc le confort des castels ?
On rit de nous, gens trop timides,
Acceptant les affreux Vatels,
Ainsi que les vieux draps humides !

VI

Dans la rue, on dit : Les voilà,
Les Parisiens ! Quel spectacle !
Sur nos pas, on pousse des ah !
Et l'on chuchote : Les voilà !
Mais nous, plutôt, disons : Holà !
Les voyant de notre pinacle,
Jamais on n'eût rêvé cela,
Les provinciaux, quel spectacle !

VII

Et puis, comme l'on est gobeur
Quand on est loin du café Riche !
On trouve tout bon, tout meilleur,
Mon Dieu, comme l'on est gobeur ;
O Parisien de malheur !
D'emballements tu n'es pas chiche,
A l'avenir sois moins gobeur
Éloigné de ton café Riche.

VIII

Au retour, ils sont tous guéris,
Les bons amateurs de tournées ;
Avec joie ils voient leur Paris,
Au retour, ils sont tous guéris !
Ils n'en sont certes pas marris,
En voilà pour plusieurs années !
Ils sont absolument guéris
Des interminables tournées !

En arrivant chez lui, Ludovic trouva une lettre de l'avocat bordelais lui apprenant froidement qu'il a perdu son procès !

Il faut évidemment que le disciple de Lachaud, confondant d'affaire, ait plaidé une autre cause.

C'est du moins l'opinion de Ludovic — j'ajoute que c'est la mienne.

FIN

3874. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 07 09 004 6